NUMÉRO 1111 1er Mars 1956

# MERCVRE DE FRANCE





## *MERCVRIALE*



## *GAZETTE*

# LE
# MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

**REVUE MENSUELLE**

**RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY**

| | France et Union Française | Étranger |
|---|---|---|
| Un an | 1.800 fr. | 2.300 fr. |
| 6 mois | 950 fr. | 1.200 fr. |

LE NUMÉRO : 180 fr.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris


## *Comptes rendus*

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels.

## *Exemplaires rognés*

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

## *Changements d'adresse*

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

## *Correspondants du* « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

**En Belgique** : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

**Au Brésil**, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28 Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

**En Grèce**, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

**En Égypte**, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

**Aux Pays-Bas** (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam, Herengracht 477, Amsterdam.

**En Suisse** (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne (un an : 29 francs suisses, 6 mois : 15 francs suisses, le no : 2,25 francs suisses).

# POÈMES

par THÉO LÉGER

*Fruits nourris de clartés souterraines*
*qui dans le vent des vergers vous balancez*
*par la grâce des plus vieilles saisons*

*lampes vous plongez au nocturne fossé*
*tout en éclat fondu dans le sombre des sources*

*vers cette morte aux lèvres pressant la terre*
*vers ce vivant dont tout visage a disparu.*

*Leur silence est nourri de votre amour.*
*Qu'il soit aussi leur rêve et leur retour*
*dans l'arbre sauvage et noir. Le jour.*

*Plus haut que vous le soir porte espérance*
*et la sombre rose de nos visages*
*s'élève aux zones que parfume l'étoile.*

*Etrangers taciturnes de l'espace*
*nous dépouillons notre langage familier*
*nous parlons aux inconnus de nos mémoires.*

*Nous parlons à l'espace majeur*
*avec les mots lents et rouillés des prisonniers*
*l'amour la liberté le grand soleil égal.*

*Nous nous tendons la main nous nous appelons frères*
*ils disent qu'ils reviendront que nous serons unis*
*ils disent...*

*Ils ont laissé pour nous des fruits de feux et d'ombres*
*qui donnent force et fièvre au quotidien vainqueur*
*espérance et chaleur au grand hiver futur.*



*Sur les toits brûlés par le soir ou l'octobre*
*d'ambre surgit la roue des colombes*
*la gorge gonflée de suaves remous.*

*Esprits chaleureux et de sombre miel et de neige dorée*
*les fleurs sur la muraille avec lenteur progressent*
*vers le faîte où convergent les souffles.*

*L'oiseau demeuré, d'un sobre sifflement*
*transperce encor l'or décharné des arbres*
*et plus ample dans le creux du silence est écouté.*

*Tout est vieillesse. Et la terre et l'esprit*
*murmurent puissammant ivres de leurs mémoires.*
*Je ne parlerai plus. Les temps sont taciturnes.*

*Je suis seul. Je suis loin. Et la terre est très noire.*
*Plus personne. Les morts amicaux sourient*
*libres là-haut sous les derniers soleils.*

*Et pure s'approche la foule enfantine des astres*
*afin que ne soit dévorant*
*demain le jour trop jeune.*

★

*Tu pleures*
*Ta larme de feu tombe*
*par amour. Et nul ne l'entend.*
*L'abîme est profond et le cri faible.*

*Tu pleures sur le doux fruit du sein*
*plein du lait bleu de nos douleurs.*
*Tu pleures dans l'alcôve nocturne par pitié.*

*Au loin dans la ténèbre de l'Urne*
*la prière des plus purs repose avec parfum.*
*L'Aigle dort et la Colombe est en extase*
*que veille la lampe sainte et taciturne.*

*Astre qui monte au violent ciel du vin*
*Vénus blessée endort l'azur obscur*
*les mondes du silence et la vitre sans feu.*
*Au loin la terre brille avec son poids de rêves.*

*Tu es seul. Tu espères. Tu contemples les signes*
*que le soir lentement fait mûrir.*
*Et la planète avec mélancolie*
*argente l'abîme d'où montent les oiseaux*

*et l'aile du vieil archange*
*seigneur caché de tes saisons.*

★

*Vous cygne*
*sur la face nocturne des lacs*
*errez en flamboyant*

*Pêcheur des profondes images*
*où dort la richesse des saisons*
*vous contemplez le monde inverse des reflets.*

*Lourds de rêves glissent les nuages*
*sur l'automne des eaux*
*les jours sans violence et le doux ciel soumis.*

*Le vent noircit parfois leur double espace*
*où la lumière en gémissant s'abîme*
*dans un grand peuple de frissons.*

*Vous descendez alors au gouffre obscur des choses*
*où le silence éteint le monde*

*Ame de neige ou de nuit du poète et de l'amant.*
*Sein calme où dort la mort unie avec le chant,*
*par la douleur du verbe soudain blessé*

*fougueusement ressurgissez de la noire nuée*
*versant à l'eau légère à la saison furtive*
*le sang doré de la Parole.*

# *Tricentenaire d'un miracle*

# PORT-ROYAL ET LA SAINTE ÉPINE

par JEAN POMMIER

*A Jean Orcibal.*

Il y a trois cents ans, après la condamnation en Sorbonne du Dr Antoine Arnauld, et les *Provinciales* ayant commencé de paraître, la Cour s'en prit à Port-Royal. Ordre fut donné aux Solitaires des Champs de vider les lieux avec les enfants qu'ils élevaient. Les deux monastères s'attendaient à d'autres mesures contre « l'intérieur » : au renvoi des confesseurs, des pensionnaires et des novices. Les religieuses elles-mêmes se sentaient en péril. Le lundi 20 mars 1656, celles de Paris apprirent de source certaine leur prochaine dispersion : « le Conseil se devait tenir » à cet effet, « l'on l'avait vu sur la toilette de la Reine ».

Pourtant rien de tel ne s'ensuivit. Au contraire, les hôtes du vallon purent bientôt y retourner. Cette mansuétude du pouvoir doit être mise en rapport avec le bruit qui circula, qu'une petite pensionnaire du Port-Royal de Paris venait d'y être guérie d'un mal invétéré à l'œil par l'attouchement d'une relique. — Rarement miracle se produisit plus opportunément pour ceux qui s'en prévalurent.

*Réflexions sur le miracle et la méthode.* — Il n'y a rien à dire de ceux qui croient au miracle, soit qu'ils l'attribuent à Dieu ou au diable. Les incrédules, eux, peuvent, ou bien admettre la réalité du fait, et en rendre raison par le cours ordinaire de la nature; ou bien révoquer le fait en doute, et expliquer comment on s'est imaginé qu'il ait eu lieu. De ces deux méthodes (appelées au XIXe siècle *rationaliste* et *mythique*), Sainte-Beuve a suivi la première : l'ancien carabin a diagnostiqué à distance un simple engorgement du

sac lacrymal, qui se sera vidé sous la pression du reliquaire. Nous laisserons les hommes de l'art disserter, discuter à loisir sur le mal de la miraculée. Ce qu'ils en savent, ce que nous savons sur toute cette affaire, nous est venu par la voie du témoignage humain. Là est le point à examiner de très près.

... Et en tenant compte par préférence — n'en déplaise à Sainte-Beuve (1) — des récits les plus proches de l'événement; l'impression qu'on en a reçue étant encore fraîche, et le parti qu'on peut en tirer mal aperçu. Ensuite, les données initiales risquent de s'altérer, par la multiplication des intermédiaires, les propos tendancieux, etc., surtout dans des cas comme celui-ci, où l'intérêt d'un parti fit ouvrir une enquête, et où il fallut nourrir une procédure.

*L'instrument du miracle.* — Une épine, ou plutôt un éclat d'une épine de la Sainte Couronne. Pièce d'une collection particulière, celle de M. de la Poterie. Cet ecclésiastique « avait mis », nous dit-on, « toute sa dévotion et tout son bien à amasser des reliques... et à les enchâsser richement ». Cette épine était l'une de ses dernières acquisitions. Il en avait mis un éclat dans « un petit soleil de vermeil doré » : ce « fort beau reliquaire » se trouve représenté, avec Marguerite Perier à genoux devant lui, dans le tableau de l'église de Linas, que l'on a pu voir à l'exposition du boulevard de Port-Royal.

Nous ne l'ignorons pas, la critique, selon certains, a ses bienséances; il y a des questions qu'elle ne doit pas se poser. Nous ne sommes pas de cet avis, et nous invitons au contraire le lecteur à appliquer fortement son esprit sur la vraisemblance qu'il peut y avoir à ce que cette relique fût authentique; à ce qu'une épine de la couronne qui servit d'après l'Evangile à la Passion du Christ ait franchi l'espace et le temps (dix-sept siècles!) pour arriver aux mains d'un ecclésiastique parisien.

Les gens de Port-Royal, sur le moment, semblent avoir été peu curieux, ou du moins assez discrets quant à cette provenance. Il faut, sauf erreur, attendre la fin du XVII^e^ siècle

(1) La lettre qu'il cite tout au long avait été écrite un mois après le miracle par une personne absente de Paris (la Mère Angélique). Choix singulier, qui sans doute n'aurait pas été le sien, si la bonne relation (la lettre-journal de la sœur de Pascal) n'avait été publiée trois ans auparavant par son rival en Port-Royal, Victor Cousin. Ainsi devancé, Sainte-Beuve voulut apporter, lui aussi, *son* document, en reléguant l'autre en seconde position.

pour que Lenain de Tillemont en dise quelques mots, et le début du XVIII[e] pour qu'un fidèle de Port-Royal, le bonhomme Nicolas Fontaine, assure que la relique de M. de la Poterie venait d' « une des épines tirées par la Reine Mère Marie de Médicis de la Sainte Couronne, qui est à la Sainte Chapelle ».

Une voix plus autorisée avait fait entendre un tout autre son : « L'on a voulu... contredire ce miracle, en soutenant que cette Epine n'est point de celles qui ont composé la couronne de N. S., et qu'ainsi c'est une pure illusion. » Qui donc a si bien formulé notre opinion? Un prélat favorable à Port-Royal (2), dans des *Mémoires* publiés en 1685. Va-t-il protester? Non. « C'est à la vérité », écrit-il non sans embarras, « une grande consolation d'avoir... de vraies Epines... mais quoique les sentiments, qu'exaltent en nous ces précieux restes de la Passion de N. S. soient plus ou moins vifs selon qu'on est *plus ou moins assuré,* il est pourtant vrai que ce n'est pas ce bois qu'on honore en lui-même, mais seulement par rapport à Jésus-Christ crucifié... *Que l'Epine soit vraie on non,* la piété des personnes qui ont adoré J.-C. couronné d'Epines a obtenu de lui cette grâce. » Voilà qui ne témoigne pas d'une conviction bien assise, et Jean Racine se croira sans doute autorisé par là à mettre — s'il l'a mise — une nuance de doute dans son *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal :* « Il y avait à Paris un ecclésiastique de condition et de piété, qui... *prétendait* avoir une des épines de la Couronne de Notre-Seigneur. »

Qu'aurait pensé de ce scepticisme M. de la Poterie? Et N. Fontaine, pour qui ces reliques étaient « bien avérées »? Et la Mère Angélique, la grande réformatrice, qui les tenait pour « très assurées »? Et la sœur de Pascal, qui vénérait ce « reste précieux [du] sanglant mystère », et qui parle magnifiquement de l'heure « où Jésus a donné par sa mort une si merveilleuse puissance aux instruments de sa passion »? — Mettez-vous d'accord, ombres de Port-Royal!

Pour nous, notre sentiment n'est pas douteux. Nous sommes avec Jacqueline Pascal, non que nous croyions à la Sainte Epine, mais les échappatoires de l'évêque de Tournai — d'un genre qui règne toujours et plus que jamais en apologétique — nous paraissent indignes d'une religion qui se réclame de la Vérité : *Ego sum Veritas...* L'auteur des *Mémoires,* qui réduit si facilement la prétendue relique à

(2) Gilbert de Choiseul, évêque de Tournai.

n'être qu'un signè mémoratif, peut avoir raison tant qu'on regarde du côté des fidèles. Même si la relique était fausse, les religieuses qui l'ont honorée la croyaient vraie; leur adoration fut plus vive qu'en présence d'un simple signe, et cette ferveur reçut sa juste récompense. — Fort bien; mais, du côté de Dieu? De tous les moyens dont il dispose pour exciter la ferveur, Dieu aurait choisi l'imposture? une imposture intéressant la Passion de son Fils? Il aurait permis à son Eglise de tendre à ses servantes un éclat de bois ramassé on ne sait où, en disant : ceci a touché, au moment où il se sacrifiait pour le genre humain, le chef adorable de N. S., — et cette imposture lui aurait plu si excessivement, qu'il en aurait sanctionné l'effet par un miracle? L'humble conscience humaine se soulève contre l'idée qu'on lui présente ici du gouvernement divin.

*Comment l'Epine fut reçue à Port-Royal.* — Non sans difficulté, comme on va voir. — Passionné pour les pièces de sa collection, M. de la Poterie ne se contentait pas de les révérer dans sa chapelle. Il aimait les montrer, les prêter au dehors. On était en Carême. Par les soins de cet heureux possesseur, qui logeait devant l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, l'Epine faisait le tour des communautés du faubourg Saint-Jacques. Les Carmélites l'avaient déjà reçue. M. de la Poterie pouvait d'autant moins oublier Port-Royal qu'il était parent de la famille Arnauld.

Port-Royal! On se rappelle dans quelle atmosphère d'anxiété on y vivait alors. Après l'alarme du lundi, l'Abbesse, la Mère Marie des Anges, était entrée le mardi en prières pour trois jours. C'est au milieu de ces circonstances que M. de la Poterie fit offrir sa relique.

Même dans un couvent, ne croyons pas que la règle efface les individualités. Cette petite société est à peine plus uniforme, au fond, que le monde. La Mère Marie des Anges — tante de Nicole — semble avoir été de ces esprits sérieux qui, sans aller jusqu'au bout de leur jugement, n'attachaient pas grand prix à cette sorte de dévotion : on en voyait tant, de ces reliques (3)! Les recevoir entraînait un peu de dissipation, et la situation était trop grave pour que l'Abbesse s'y prêtât. Aussi, quand une sœur vint l'avertir, la Mère commença-t-elle par ne pas vouloir (4). Mais la messagère prit

(3) C'est ainsi que, trois mois auparavant, l'abbé de Pontchâteau avait offert à l'Abbesse de Port-Royal une relique d'une sainte espagnole.

sur elle de ne pas porter cette réponse, qu'elle désapprouvait sans doute. Elle alla trouver une autre Mère de grande autorité : une Arnauld, la propre sœur de la réformatrice, ancienne Abbesse et Prieure en exercice, la Mère Agnès de Saint-Paul.

Beaucoup plus complaisante au culte des reliques, cette béate désirait aussi ne pas contrarier M. de la Poterie, son parent. Elle tomba d'accord que l'Epine ne distrairait pas, si on l'exposait le vendredi suivant pour la prière de la Passion. Retour de la sœur chez l'Abbesse, qui cette fois consent, mais ajoute : « Vous la passerez seulement à l'heure de la prière, *pour que personne ne s'y amuse*, et vous la donnerez aussitôt à la personne qui l'aura apportée pour la remettre à M. de la Poterie. » A relique presque indésirable, procédé expéditif.

Cette Mère Agnès, grâce à qui l'Epine était entrée à Port-Royal, ne pouvait manquer de jouer dans la suite un certain rôle, celui d'une personne à qui l'événement donnait raison.

*Le document capital.* — Pascal avait deux sœurs, l'aînée Gilberte mariée à Florin Perier et résidant à Clermont en Auvergne, et Jacqueline, religieuse à Port-Royal de Paris sous le nom de sœur Sainte-Euphémie. A Port-Royal également étaient élevées comme pensionnaires les deux filles des Perier, Jacqueline (douze ans) et Marguerite, dite Margot, celle dont l'œil — l'œil gauche — était malade, et qui allait avoir dix ans quelques jours après (le 6 avril 1656).

Le courrier de la sœur Sainte-Euphémie partait le mardi et le vendredi. Le mardi 28 mars, elle écrivit à Gilberte, sans achever sa lettre. Elle ne la continua que le vendredi 31 au matin l'ayant alors terminée, elle eut pourtant lieu d'y ajouter un post-scriptum de quelques lignes, qu'elle développa au cours d'une nouvelle lettre dans l'après-midi de ce même jour. Elle avait pu être dérangée; mais il est probable aussi qu'on voulut attendre, avant de lancer une telle nouvelle, que la huitaine se fût écoulée (le miracle s'étant produit le vendredi 24), pour voir comment les choses tourneraient.

Cette lettre-journal — première relation de l'événement — ne nous est connue que par des copies (5) : l'autographe

(4) On pourrait supposer que cette conduite fut prêtée à l'Abbesse, pour rendre plus étonnante une grâce si peu attendue. Mais ce serait pousser trop loin la défiance.
(5) Il en existe trois : l'originale (entre les mains d'un particulier), et les deux autres, conservées à la Bibliothèque Nationale.

a disparu. De plus, la date qu'elle porte en tête est fausse : *29* mars, au lieu de *28*.

*Port-Royal et le miracle.* — Important sujet, digne d'une longue étude. Bornons-nous à rappeler qu'à cette époque la crédulité était extrême, dans certains milieux du moins, comme celui de Port-Royal, où le surnaturel était non seulement admis, mais attendu. Lectures, prières, entretiens, exaltaient, enflammaient les imaginations, qui avaient d'autant plus d'occasions d'entrer en jeu que l'état sanitaire était déplorable et la médecine impuissante : comment n'aurait-on pas espéré l'intervention directe de Dieu? Ici encore, cependant, se retrouvait la différence des natures. S'il y en avait pour regarder surtout aux guérisons physiques, vraies ou fausses, d'autres se laissaient moins abuser : un scepticisme qui ne s'avouait pas inclinait du moins à minimiser l'événement. Et puis, qu'est-ce que le *corps* pour un spirituel? Le vrai miracle guérit l'âme en l'arrachant au péché. Un ami de Port-Royal comme M. de Saint-Gilles entre bien dans cette vue quand il écrit à propos de la Sainte Epine : « Ce ne sont pas là les plus grandes merveilles qui se font [en cette sainte maison], les changements de vie et les vraies conversions y étant bien plus estimés » (6).

De là découlait une assez grande circonspection dans la conduite. Certes l'on ne dédaignait point ces grâces inférieures — on les couchait par écrit — mais sans en faire au dehors tout le bruit possible. Il y a, déclare encore M. de Saint-Gilles, « quelques miracles semblables dans ce livre [son *Journal*]; mais on ne les publie pas ». Cette discrétion s'imposait particulièrement en mars 1656 : entouré d'une malveillance aux aguets, le monastère devait éviter toute démarche inconsidérée. C'est ainsi que la guérison subite de la petite Margot Perier ne fut pas divulguée ni exploitée sans hésitation et sans retard.

*Un précédent.* — En juin 1655, une jeune Ecossaise de quatorze ou quinze ans, pensionnaire au Port-Royal de Paris, avait présenté une enflure prodigieuse de l'estomac et des régions voisine, avec convulsions et vives souffrances. Celles-

(6) Voir le *Journal* de Baudry d'Asson de Saint-Gilles. Comme nous aurons mainte occasion d'utiliser ce document, il est bon d'observer ici, une fois pour toutes, qu'on y trouve, sous certains jours, la mention de faits très probablement postérieurs, mais que l'auteur aura groupés avec d'autres, sans grand souci du trouble qui peut résulter de ces anticipations.

ci cédèrent sur-le-champ à l'application des reliques, ce que M. Guénaut, médecin, attribuait à miracle, encore que « quelques sentiments de douleurs » revinssent de temps à autre. Mais l'enflure, elle, était « toujours restée au même état ».

On mena la malade à Port-Royal des Champs pour la montrer au médecin de la maison, M. Hamon; mais celui-ci confessa n'y rien connaître non plus que ses confrères de Paris, MM. Guénaut et Renaudot. On recourut donc à une neuvaine, que l'on commença le 12 juillet au matin. La jeune fille vint avec sa maîtresse devant le Saint-Sacrement « où la sœur Gertrude ayant été quelque peu de temps prosternée en terre », elle entendit tout à coup son élève s'écrier : « Ah! que je viens de me sentir mal; mais je suis guérie. » Aussitôt la sœur Gertrude « a sauté à elle, et, lui ayant porté la main à la poitrine, l'a trouvée parfaitement remise en son état naturel, comme si jamais elle n'y avait eu mal ». Ce même matin, M. Hamon « lui a vu et touché les côtes et la poitrine » et les trouva « en la parfaite situation et état où ils doivent être ». Ce qu'ayant appris de la propre bouche du médecin Hamon, M. de Saint-Gilles consigna dans son *Journal :* il s'en souviendra au moment du miracle de l'Epine pour mettre les deux guérisons sur le même pied (7).

Ce scénario n'était sans doute pas oublié de tout le monde à Port-Royal, huit mois après.

*La journée du* 24 *mars.* — C'était le vendredi de la troisième semaine de Carême, jour où l'Eglise, à l'Introït de la Messe, chante ces paroles d'un psaume : « Seigneur, faites éclater un prodige en ma faveur, afin que mes ennemis le voient et soient confondus. » Si jamais ce texte a été, comme on dit, de circonstance, n'était-ce pas en ce temps de persécution aiguë? Il était bien propre à frapper les religieuses qui l'entendaient ce matin-là à Port-Royal : qui sait si, chez telle ou telle, il n'a pas fait naître des idées?

Voici maintenant la scène de l'après-midi, telle qu'elle est rapportée par la sœur de Pascal : « Afin que toute notre communauté eût la consolation de voir le reliquaire, avant que de le rendre, on le mit sur un petit autel dans le chœur avec beaucoup de respect. » Toutes les sœurs chantèrent une antienne en l'honneur de la Sainte Couronne, puis elles allèrent baiser le reliquaire à genoux. « Après quoi, toutes

(7) P. 170 : « Voyez à la page 38 de ce journal une autre guérison miraculeuse, etc... »

les enfants y allèrent l'une après l'autre. Ma sœur Flavie leur maîtresse, qui en était tout proche, voyant approcher Margot, lui fit signe de faire toucher son œil, et elle-même prit la sainte relique et l'y appliqua (8). Chacun étant retiré, on la remit à M. de la Poterie. »

Les religieuses ont-elles assisté au défilé des enfants? La sœur Sainte-Euphémie parle-t-elle ici en témoin oculaire? Nous n'avons aucune raison de le nier.

*Ce que la sœur de Pascal apprit le lendemain.* — Le lendemain samedi, la Prieure (la Mère Agnès, qui reparaît ici, comme nous l'avions laissé pressentir) confia à la tante de Margot une nouvelle d'importance. La veille au soir, la sœur Flavie « entendit Margot qui disait à une de ses petites sœurs : « Mon œil est guéri, il ne me fait plus de mal. » Ce ne fut pas une petite surprise pour elle, elle s'approche et trouve que cette enflure du coin... n'y était plus du tout, et que son œil qui faisait peine à voir avant l'attouchement de la relique, parce qu'il était tout pleureux... paraissait aussi sain que l'autre...; elle le presse, et au lieu qu'auparavant il en sortait toujours de la boue [du pus], ou au moins de l'eau bien épaisse, il n'en sortit rien non plus que du sien propre. Je vous laisse à penser dans quel étonnement cela la mit; elle ne s'en promit rien néanmoins, et se contenta de dire à la mère Agnès ce qui en était, attendant que le temps fît connaître si la guérison est aussi véritable qu'elle le paraît. »

Voilà ce que la sœur de Pascal apprit de la Mère Agnès, qui le tenait de la sœur Flavie. Voie fort indirecte : la relation du miracle, sous sa première forme, est venue à nous par l'intermédiaire de deux personnes, qui nous font remonter jusqu'à la sœur Flavie. Cette maîtresse des pensionnaires paraît être le témoin n° 1, sur les déclarations de qui tout repose.

*Comment le miracle entre en scène.* — De façon modeste et timide, comme on le voit aux paroles qu'ajouta ensuite la Mère Agnès : Si le mieux se continue, c'est que Dieu veut guérir la petite par cette voie; je demanderai à M. de la Poterie de nous renvoyer sa relique « pour achever le miracle ». Bonheur! les jours passent sans amener de rechute. Ce que voyant, l'on se décida à mander le chirurgien qui soignait

(8) M. de Saint-Gilles précise que, ce qui toucha l'œil, ce fut le verre qui couvrait la relique enchâssée.

Margot. (Que ce nom de « chirurgien » ne nous en impose pas! Ceux qui le portaient furent quelque temps dans une même corporation avec les barbiers. Ce M. d'Alencé que nous allons voir, armé d'une spatule, n'était assurément ni un Leriche ni un Mondor...)

Sa visite eut lieu juste huit jours après le miracle : le vendredi 31 mars, dans la matinée. La sœur Sainte-Euphémie y assista, non cependant jusqu'au bout; étant sortie pour achever sa lettre à Mme Perier : « M. d'Alençay », y écrit-elle, « étant venu, on lui a présenté [la petite], sans lui rien dire. Il s'est mis à la regarder de tous côtés sans rien dire; il lui a pressé l'œil; il a fait entrer sa spatule dans le nez, et à tout cela il était bien étonné de ne trouver rien du tout. On lui a demandé s'il ne se souvenait pas du mal qu'il lui avait vu. Il a répondu bien naïvement : « C'est ce que je cherche; mais je ne le trouve plus. » Je l'ai prié de lui regarder dans la bouche; il l'a fait, il y a porté sa spatule, et il y a si peu trouvé qu'il s'est mis à rire et a dit : « Il n'y a rien du tout. » Sur cela ma sœur Flavie lui a dit ce qui s'était passé. Il l'a fait répéter plus d'une fois...; et après avoir... demandé si cela s'en était allé sur l'heure et que l'enfant même a répondu qu'oui, il a dit qu'il donnerait quand on voudrait son attestation qu'il était impossible que cela se pût faire sans miracle. Il ne veut pas assurer non plus que nous que le mal ne reviendra point, parce qu'il n'y a que Dieu qui le sache; mais il assure que pour le présent il n'y en a point du tout... Il nous a néanmoins exhortées à n'en faire pas de bruit pour le présent et à renfermer les mouvements de notre reconnaissance dans notre maison, autant que cela se pourra, de peur des faux jugements. Il ne s'est pas expliqué davantage, mais nous avons bien entendu qu'il voulait dire... » Ce que la sœur Euphémie a compris ne doit pas être mis sur le même plan que le reste. Sautons jusqu'à : « Sur cela, il a exhorté la petite à profiter d'une si grande grâce. » Et c'est tout, la sœur de Pascal ayant ensuite quitté la compagnie.

Là-dessus deux remarques : la première, touchant le rôle de Flavie, de qui, ici encore, émanent les indications relatives à l'événement du 24; la seconde, sur la contenance de l'homme de l'art. Même dans ce récit, dû à une personne si fortement intéressée dans la question (qu'aurait-il été, sortant de la plume d'un témoin vraiment neutre?), M. d'Alencé fait l'effet, au milieu de ces religieuses, de n'être pas tout

à fait à l'unisson. Il ne dit pas non, il dit oui, mais en recommandant la discrétion, et la sœur Euphémie précise ailleurs qu'il a demandé encore huit jours de silence. Ce qu'il y a d'un peu contraint et réticent dans son attitude fait présager la difficulté que l'on aura à obtenir son attestation publique.

Sans doute cet humble praticien craignait-il de se compromettre pour une maison qui comptait de puissants ennemis, et de l'exposer elle-même à de dangereux mécomptes (9). N'importe, cette prudence n'eût-elle pas cédé à une évidence criante? Que n'avons-nous le Journal du chirurgien d'Alencé, écrit pour lui-même au retour de cette visite!

*Premières divulgations.* — Port-Royal s'était tu pendant huit jours, mais il était à bout. Aussi, à peine obtenues du chirurgien des réponses dont on pût se contenter, s'en prévalut-on pour lui désobéir. La famille avait bien le droit d'être informée, n'est-ce pas? Dès ce vendredi 31, la sœur Euphémie complète sa lettre-journal et l'envoie à Clermont. Et l'oncle Blaise qui, lui, est à Paris, occupé de ses *Provinciales?* (La cinquième, 20 mars; la sixième, 10 avril.) Il *sait* aussi, l'oncle Blaise, et même il ne tient pas sa langue. Le lundi 3 avril, M. de Saint-Gilles note : « M. Pascal que je vois tous les jours, me confirme » que l'enfant est parfaitement guérie. Et lui-même, Saint-Gilles, il ne se fait pas faute de mettre des habitués au courant : « M. Lejeune [un ami qui habitait le faubourg Saint-Marceau] et M. l'abbé de Pontchâteau qui fréquentent cette sainte maison tous les jours n'en savaient rien ce matin [3 avril] que *je leur ai appris.* »

Ces indiscrétions n'allaient pas loin. On n'en peut dire autant de celle qui fut commise par la Mère Agnès, dont le contentement se peut deviner. Elle aussi, le 31, elle prend la plume : comment laisser plus longtemps sans nouvelles ce cher M. de la Poterie, de qui était venu tout ce bien? « Monsieur mon Cousin », lui écrit-elle, « je n'ai pu encore vous remercier de la bonne pensée que vous avez eue de nous favoriser de la vue de votre sacré Reliquaire. Il paraît que ç'a été par une inspiration de Dieu, qui en voulait tirer

(9) Si vous publiiez vous-même ce miracle, écrit M. de la Poterie dans une lettre dont nous allons parler (il s'adresse à la Mere Agnès), « plusieurs par la malice du temps ont une telle aversion [de votre monastère] qu'ils ne voudraient pas le croire, mais plutôt que vous l'auriez mis en avant pour donner quelque haute estime de votre maison, ou pour d'autres intérêts, que ces personnes se forgeraient en l'esprit selon leur humeur et leur fantaisie ».

un effet merveilleux, dont je vous dois informer, quoique nous n'ayons pas dessein de le faire savoir à personne. » Suit une brève relation du miracle, qui ne nous est malheureusement pas connue.

Que le possesseur de la relique ait été la dernière personne à prévenir, si l'on voulait que la chose ne s'ébruitât pas, est-il besoin d'en faire la remarque? Dès le dimanche 2 avril, M. de la Poterie répondit à sa « Révérende Mère et Cousine » : « La lecture de la lettre que vous m'avez fait la charité de m'écrire m'a causé une si grande consolation que la joie m'a tiré les larmes du cœur et des yeux. » Certes, Port-Royal a ses raisons pour se taire (c'est le passage que nous venons de citer en note), mais lui, M. de la Poterie, il se croit « obligé de faire connaître ce miracle *avec discrétion dans les occasions* ». Comme sa Sainte Epine continuait sa tournée et qu'elle allait partir pour la maison des Ursulines, il prit sur lui d'y joindre (avec discrétion) l'original de la lettre de la Mère Agnès, et de prier les religieuses (avec discrétion) de la lire avant que d'honorer la relique.

*Le voyage de M. Perier.* — Au moment où nous sommes arrivé, Port-Royal semble bien entrer dans la voie de la publicité. Non pas encore, croyons-nous, d'une manière concertée. L'événement décisif à cet égard paraît avoir été l'arrivée du père de Marguerite, Florin Perier. Nous le croyions à Clermont, et le voici à Paris. Que s'est-il passé?

Ce point, auquel on ne s'est guère arrêté avant nous, est pourtant l'un des plus mystérieux de cette affaire. Son élucidation aurait de la portée, elle pourrait amener des surprises. Tout roule autour d'une lettre qu'a reçu, dit-on, le père de Margot, et que nous n'avons pas.

La première incertitude porte sur les dates du voyage. Le *Journal* de M. de Saint-Gilles (3 avril 1956) le place du 21 ou du 22 au 26 ou au 27 mars. Tandis qu'un Mémoire port-royaliste postérieur de plusieurs mois ne fait partir le Provincial de son Auvergne qu'au reçu d'une lettre écrite de Paris le 24 mars et l'heureux père trouve Margot guérie à Port-Royal le 5 avril.

Si M. de Saint-Gilles a vu F. Perier à Paris le 27 mars, comment la sœur Sainte-Euphémie, écrivant le 28 et le 31 à sa sœur, n'a-t-elle pas dit un mot de l'arrivée de son beau-frère? Tandis qu'il paraît certain, par le début de cette lettre du 28, que la sœur Euphémie avait écrit à Clermont le ven-

dredi précédent, jour du miracle, et sans en savoir rien encore. — *Paraît certain...* A combien que le membre de phrase sur lequel on s'appuie (10) ne soit pas interpolé; ce dont on ne peut juger, l'autographe manquant. Admettons pourtant — c'est le plus sage — l'authenticité de ces quelques mots, et par conséquent l'envoi de la lettre du 24. Une nouvelle question se pose relativement à son contenu.

Les uns (M. de Saint-Gilles et l'auteur du Mémoire, cette fois d'accord) veulent que la lettre reçue par M. Perier (11) l'ait appelé à Paris, pour qu'il assiste à une opération devenue inévitable sur sa fille. Mais une pièce tirée d'un dossier de procédure apporte une indication un peu différente. La sœur Euphémie aurait écrit simplement : l'œil de la petite est « fort mal », il ne faut pas manquer de faire l'opération au printemps. Nul appel ici, nulle imminence, le printemps ne faisant guère que commencer.

Sur cette donnée, il n'est pas en effet impossible d'imaginer une lettre, dont le contenu ait été tel, que la sœur Euphémie ait pu n'y pas faire d'allusions expresses dans sa lettre-journal écrite si peu de jours après. Nous disons *expresses*, car c'est peut-être en visant ce qu'elle avait dit précédemment que la sœur s'exprime ainsi : « Voilà ce que M. d'Alançay avait vu il y a environ deux mois, et qui lui fit conclure qu'il ne fallait pas différer à y mettre le feu ce printemps, etc. »

Si un doute subsiste, malgré tout, sur l'authenticité de la lettre du 24 (nous ne disons pas sur son existence, puisqu'elle a été produite en justice au mois de juin), ce doute s'accroîtrait jusqu'à la négation au cas où il faudrait en croire relativement à son contenu M. de Saint-Gilles et l'auteur du Mémoire. Car alors, bien décidément, la lettre-journal du 28 et du 31 mars offre des traits qui ne devraient pas s'y rencontrer, du moins sous cette forme; tandis que d'autres y manquent, qui semblaient s'imposer. Sans doute il est malaisé de faire toucher ceci du doigt sans le secours de citations étendues. Mais que l'on veuille bien relire dans cet esprit la lettre-journal : si délicat que soit ce genre d'argumentation, on en sentira la force.

(10) « ... quoique je vous aie déjà écrit vendredi dernier. » En période de Carême, les religieuses devaient moins écrire au dehors, comme on le voit par une autre lettre de la même sœur Sainte-Euphémie (24 mars 1661) : « M. Singlin m'a ordonné de vous mander cela nonobstant le carême. »

(11) Lettre écrite, selon la version de M. de Saint-Gilles, non le 24, mais avant le 21.

Cette discussion n'a guère éclairé le *pourquoi* du voyage de M. Perier. Mais M. de Saint-Gilles ne nous a pas encore tout dit. Reprenons son *Journal*, à l'endroit où il mentionne l'arrivée du père de famille : « Je l'ai vu. Il est ravi de joie, et au lieu de tirer cette petite de là avec une sienne sœur, comme il en avait dessein, il ne pense qu'à les y laisser. » Dessein inattendu! Croirons-nous que le beau-frère de Blaise et de Jacqueline Pascal ait médité d'ôter ses deux filles à Port- Royal, parce que la plus jeune n'avait pu y être débarrassée de son mal et qu'on l'y menaçait du « bouton de feu »? Non : il faut sans doute comprendre autrement. La Mère Angélique va nous y aider : « Cet homme », écrit-elle dans sa lettre du 5 mai, « *souffrait autant de notre persécution* que du mal de sa fille : de sorte qu'il avait une grande tristesse pendant tout le chemin. » Ne sommes-nous pas nous-même sur le chemin... de la vérité? Le monastère, qui craignait qu'on ne lui enlevât ses pensionnaires, n'avait-il pas le devoir de prévenir leurs familles? Qui sait si la sœur Sainte-Euphémie ne s'était pas acquittée de ce soin envers les parents de sa nièce, en leur donnant des nouvelles de celle-ci? Florin Perier se serait mis en route pour être sur place, prêt à toute éventualité.

*Le Conseiller entre en action.* — Une fois arrivé, le père de la miraculée n'aura pas tardé à faire sentir son autorité. Par lui le parti de la publication va l'emporter sur celui du silence, qui se ralliera pour faire front commun.

Ce conseiller à la Cour des Aides de Clermont savait ce que c'est qu'un dossier. Pour en constituer un, il fallait l'attestation écrite d'autorités médicales, certifiant la guérison, et qu'*elle surpassait les forces de la nature*. Cette pièce fut obtenue sans beaucoup tarder, juste trois semaines après la journée du miracle.

Pour être cru sur la guérison, il importait d'avoir bien connu le mal. Or, par qui Margot avait-elle été examinée jusque-là? Sa tante nomme (31 mars) M. Renaudot, M. d'Alançay et un certain « M. Desmarets qui est de la maison du Bailleul ». — Le 3 avril, M. de Saint-Gilles donne déjà une plus longue liste : M. de Chatillon, et les chirurgiens d'Alençay, de Cressay, Bienaisé et Guillard; les médecins, entre autres MM. Hamon et Renaudot. — Enfin voici ceux qui mirent leurs noms au bas du document officiel : quatre médecins (MM. Bouvard, Hamon, les deux Renaudot); quatre chi-

rurgiens (Cressé, d'Alencé, Guillard, Gellot) (12), soit huit en tout : Port-Royal avait fait bonne mesure.

On pourrait s'étonner de cette « inflation » des compétences. Mais peut-être la sœur Euphémie n'était-elle pas remontée au delà des derniers mois, tandis que Saint-Gilles avait en vue les trois dernières années. Quoi qu'il en soit, ne se sont pas retrouvés au jour de la signature M. Desmarets et M. de Chatillon, les deux peut-être qu'on avait dérangés le plus souvent. L'un devait être simple rebouteur (Nicolas Bailleul fut le premier à se distinguer dans cet art), et l'autre une « manière d'opérateur fort estimé pour les maux d'yeux » auxquels il appliquait une eau de sa composition : on l'avait employée sans succès sur Margot. Ils n'avaient point des titres suffisants, pour que leurs noms parussent avec ceux de docteurs régents en la faculté de médecine, et de maîtres chirurgiens de la Ville de Paris.

Irons-nous jusqu'à dire qu'à part d'Alencé et Isaac Renaudot, ceux qui avaient vu ne signèrent pas, et que ceux qui signèrent n'avaient pas vu? Ce serait peut-être excessif. On a pourtant quelque peine à croire qu'un personnage comme Bouvard ait eu l'occasion de se pencher sur une petite pensionnaire de couvent qui avait mal à l'œil. Mre Charles Bouvard était Premier médecin de Sa Majesté, Conseiller du Roi en ses Conseils d'Etat et privé. Grosse situation, grosse autorité, qui devait emporter la créance.

Gui Patin a écrit sur cet aréopage médical une lettre maligne. Mais nous savons, d'une autre manière que par son témoignage, que l'âge avancé du bonhomme Bouvard (quatre-vingt-quatre ans) n'avait pas laissé intactes ses facultés, il allait mourir deux ans après. Quant à Isaac Renaudot et à Jean Hamon, Gui Patin les récuse comme suspects, parce qu'ils étaient médecins ordinaires, l'un de Port-Royal de Paris, l'autre de Port-Royal des Champs. On est obligé de dire, au moins, qu'on les voit mal se refusant à entrer dans les vues du monastère qui les employait.

M. d'Alencé lui-même, qui, pour avoir suivi le cas de plus près, avait, on s'en souvient, marqué peu d'empressement à se prononcer en public, avait fini par répondre à l'attente et au désir. Mais ce ne dut pas être sans résistance, comme on l'entrevoit dans cet extrait de lettre de la Mère Angélique (5 mai) : « Quelques jours après [le 31 mars], il lui prit

(12) Pour être tout à fait exact, le certificat de ce dernier a été délivré à part.

[à M. d'Alencé] une fièvre continue, au troisième jour de laquelle il lui vint une pensée qu'il avait tort de ne pas attester et publier ce miracle; et étant guéri, il le publie avec tant de zèle, etc... »

Les attestations furent signées le 14 avril : on avait choisi ce jour qui était le vendredi saint. Le chirurgien Gellot, comme on l'a signalé, rédigea un certificat particulier où il se bornait à dire qu'il avait vu, « ce jourd'hui 20 avril », l'œil de la demoiselle en bon état; il s'en rapportait à ses confrères pour le mal disparu. On ne lit nulle part la signature du chirurgien Bienaisé. S'était-il dérobé?

*La « boule de neige ».* — A la journée du 14 avril se termine notre relation du miracle. Désormais tout est prêt pour la procédure de « vérification », au cours de laquelle les témoignages seront plus « dirigés » que jamais. Nous pensons notamment aux dépositions qui furent faites en juin (le 8, le 9 et le 12) par vingt-cinq personnes (!), dont Florin Perier, la sœur Sainte-Euphémie et Blaise Pascal. Dépositions dont le texte semble s'être perdu, ou du moins a jusqu'à présent échappé aux recherches.

Dans cette nouvelle phase, a dû continuer à grossir ce que l'on peut appeler la « boule de neige », c'est-à-dire l'accumulation de détails inexacts ou exagérés, mais propres (croit-on) à servir la thèse que l'on défend. Aussi bien ce mobile intéressé n'est-il pas le seul en cause. Il faut compter aussi avec l'entraînement de la plume, avec l'insidieux démon de la rhétorique, qui transforme le sujet en thème. C'est ainsi que le mal de la petite Perier — une « fistule lacrymale », d'après les signataires du 14 avril — prend un aspect de plus en plus repoussant.

Au 28 mars, ce n'est qu'une « enflure du coin..., grosse comme le bout du doigt (13), fort longue et fort dure, etc... » (voir ci-dessus, p. 444). — Trois jours après : « L'os du nez est percé, une partie de l'ordure entre dans la gorge. » — Dix-sept jours après : « la matière sanieuse sort par l'œil, le nez et le palais... Carie des os (13 *bis*). » Nous pourrions produire encore les vers de la sœur Euphémie (sept mois après), et la description de Racine à la fin du siècle. Les bienséances du théâtre sont oubliées : ce qui convient ici, c'est d'être

(13) Le doigt de Jacqueline Pascal ne devait pas être bien gros : on sait qu'elle était « de fort petite taille », et qu'à treize ans elle en paraissait huit.

(13 *bis*) Ceci est l'attestation des médecins et chirurgiens.

réaliste à souhait, et Racine s'y emploie tant qu'il peut. Pauvre grand homme, si tristement engagé dans l'historiographie tendancieuse d'un couvent! Plutôt que de développer cette répugnante légende, que n'a-t-il écrit une scène de la pièce qu'il aurait donnée comme sœur à *Athalie* (14)!

Nous avons épargné au lecteur les « vilains détails », comme dit le délicat Sainte-Beuve, sur l'odeur qui se serait dégagée du visage de la petite malade. Cette partie de la description présente le même processus exagératif. Elle s'aggrave d'une page à l'autre à l'intérieur de la lettre-journal, à mesure que la sœur Flavie, qui n'est jamais à court, apporte de nouvelles circonstances.

Encore ne trouve-t-on pas dans cette lettre-journal une affirmation qu'étale, contre toute vérité, le certificat du 14 avril, à savoir que la puanteur qui émanait de Marguerite Perier avait contraint à la séparer des autres pensionnaires.

*Une maîtresse experte.* — Ce n'est pas, croyons nous, mériter le reproche d'hypercritique que d'y regarder à deux reprises avant d'ajouter foi à des textes d'une telle nature. S'ils ouvrent certaines échappées de vue, ils ne le font pas exprès. A nous d'en profiter. Voici quelques lignes datées du 31 mars sur lesquelles nous nous en voudrions de ne pas appeler l'attention du lecteur : « Lorsqu'on avait bien pressé l'œil, l'enflure ne paraissait plus, mais elle revenait petit à petit en commençant un quart d'heure après, et en deux ou trois heures elle était revenue comme devant. » Nous nous sommes interdit jusqu'à présent toute conjecture sur *ce qui s'est passé en fait,* et nous entendons ne pas nous départir de cette réserve; quoi que l'on puisse penser des manipulations d'une maîtresse adroite, et de l'utilisation possible, pour la présentation du sujet, du quart d'heure de grâce obtenu par la pression de l'œil.

« *Une fille d'une rare vertu et foi.* » — C'est ainsi que M. de Saint-Gilles, le 3 avril, désigne la sœur Flavie. Quatre ans après, la sœur Euphémie écrit encore à ses deux nièces : « Je vous supplie de me procurer les prières de ma sœur Flavie,

(14) L'auteur de l'*Abrégé* ne devait pas ignorer le mal dont avait souffert Louis XIV à la fin de 1684. A la suite d'un éclatement de mâchoire, provoqué par des dents arrachées, s'était déclarée une carie de l'os que l'on n'avait pu guérir que par le « bouton de feu ». Avant cet assainissement, chaque fois que le roi buvait ou se gargarisait, l'eau de sa bouche passait dans le nez, d'où elle coulait comme une fontaine, Sans compter « quelque écoulement de sanie de mauvaise odeur »,

que vous assurerez de mon affection. » Cette religieuse avait si bien gagné la confiance, qu'elle eut entre les mains des copies de certains écrits de Pascal qui ne devaient pas être vus par tout le monde. Il fallut la persécution de 1664 (celle dont la pièce de M. de Montherlant montre un épisode) pour que la « trahison » de Flavie ouvrît les yeux de Port-Royal, ou fît cesser son indulgence. D'où certaines révélations fort curieuses sur le témoin n° 1 du miracle de la Sainte Epine, et qui rejaillissent en lumière sur cet événement. *Felix culpa!*

Encore n'est-ce là qu'une petite partie du « dossier » de cette fille, dont Jean Orcibal est en train de rassembler les pièces, en vue d'une monographie qui sera bien près d'épuiser le sujet. L'annonce de cette publication prochaine nous a déterminé à abréger la fin de notre exposé. Nous nous bornerons à quelques remarques et citations.

*La Flavie de M. de Montherlant.* — Un dramaturge ou un romancier a le droit de modifier le caractère des personnages historiques qu'il met en scène, du moins s'il s'agit de figures subalternes sur lesquelles nous n'avons pas d'opinion arrêtée. On ne saurait donc faire grief à l'auteur de *Port-Royal* de nous présenter une Flavie à laquelle s'appliquerait assez bien le vers d'*Athalie :* « Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé? » C'est bien le jugement que l'on porte sur elle : « Cinquante ans de pureté, corrompus en un instant » — par le mirage des dignités, le goût d'être Abbesse, la satisfaction d'appartenir au Pouvoir. L'optique du théâtre s'accommode merveilleusement de ces rôles tranchés, Judas, Mathan... La peinture exacte de la vraie Flavie aurait demandé d'autres couleurs.

*La Flavie de l'histoire.* — Loin de présenter une cassure, cette vie est restée dominée par les fatalités du tempérament, qui en font l'unité. Flavie Passart était une déséquilibrée intrigante. L'âge auquel elle touchait alors (quarante-sept ans) n'était pas pour améliorer son état. Nul doute qu'on ne doive à son propos parler de mythomanie.

Elle était à la fois portée à nuire (« Elle donnait des mémoires contre les sœurs », « elle voulait faire trouver du mal à tout »), et maladivement désireuse d'attirer l'attention, de se mettre en scène. Particulièrement, notons bien ceci, grâce au prestige attaché alors aux miracles, dont elle était affolée.

Ne saurait-on rien d'autre sur elle, on serait frappé de trouver, dans nos documents si peu étendus, un si grand nombre de propos, émanant sans doute de Flavie ou la regardant, et qui tous se rapportent à cette obsession. Ici c'est une sœur qui a déclaré à une autre : « Si cette petite guérit, *sera cette fois que je dirai* que sœur Flavie fait des miracles. » Là c'est une dame amie de Port-Royal que l'on fait parler ainsi (au sujet de miracles peu assurés) : « Si ce mal guérissait par l'attouchement de quelques reliques, ce serait vraiment celui-là qui serait un miracle. » Obtenir un miracle, où elle joue un rôle; un *vrai* miracle, qui soit enfin accepté de tous! Elle s'y emploie de mille façons. Ecoutez-la encore : « Rien ne [me] fait mieux croire que c'est un miracle, que de voir que Dieu semble la changer [*la,* Margot] et qu'elle est abonie depuis ce temps-là (15). » Mentionnerons-nous enfin une lettre à la Mère Angélique, où Flavie, en avril, montrait tout son désir que le miracle fît cesser la persécution?

Ce rôle de vedette, qui lui fut reconnu dans cette circonstance, elle ne cessa d'y prétendre au milieu des controverses de l'époque. A l'en croire, Jansénius en personne lui était apparu. Elle avait été guérie miraculeusement de diverses grandes maladies par l'intercession de telle Abbesse ou de tel directeur décédé. Mais lorsqu'elle passa du côté de l'Archevêché, « elle travailla à décrier de tout son pouvoir » la mémoire de ces morts, donnant par là « une preuve invincible ou qu'*elle avait fait un mensonge abominable en se disant guérie par leur intercession,* ou qu'elle commettait alors un crime horrible en flétrissant ceux par l'intercession desquels elle avait été guérie. »

Cette phrase est d'un rhéteur consommé (Racine) qui, dans son *Abrégé,* n'épargne pas Flavie — laquelle était sa parente. Il n'est pas moins éloquent pour accabler la religieuse, qu'il ne l'a été précédemment pour exalter le miracle advenu grâce à son initiative. Sans doute se sera-t-il contenté de penser que Dieu fait de grandes choses avec des instruments indignes. Les sinistres révélations sur Flavie n'ont pas eu d'autre effet que d'entraîner l'omission de ce nom déshonoré dans le récit de la fameuse journée : elle y est désignée par ces seuls mots : « la maîtresse des pensionnaires ». Racine

(15) Il semble bien en effet que Margot, malgré son œil malade, ait été un bon petit diable. Ce qui n'a pas empêché sa tante de plaindre en vers l'état où elle était réduite, au point que les médecins « souhaitaient par pitié de la voir au tombeau ».

avait plus de tact que de pénétration. Un Bayle, croyons-nous, aurait été moins fermé au soupçon.

Ce n'est pas l'*Abrégé* de Racine, c'est un document exhumé depuis peu (16) qui montre la sœur Flavie dans la naïveté de sa conduite. Huit ans se sont écoulés. La scène se passe pendant le Carême (encore) de 1664. Flavie souffre depuis longtemps, assure-t-elle, d'un apostume (tumeur extérieure et suppurante) sur une partie du corps que, par pudeur, elle ne peut se résoudre à découvrir. « Enfin elle vint à ne pouvoir plus porter l'incommodité et le mal qu'elle lui faisait, étant fort grosse et enflammée. » Elle alla s'agenouiller sur la fosse d'une Mère, et dit : « Ma Mère, je vous supplie de m'obtenir de Dieu que si c'est sa volonté que je ne signe point (17), il me la fasse connaître en me guérissant présentement. » « Au même instant, elle fut si parfaitement guérie qu'il ne lui resta pas le moindre sentiment ni la moindre trace de son mal. » En parlant ainsi, continue la confidente, « elle paraissait extraordinairement touchée d'admiration de la puissance de Dieu et de reconnaissance vers sa bonté ».

Ici, la guérison miraculeuse devait manifester la volonté de Dieu : coup double. Cette complication nous intéresse moins que de voir Flavie, si l'on peut dire, en proie à son démon. Les dernières lignes, en particulier, l'évoquent avec force : on imagine ses jeux de physionomie, ses gestes; on entend sa voix. Quelle grande actrice que la Névrose!

*Une épidémie de miracles.* — Le mot est à peine exagéré pour désigner toutes les guérisons qui suivirent celle de Marguerite Perier. Une seule nous retiendra, à cause de ses ressemblances avec celle-là. Même lieu : Port-Royal; même instrument : la Sainte Epine (qui y avait été déposée), enfin *même constatation par l'Eglise* (sentence des grands vicaires de Paris).

Cette nouvelle miraculée était une jeune Parisienne de quinze à seize ans, malade depuis longtemps d'une enflure prodigieuse : une loupe dans le ventre, « très grosse, palpable et flottante ». « Le vendredi avant la Trinité [1657], elle com-

(16) Il nous a été aimablement communiqué par Jean Orcibal, qui l'a découvert dans le Fonds Faugère de la Mazarine.

(17) Il s'agit du Formulaire, dont Dieu, ici, interdit la signature, et que Flavie signera. Eh quoi! malgré le miracle? Elle l'a donc oublié? Non point. Et même elle maintient « qu'il n'y en eut jamais de plus véritable, ni peut-être plus grand ». Seulement, « l'obéissance est plus grande que les miracles ». Que répondre à cela?

mença une neuvaine à la Sainte Epine. Le jour de la fête, à dix heures du soir, elle fut visitée par deux médecins et deux chirurgiens; après une longue consultation, il fut arrêté qu'on lui ouvrirait le ventre avec un rasoir, ce que la malade ayant entendu, elle en fut saisie d'effroi : et le monde étant sorti de la chambre, elle se leva et alla se prosterner devant le Saint-Sacrement et la Sainte Epine où ayant été environ une demi-heure, elle se trouva guérie. La guérison était si parfaite qu'étant revenue à son lit pour se coucher, elle s'aperçut que son ventre était tout désenflé, sans aucune sorte d'évacuation; et dès ce moment, tous ses maux disparurent. Les Médecins et les Chirurgiens qui revinrent le lendemain pour faire l'opération furent dans le dernier étonnement en voyant cette fille dans le meilleur état de santé où l'on pût être, le ventre tout plat, etc... » Il y a comme un Modèle de Narrations pour miracles, auquel chacune obéit avec quelques variantes.

*Et Pascal?* — Mlle Baudran — ainsi s'appelait cette dernière — eut beau être peinte, et exposée avec Mlle Perier, près de la grille de Port-Royal de Paris, la postérité la néglige. Il lui a manqué un oncle comme Pascal. De celui-ci, nous avons bien peu parlé. Mais qu'en dire? Il n'était pas homme à faire le difficile sur une telle grâce, surtout dans la surexcitation où il se trouvait. Elle venait à point pour sanctionner sa parole, et établir un nouveau lien mystique entre sa personne et la Passion. Aussi, pendant que son esprit se délectait, son cœur s'abîmait dans une adoration reconnaissante, plus tendre que jamais, pour le Crucifié.

Ainsi le vrai miracle eût été que Pascal doutât. Au contraire, il fut si frappé de cette *attention* de Dieu, il vit si bien quel parti l'on pouvait tirer de là dans la polémique, qu'il conçut le projet d'écrire sur les miracles en façon d'une *Provinciale*, Cela le conduisit aux *Pensées*.

*Moralité.* — Notre conclusion, Sainte-Beuve en a énoncé d'avance l'essentiel en deux phrases : « Les Jansénistes voyaient dans le miracle de la Sainte Epine le triomphe de leur cause : j'y vois surtout l'humiliation de l'esprit humain. » Et encore (à propos de Pascal) : « Non, il n'est pas vrai de prétendre que *dans une grande âme, tout est grand* (18). »

(18) Cette phrase figure dans le *Discours sur les passions de l'amour*. En tête de son livre *Jacqueline Pascal*, Victor Cousin s'en était souvenu

Cette âme, si grande qu'elle soit, a des petitesses, et la crédulité en est une; et la haineuse intolérance en est une (« Que je hais », écrit Pascal, « ceux qui font les douteux des miracles! »). Ne disons pas : ce miracle est vrai parce que Pascal y a cru. Disons : pour que Pascal ait cru à ce miracle, il faut qu'il ne soit pas l'homme que nous pensions.

Quant au rapport qui vient d'être aperçu entre les *Pensées* et la Sainte Epine, on peut l'apprécier différemment, selon que l'on regarde l'origine, pour la dérision de l'esprit humain, ou l'œuvre, pour sa gloire. Eh quoi! les *Pensées* de Pascal dérivant de l'illusion due à la détraquée, à l'hystérique (?) Flavie Passart? Pourquoi non? Aurions-nous oublié la parole de notre vieux Maître (19), ce qu'il a dit un jour où il ne voulait voir que le côté lumineux du christianisme : « Où est le sage qui a donné au monde autant de joie que la possédée Marie de Magdala? »

pour écrire : « Dans un grand siècle, tout est grand », ce qui est encore moins soutenable.

(19) Cet article a été présenté, sous forme de conférence, aux membres de la *Société Ernest Renan*.

# Une rencontre de Lavengro*

par GEORGE BORROW
*Traduction de Henri Thomas.*

I

— Mon jeune Monsieur, dit le vaste et corpulent aubergiste, vous arrivez au bon moment; le dîner sera servi dans quelques instants, et un dîner, continua-t-il en se frottant les mains, comme on n'en voit pas souvent de nos jours.

— J'ai chaud, je suis couvert de poussière, dis-je, et j'aimerais me rafraîchir les mains et le visage.

— Jenny, dit l'énorme aubergiste, de l'air le plus grave, conduis ce jeune Monsieur à la chambre 7 afin qu'il puisse se laver les mains et le visage.

— Certes non, dis-je, je ne suis pas si raffiné, et rien ne vaut la pompe par un temps pareil.

— Jenny, dit l'aubergiste sans rien perdre de sa gravité, accompagne ce jeune Monsieur à la pompe dans l'arrière-cuisine et munis-toi d'une serviette propre.

Sur quoi, la demoiselle au teint de rose et de mise proprette se dirigea vers un tiroir et y prenant une serviette grande, rude, mais blanche comme neige, elle me fit signe de la suivre; et je suivis Jenny dans un long corridor menant à l'arrière-cuisine.

* Extrait du roman autobiographique « Lavengro ».

Et au fond de l'arrière-cuisine il y avait une pompe; et m'en approchant je mis mes mains sous l'eau qui coulait et dis : « Pompez, Jenny »; et sur-le-champ, sans poser la serviette, Jenny se mit à pomper d'une main tandis que je lavais et rafraîchissais mes mains brûlantes.

Et, quand j'eus les mains propres et fraîches, j'ôtai ma cravate et, déboutonnant le col de ma chemise, je mis la tête sous la pompe et dis à Jenny : « Maintenant Jenny, posez la serviette et pompez de toutes vos forces. »

Là-dessus, Jenny, posant la serviette sur un séchoir, empoigna des deux mains le bras de la pompe et pompa sur ma tête comme servante n'a jamais pompé; si bien que l'eau ruisselait à torrents de ma tête, de mon visage et de mes cheveux sur le sol de briques.

Et après un intervalle d'une minute, à moitié suffoqué, je proférai : « Arrêtez, Jenny », et Jenny cessa de pomper. Je restai sans bouger quelques instants pour retrouver mon souffle, puis prenant la serviette que Jenny me tendait, je séchai posément mes mains et ma tête, mon visage et mes cheveux; ensuite, rendant la serviette à Jenny, je poussai un profond soupir et dis : « Voilà qui est sûrement un des bons moments de la vie ».

Puis, ayant mis de l'ordre dans mes vêtements et m'étant peigné avec un peigne de poche, je suivis Jenny qui me reconduisit par le long corridor et m'introduisit dans une petite salle bien propre du rez-de-chaussée, au plancher sablé.

Je m'assis près d'une fenêtre qui donnait sur la route poudreuse; à ce moment, la servante entra et commença à mettre la nappe.

— Ne faut-il mettre qu'un couvert, Monsieur, dit-elle, ou attendez-vous quelqu'un à dîner?

— Je ne puis dire que j'attends quelqu'un, répondis-je, riant en moi-même, toutefois, si vous voulez, vous pouvez mettre deux couverts : si quelqu'un de mes amis arrivait à l'improviste, il trouverait comme cela son couvert qui l'attend.

J'étais donc assis près de la fenêtre, regardant de temps en temps la route poudreuse, et à d'autres moments

jetant les yeux sur des gravures vieillottes dont le mur était orné au-dessus de moi. Je tombai dans une espèce de somnolence d'où je fus presque aussitôt tiré par le bruit de la porte qu'on ouvrait. C'est le dîner, pensais-je, et je me redressai dans mon fauteuil. Non, un homme d'âge mûr et d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, vêtu d'un costume noir uni, fit son entrée et prit un siège à quelque distance de moi, mais non loin de la table; il paraissait perdu dans ses pensées.

— Il fait vraiment très chaud, Monsieur, dis-je.

— Très, dit l'inconnu, me regardant pour la première fois.

— Voulez-vous la gazette, dis-je, en prenant une qui était sur la banquette de la fenêtre.

— Je ne lis jamais de gazettes, dit l'inconnu, ni, à vrai dire... Quoi que ce fût qu'il eût l'intention de dire, il laissa sa phrase inachevée. Il se dirigea brusquement vers la cheminée à l'autre bout de la pièce, devant laquelle il se planta, me tournant le dos. Il resta là quelques instants sans bouger; enfin, levant la main, il toucha de son doigt le coin de la cheminée, revint vers la chaise qu'il avait quittée et s'assit à nouveau.

— Venez-vous de loin? dit-il, me regardant tout à coup, et sur un ton direct et franc qui montrait qu'il avait envie d'engager la conversation; vous ne semblez pas être d'ici.

— Je viens d'assez loin, dis-je; en fait, je marche pour me donner du mouvement, ce qui est aussi nécessaire, je trouve, à l'esprit qu'au corps. A mon avis, les gens éviteraient bien des souffrances mentales en se donnant du mouvement.

J'avais à peine dit ces mots que l'inconnu, sans y faire attention apparemment, posa sa main sur la table, près de l'un des verres. Une ou deux secondes plus tard, il toucha le verre comme par mégarde, puis, me jetant un coup d'œil furtif, il retira sa main et se tourna vers la fenêtre.

— Etes-vous de cette région? dis-je enfin, avec une feinte indifférence.

— Des environs, répondit l'inconnu. Ainsi vous pensez qu'il est aussi facile de se débarrasser en marchant des maladies de l'esprit que de celles du corps?

— Pour moi, du moins, c'est l'espoir que j'ai en marchant.

— Je souhaite que vous y réussissiez, dit l'inconnu, et il toucha une des fourchettes qui était posée sur la table près de lui.

A ce moment la porte, qui était légèrement entrebâillée, s'ouvrit soudain non sans fracas, et le corpulent aubergiste entra, qui portait non sans difficulté un immense plat où trônait un énorme massif circulaire de viande fumée, garni de légumes tout à l'entour. Le massif était si haut que sans doute il lui barrait la vue, car ce ne fut qu'après l'avoir déposé sur la table qu'il parut remarquer l'inconnu; il sursauta presque, et tout essoufflé, s'écria : « Mon Dieu, votre Honneur! Votre Honneur serait-elle la personne de connaissance que ce jeune Monsieur attendait? »

— Ce jeune Monsieur attend-il une personne de connaissance? dit l'inconnu.

Il n'est rien de tel que de faire bonne figure en pareil cas, pensai-je; et, me levant, je m'inclinai devant l'inconnu.

— Monsieur, dis-je, lorsque j'ai raconté à Jenny qu'elle pouvait mettre la table pour deux, afin que toute personne de ma connaissance venant à se présenter trouvât le couvert qui l'attendait, c'était pure plaisanterie de ma part, car je suis tout à fait étranger en cet endroit et n'attends personne. Je vois qu'apparemment la fortune m'a réservé une faveur inattendue; mais j'ose espérer, Monsieur, que depuis votre entrée dans cette pièce j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance; et fort de cet espoir je vous demande humblement de bien vouloir me faire l'honneur de votre compagnie pour dîner, si toutefois vous n'avez pas déjà dîné.

L'inconnu eut un franc éclat de rire.

— Monsieur, continuai-je, cette rouelle de bœuf est magnifique et semble bouillie on ne peut mieux, et l'hô-

telier ne faisait que dire la vérité en affirmant que j'aurais un dîner comme on n'en voit pas tous les jours. Une rouelle de bœuf, du moins une comme celle-ci, on n'en voit pas souvent exhaler leur vapeur sur la table en ce siècle dégénéré. Permettez-moi, Monsieur, dis-je, remarquant que l'inconnu était sur le point de parler, permettez-moi une autre observation. Je crois vous avoir vu à l'instant toucher cette fourchette, j'ose saluer ce geste comme présageant que vous allez maintenant la prendre et en faire un légitime usage, de même que son compagnon le couteau.

L'inconnu pâlit, et me considéra en silence.

— Je vous en prie, Monsieur, dit alors l'hôtelier, je vous en prie, Monsieur, acceptez l'invitation de ce jeune Monsieur. Votre Honneur n'a pas eu bien bonne mine ces temps derniers, et ce jeune Monsieur est quelqu'un de plaisant et d'avisé; et je suis sûr que votre Honneur se trouvera bien de bavarder en dînant avec ce jeune Monsieur.

— Ce n'est pas l'heure de mon dîner, dit l'inconnu, je dîne sensiblement plus tard; prendre quelque chose maintenant ne ferait que m'indisposer; je serai, cependant, très heureux de m'asseoir à la table de ce jeune homme; donnez-moi la gazette, et, quand ce jeune homme aura calmé sa faim, nous pourrons peut-être bavarder un peu.

L'aubergiste donna la gazette à l'inconnu, et, saluant, se retira avec Jenny, sa servante. Je me servis une portion de la rouelle fumante et me mis à manger avec grand appétit. L'inconnu parut bientôt s'absorber dans la lecture du journal. Un long moment se passa ainsi, l'un lisant, l'autre dînant. Me hasardant soudain à jeter un coup d'œil sur l'inconnu, je le vis froncer les sourcils; il frappa légèrement le sol du pied et jeta le journal par terre, puis se baissant il le ramassa, en effleurant d'abord le sol de son index, comme s'il eût voulu de son ongle l'égratigner imperceptiblement.

— Auriez-vous l'espoir, Monsieur, dis-je, par ce rite du toucher de vous préserver du mauvais sort?

L'inconnu eut un mouvement de surprise; puis, me regardant quelques instants en silence, il dit : Est-il possible que vous...

— Eh oui, dis-je, reprenant un autre morceau de la rouelle de bœuf, j'ai touché du bois moi-même quand j'étais plus jeune pour agir à la fois sur la malchance et la chance. Je ne peux pas dire pourtant que j'aie jamais eu grande confiance dans ce rite.

L'inconnu ne répondit pas, il semblait perdu dans ses pensées. Il ne se passa rien d'autre entre nous avant que j'eusse fini de dîner; à ce moment je lui dis : « Je serai tout à fait ravi, Monsieur, si vous vouliez m'accorder le plaisir de votre conversation pendant que nous boirions une carafe de vin. »

L'inconnu se leva : « Non, mon jeune ami, dit-il en souriant, ce ne serait pas juste. C'est maintenant mon tour — faites-moi le plaisir de m'accompagner chez moi et d'accepter l'hospitalité que mon humble toit peut vous offrir; à vous dire vrai, je désirerais vous entretenir d'un sujet particulier, ce qui ne serait guère commode en cet endroit. Quant au vin, je peux vous en donner du bien meilleur : l'aubergiste est un excellent homme, mais ce n'est après tout qu'un aubergiste. J'espère que vous ne refuserez pas, j'habite à deux milles à peine d'ici.

Je levai les yeux sur le visage de l'inconnu — c'était un beau visage intelligent, avec un trait de mélancolie. « Monsieur, dis-je, je vous accompagnerai, quand bien même vous habiteriez à quatre cents milles d'ici et non à deux.

— Qui est ce Monsieur? demandai-je à l'aubergiste après avoir payé mon écot; je l'accompagne chez lui.

— Je voudrais bien y aller aussi, dit le gros aubergiste en posant la main sur sa bedaine. Mon jeune Monsieur, ça ne fait pas mon affaire que son Honneur vous emmène; mais, après tout, la vérité est la vérité — vous ne trouverez pas dans la région beaucoup de gens comme son Honneur, aussi bien pour le savoir que pour la façon d'accueillir ses amis. Mon jeune Monsieur, mes compliments.

2

Je trouvai l'inconnu qui m'attendait à la porte de l'auberge. « Tout comme vous, j'aime marcher, me dit-il, et quand une affaire quelconque m'appelle en cet endroit, j'y viens généralement à pied. »

Nous fûmes bientôt hors de la ville, et dans une très belle campagne. Après avoir suivi un moment la grand-route, nous tournâmes et nous entrâmes dans un de ces labyrinthes de petits chemins pour lesquels l'Angleterre est célèbre; l'inconnu sembla tout d'abord disposé à garder le silence; je fis cependant quelques observations qui parurent le réveiller et il déploya bientôt non seulement de grands talents de causeur, mais une somme de connaissances qui me surprit. J'étais si enchanté de ma nouvelle relation que je cessai bientôt de prêter la moindre attention tant à l'endroit qu'à la durée du chemin. Enfin l'inconnu se tut et je m'aperçus que nous étions arrivés à une belle grille de fer forgé et à la loge attenante; l'inconnu ayant sonné, un vieil homme ouvrit la grille et nous nous engageâmes dans une allée sablée qui nous mena en cinq minutes à une grande maison de briques, dont le style n'était pas sans rapport avec l'ancien style français. Sur le devant s'étendait une vaste pelouse, et devant la maison même se trouvait une pièce d'eau avec des poissons rouges et au milieu un cygne en pierre qui faisait jaillir de son bec des torrents d'eau. Un vaste perron nous conduisit à la porte qui aussitôt s'ouvrit toute grande, et deux domestiques à perruque poudrée et en livrée bleue parurent, qui se tinrent de part et d'autre de la porte tandis que nous passions le seuil. Nous pénétrâmes dans un hall spacieux et l'inconnu, me prenant par la main, me déclara que j'étais le bienvenu dans sa pauvre maison, comme il l'appelait; puis il donna l'ordre à un autre domestique, qui n'était pas en livrée, de me conduire à un appartement et de veiller à ce que je ne manquasse de rien pour

ma toilette. Les goûts simples, dont j'avais fait état auprès de l'aubergiste du bourg, ne m'empêchèrent pas d'accepter ces dispositions : je suivis le domestique empressé dans une chambre immense et bien éclairée où il me rendit tous ces innombrables petits services que réclamait ma tenue quelque peu négligée. Quand tout fut achevé à mon entière satisfaction, il me dit que, si je le voulais, il me conduirait à la bibliothèque où le dîner serait promptement servi. Dans la bibliothèque, je trouvai une table avec deux couverts; mon hôte n'était pas là, n'ayant pas été, j'imagine, aussi rapide à s'apprêter que son invité. Laissé seul, je promenai des yeux curieux sur la salle qui m'environnait. La pièce était longue et assez haute de plafond; les murs étaient du haut en bas garnis de casiers contenant des livres de tous formats, de toutes reliures. Il y avait une ou deux mappemondes, un canapé et une bergère. De statues, de bustes, il n'y en avait pas, et un tableau seulement, un portrait, mais non pas de mon hôte en cette résidence. Au-dessus de la cheminée, saisissant de ressemblance, mais si ridiculement exagéré que ces traits étaient à peine ceux d'un être humain, barbouillé de toute évidence par la main du plus grossier peintre d'enseigne, était suspendu un portrait moitié grandeur nature de l'homme célèbre pour la rouelle de bœuf : mon large et solide aubergiste.

J'étais dans la bibliothèque depuis dix minutes, me distrayant le mieux que je pouvais, quand mon ami entra : il semblait avoir repris son humeur taciturne — c'est à peine s'il laissa échapper une parole avant le moment où l'on servit le dîner, alors il dit en souriant : « Je suppose que ce serait pure politesse, si je vous demandais de partager mon repas. »

— Je ne sais pas, dis-je en m'asseyant; votre premier service se compose de petites truites, j'adore les truites, et j'aime toujours à me montrer sociable.

Le dîner fut excellent, encore que je n'y fisse guère honneur puisque j'avais déjà dîné; l'inconnu lui aussi, quoiqu'il n'eût pas mon excuse, ne prit que légèrement

part à la bonne chère. Il continuait à ne dire mot et semblait perdu dans ses pensées; chaque effort que je fis pour l'amener à entrer en conversation fut un remarquable échec.

A présent on avait desservi, et nous étions attablés devant un verre de vin, et je me souviens que le vin était excellent et justifiait pleinement les éloges de mon aubergiste. Je pensais que lorsque nous en serions au vin mon hôte se libérerait de la chaîne qui semblait lui lier la langue, mais non. Je m'évertuai à le tenter par divers sujets et je parlai de géométrie et de géographie, de la sphère céleste et de l'étoile Jupiter, dont on m'avait dit que c'était une très grande étoile, et aussi de l'arbre toujours vert qui, selon Olaf, se trouvait jadis devant le temple païen d'Upsal et qui, affirmai-je, était un if, mais non, rien de ce que je disais ne pouvait amener mon hôte à se départir de sa taciturnité.

La nuit tombait et je commençais à me sentir mal à mon aise. « Il faut maintenant que je m'en aille, m'écriai-je enfin. »

A ces mots, il tressaillit : « Vous en aller, dit-il, n'êtes-vous pas mon hôte, et un hôte de choix? »

— C'est vous le meilleur juge, dis-je, mais je me demandais si je n'étais pas un intrus; à plusieurs de mes questions, vous n'avez fait aucune réponse.

— Je vous en fais mille excuses, dit-il, me saisissant la main; mais vous ne pouvez pas partir maintenant, j'ai beaucoup à vous dire, il y a une chose en particulier...

— S'il s'agit de l'arbre toujours vert d'Upsal, dis-je en l'interrompant, je maintiens que c'était un if. — Quoi d'autre! Les arbres toujours verts du Sud, comme l'observe le vieil évêque, ne poussent pas dans le Nord, et un pin ne convenait pas pour un tel endroit, étant un arbre bien commun. Quel autre arbre sinon l'if — l'if sacré que nos ancêtres avaient coutume de planter dans leurs cimetières? De plus, j'affirme que c'était un if pour le seul honneur de cet arbre; car j'aime les ifs, et

aurais-je terre et maison que j'en aurais un qui pousserait devant les fenêtres de ma façade.

— Vous auriez raison; l'if est assurément un arbre vénérable, mais il ne s'agit pas de l'if.

— De l'étoile Jupiter, peut-être?

— Ni de l'étoile Jupiter, ni de ses satellites, mais une observation qui vous a échappé à l'auberge a fait sur moi grande impression.

— Mais il faut réellement que je m'en aille, dis-je; il va bientôt faire tout à fait noir.

Et comme je prononçais ces derniers mots, l'inconnu toucha rapidement quelque chose à côté de lui, je ne me souviens plus quoi. C'était le premier geste de ce genre que j'eusse observé de sa part depuis que nous étions à table.

— Vous songez au mauvais sort, dis-je, mais il se fait à la fois nuit et tard.

— Je crois que nous allons avoir un orage, dit mon ami, mais j'espère vraiment que vous allez rester un jour ou deux; j'ai, comme je vous l'ai déjà dit, à vous parler de beaucoup de choses.

— Eh bien, dis-je, je serai ravi d'être votre hôte pour cette nuit. Je ne connais pas la région, et il n'est pas très agréable de circuler la nuit par des sentiers inconnus. Mon Dieu, quel éclair!

Il s'était mis à faire très noir; brusquement la lumière d'un vaste éclair inonda la pièce. Dans cette lumière momentanée, je vis distinctement mon hôte toucher un autre objet sur la table.

— Voulez-vous me permettre de vous poser une ou deux questions, dit-il enfin.

— Autant que vous voudrez, dis-je, mais ne va-t-on pas nous apporter une lampe?

— Si vous y tenez particulièrement, oui, dit mon hôte; j'aime mieux pour ma part l'obscurité et, bien que manifestement un orage se prépare, ni le tonnerre, ni les éclairs ne m'épouvantent. Ce sont d'autres choses qui me font trembler — je devrais plutôt dire d'autres idées. Maintenant permettez-moi de vous demander...

Et alors mon hôte me posa diverses questions; je répondis à toutes sans réserve; puis il garda un moment le silence et s'écria enfin :

— Je voudrais vous raconter l'histoire de ma vie — bien que ce ne soit pas une vie d'aventures, je crois qu'elle contient certaines choses qui vous intéresseront.

Sans attendre ma réponse, il commença. Au milieu de l'obscurité et des ténèbres, interrompus çà et là par la lumière des éclairs, l'inconnu, tandis que nous étions assis à la table de la bibliothèque, me fit le récit réellement touchant de son existence.

— Avant que j'en vienne au récit de ma propre vie, il ne serait peut-être pas mauvais que je vous dise quelques mots de mes ancêtres. Mon arrière-grand-père du côté paternel était négociant en soieries à Cheapside; à sa mort, il laissa à son fils, c'était son fils unique, une fortune de cent mille livres et une entreprise qui marchait magnifiquement. Le fils, toutefois, n'avait pas de goût pour le négoce, sa plus grande ambition était de devenir gentilhomme campagnard, de fonder une famille, et de passer le restant de ses jours dans l'aisance et la dignité de la province, et tout cela il parvint à le réaliser. Il vendit sa maison de commerce, acheta une superbe et vaste propriété pour 80.000 livres, y construisit la résidence où j'ai eu l'honneur de vous accueillir aujourd'hui, épousa la fille d'un squire voisin, qui lui apporta une dote de cinq mille livres, devint magistrat et il ne lui manquait plus qu'un fils et héritier pour être au comble du bonheur. Cette faveur, il est vrai, lui fut longtemps refusée. Pourtant, elle finit par arriver et, comme il est fréquent, au moment où on s'y attendait le moins. Son épouse accoucha de mon père, et alors qui pouvait se dire plus heureux que mon grand-père? Il donna deux mille livres aux œuvres de bienfaisance et dans l'allégresse de son cœur il fit un discours à la Cour trimestrielle du comté. Le reste de ses jours se passa dans l'aisance, la tranquillité et la dignité campagnarde. Il mourut d'apoplexie le jour où mon père atteignait sa majorité. Il serait difficile, peut-être, de trouver un

homme qui fût, à tous égards, aussi heureux que mon grand-père. Sa mort fut subite, il est vrai, mais je ne suis pas un de ceux qui prient afin qu'une mort subite leur soit épargnée.

Je ne dirais pas de mon père que ce fut un homme heureux. Certes, il bénéficia d'une éducation de premier ordre, il voyagea sur le Continent accompagné d'un précepteur, comme c'était la mode à cette époque, il se trouva l'héritier d'une superbe fortune le jour même de sa majorité; durant maintes années il goûta à tous les divertissements de la capitale; enfin, se décidant à fixer sa vie, il épousa la sœur d'un baronnet, jeune fille charmante, accomplie et possédant une grande fortune; il avait la meilleure écurie de chasse de la région, qu'il montait, durant la saison, pour courir le renard en brillant cavalier. Mais s'il avait été un homme heureux, il n'aurait jamais maudit son sort, comme au su de tout le monde il le faisait fréquemment. Dix mois après son mariage, il fit une chute où il fut pris sous son cheval et celui-ci le blessa si gravement qu'il fut emporté en quelques jours après une terrible agonie. Mon grand-père, lui, fut véritablement un homme heureux; lorsqu'il mourut, il descendit dans la tombe au milieu des pleurs des malheureux; on ne peut en dire autant de mon père.

Ma naissance s'est accompagnée de deux circonstances remarquables. Je suis un enfant posthume, et je suis né quelques semaines avant le temps prévu, le choc éprouvé par ma mère à la mort de mon père ayant provoqué les douleurs d'un accouchement prématuré. On désespéra tout d'abord à la fois de la vie de ma mère et de la mienne. Elle et moi, cependant, nous survécûmes au danger. Ma mère me chérissait de la façon la plus tendre et la plus passionnée et je fus élevé sous ses yeux dans la maison où nous sommes — on ne m'envoya jamais à l'école.

Je vous ai dit déjà que mon histoire n'avait rien d'un récit aventureux. Ma vie n'a pas été une vie d'actions mais d'imaginations effrénées et de sensations singu-

lières; j'ai eu dès ma naissance une sensibilité excessive et cela fit mon malheur. Je n'ai pas été un homme heureux.

Personne n'est favorisé du sort s'il n'est pas heureux et il est impossible à un être composé comme je le suis d'être heureux fût-ce une seule heure ou même de jouir de la paix et de la tranquillité. La plupart de nos joies et de nos peines sont un effet de l'imagination, et partout où la sensibilité est grande, l'imagination est grande aussi. Mon imagination n'a pas plutôt suscité une image agréable qu'inévitablement elle en conjure une autre de douleur et de tristesse. Ces deux idées antagonistes engagent aussitôt une lutte dans mon esprit et c'est l'image funèbre qui l'emporte généralement, je dirais même invariablement. Comment me serait-il possible d'être un homme heureux?

Il en a toujours été ainsi pour moi aussi loin que remonte ma mémoire. Les premiers jouets qui me furent donnés me causèrent pendant quelques minutes une joie démesurée; ils étaient jolis et brillaient. Bientôt, cependant, je devenais anxieux et perplexe, je désirais connaître leur histoire, comment on les avait fabriqués et avec quoi — les matériaux en étaient-ils précieux? Je ne voulais pas en rester à leur apparence extérieure. Une heure ne s'était pas passée que j'avais brisé mes jouets dans ma tentative pour découvrir de quoi ils étaient faits.

Quand j'eus huit ans, mon oncle le baronnet, qui était aussi mon parrain, m'envoya un couple de faucons de Norvège avec des conseils sur la manière de les traiter; c'était un grand amateur d'oiseaux. Oh, quelle joie ce fut pour moi que le présent qu'on me faisait là, elle dura bien cinq minutes; je les ferai couver, j'aurai une fauconnerie; oui, c'est ce que je ferai, mais, et ici intervint l'idée désagréable, — s'ils venaient à s'envoler, quelle contrariété! Ah mais, disait l'espoir, voilà ce qui n'est guère à craindre, nourris-les bien et ils ne s'enfuiront jamais, ou s'ils partent ils reviendront, mon oncle même me l'a dit; de sorte que la joie brillait quelques instants. Puis le plus singulier de tous les doutes me vint à l'esprit;

je doutai d'avoir légalement le droit de posséder ces faucons; comment étaient-ils venus en ma possession? Eh bien, mon oncle me les avait donnés, mais comment étaient-ils venus en sa possession? Quel droit avait-il sur eux? Après tout, il ne lui appartenait peut-être pas de les donner. Je passai la nuit sans fermer l'œil. Le lendemain matin je vis que l'homme qui avait apporté les faucons n'était pas parti. « Comment mon oncle est-il entré en possession de ces faucons? » lui demandai-je anxieusement. « On les lui a envoyés de Norvège, Monsieur, avec un autre couple. » « Et qui les a envoyés? » « Ça, je ne le sais pas, Monsieur, mais je suppose que son Honneur pourra vous le dire. » Je pensai même à griffonner un mot à mon oncle pour me renseigner sur ce point, mais la honte me retint et je réfléchis aussi qu'il lui serait impossible de rassurer totalement mon esprit; il est vrai qu'il aurait pu me dire qui lui avait envoyé les faucons mais aurait-il pu savoir comment les faucons avaient été donnés à ceux qui les lui avaient envoyés, et de quel droit ils possédaient ces faucons ou les parents de ces faucons? En un mot, il me fallait avoir un titre incontestable et valide, pour parler comme les hommes de loi, à la possession de mes faucons, et aucun titre, je crois, ne m'aurait contenté s'il n'avait remonté jusqu'à l'époque du premier faucon, c'est-à-dire avant Adam; et, aurais-je possédé un tel titre de propriété, je ne doute pas que, jeune comme je l'étais, je l'eusse soupçonné d'être plein d'irrégularités.

Et maintenant les faucons ne me plaisaient plus du tout, et rien d'étonnant à cela si l'on songe à tous les tourments qu'ils m'avaient causés. Je négligeai bientôt complètement les pauvres oiseaux et ils seraient morts de faim si des domestiques ne les avaient pris en pitié et ne les avaient nourris. Mon oncle, qui ne tarda pas à apprendre ma négligence, s'en fâcha et reprit les oiseaux; cependant, comme c'était un homme d'une grande bonté de cœur, il m'envoya bientôt un beau poney. Tout d'abord le poney m'enchanta; bientôt, cependant, je fus envahi par les mêmes sortes de pensées qui m'avaient

précédemment gâté tout le plaisir. Comment mon oncle était-il devenu possesseur du poney? Je lui posai cette question la première fois que je le vis. Oh, il l'avait acheté à un bohémien afin que je puisse apprendre à monter le poney. Un bohémien, on m'avait dit que les bohémiens étaient de grands voleurs, et immédiatement je me mis à craindre que le bohémien n'eût volé le poney, et il est probable que mon appréhension dans ce cas était mieux fondée que nombre de mes autres appréhensions. Je cessai aussitôt de faire le moindre cas du poney, mais pour cette raison, peut-être, j'en tirai quelque parti. Je le montai, et m'en servis pour aller à droite et à gauche, ce que je n'aurais pas fait, je crois, si j'avais considéré le poney comme mon bien propre. Si mon titre à le posséder m'avait paru justifié, l'animal m'aurait été si précieux que je n'aurais pas osé le monter de crainte de l'estropier; mais maintenant, ne m'en souciant aucunement, je le montai sans la moindre pitié et devins bientôt excellent cavalier. C'était très égoïste de ma part, et je l'avoue avec honte. Je fus toutefois puni comme je le méritais. Le poney avait une fougue bien à lui et, de plus, il avait appartenu à des bohémiens. Un jour que je galopais à fond de train sur la pelouse, ne ménageant ni fouet ni éperons, il rua tout d'un coup et m'envoya rouler par dessus sa tête à plus de cinq yards. Je reçus de très sévères contusions, et l'on croyait que j'étais mort quand on me releva; je mis plusieurs mois à me rétablir complètement.

Mais il est temps que j'en vienne à la partie touchante de mon histoire. Il y avait quelque chose que je préférais aux cadeaux les plus magnifiques qu'on aurait pu me donner, à la vie elle-même, c'était ma mère. A la longue sa santé s'altéra et la pensée que je pourrais peut-être la perdre surgit dans mon esprit pour la première fois. C'était affreux et cela me causait une douleur inexprimable, je pourrais même dire une épouvante. L'état de ma mère s'aggrava et on me refusa l'entrée de sa chambre de peur que son mal n'empirât à la suite de mes folles manifestations de chagrin. Je n'avais de repos ni jour ni

nuit, je ne faisais qu'errer dans la maison comme un insensé. Je me surpris soudain en train de faire ce qui, même à ce moment, me frappa comme quelque chose d'extrêmement bizarre : je me surpris en train de toucher certains objets qui étaient près de moi et vers qui mes doigts semblaient être mus par une irrésistible impulsion. C'était la table ou le fauteuil que j'étais contraint de toucher, puis le cordon de la sonnette, ou la poignée de la porte; à présent je touchais le mur et un moment après, m'inclinant, je posais l'extrémité de mon doigt sur le parquet : et je continuai ainsi jour après jour; souvent je luttais pour résister à cette impulsion, mais toujours en vain. Je me suis même enfui loin de l'objet mais j'étais sûr d'y revenir, l'impulsion était trop forte : je rebroussais chemin précipitamment, contraint à toucher l'objet par ma disposition intérieure. Ai-je besoin de vous dire que ce qui me poussait à ces gestes était le désir d'empêcher la mort de ma mère. Toutes les fois que je touchais quelque objet particulier, c'était en vue de déjouer le mauvais sort, comme on l'appelle, en l'occurrence la mort de ma mère.

Un changement favorable survint dans la maladie de ma mère et elle recouvra la santé. Ce changement eut lieu vers six heures du matin; presque en même temps il m'arriva à moi-même quelque chose d'assez remarquable et lié à l'état de nervosité qui se déchaînait dans mon organisme. J'étais couché, livré à une sorte de demi-sommeil angoissé, le seul genre de repos que mon anxiété au sujet de ma mère me permît de prendre en ces moments, quand, tout à coup, je me levai d'un bond comme sous un choc électrique; l'impulsion mystérieuse était là et elle me poussait à aller sans délai escalader un orme majestueux qui se trouvait derrière la maison et à toucher la plus haute branche; autrement, vous savez la suite, le mauvais sort l'emporterait. Habitué comme je l'étais depuis quelque temps à accomplir, sous cette impulsion, des actes extravagants, j'avoue que la difficulté et le danger d'un tel exploit m'effrayaient; j'essayai de réduire mon sentiment par la raison et luttai

plus fortement que je ne l'avais jamais fait jusqu'alors. Je fis même un vœu solennel de ne pas céder à la tentation, mais je crois qu'il aurait fallu m'enchaîner, et avec de fortes chaînes, pour me retenir. L'influence démoniaque, car je ne peux lui donner d'autre nom, finit par l'emporter; elle me contraignit à me lever, à m'habiller, à descendre les escaliers, à déverrouiller la porte et à sortir; elle me conduisit au pied de l'arbre et me força à escalader le tronc; c'était là un terrible travail et je n'en vins à bout qu'après des chutes et des tentatives multiples. Quand je fus dans les branches, je me reposai un moment et puis me mis en devoir d'accomplir le reste de l'ascension. Pendant un certain temps je n'eus pas trop de mal, car j'étais au milieu des branches; cependant, comme j'approchais de la cime, la difficulté augmenta, et en même temps le danger. Mais j'étais léger et presque aussi agile qu'un écureuil, et de plus j'avais cette excitation nerveuse en moi qui me poussait de l'avant. Pourtant ce ne fut que grâce à un bond que je parvins à toucher le sommet de l'arbre; je m'élançai, je touchai le sommet de l'arbre, et tombai d'une hauteur d'au moins vingt pieds, au milieu des branches; si j'étais tombé sur le sol, je me serais certainement tué, mais je dégringolai au milieu de l'arbre et je me retrouvai à califourchon sur une des branches. Egratigné, et tout meurtri, j'atteignis le sol et regagnai ma chambre sans que personne m'eût vu. Je me jetai sur mon lit complètement épuisé; peu après on vint me dire que ma mère allait mieux; on me trouva dans l'état que je viens de décrire et de plus j'étais fiévreux. L'heureux changement dut se produire dans les moments mêmes où j'avais réussi le contact magique; c'était à coup sûr une curieuse coïncidence, cependant je n'étais pas assez crédule, quoiqu'encore enfant, pour imaginer que j'avais déjoué le mauvais sort par mon audacieux exploit.

Et même, tout le temps que j'accomplissais ces étranges prouesses, je savais qu'elles étaient on ne peut plus absurdes, cependant l'impulsion à les accomplir était si irrésistible qu'une terreur mystérieuse pesait sur moi

tant que je ne lui avais pas cédé; même à cette époque où j'étais tout jeune, je m'interrogeai fréquemment sur les raisons qui pouvaient bien me pousser à ces contacts, mais naturellement je n'arrivais à aucune conclusion satisfaisante à ce sujet. Ayant franchement honte de cette manie, je n'en ai jamais parlé à personne, et ma crainte continuelle était que quelqu'un vînt à remarquer ma faiblesse.

## 3

Après un petit moment de silence, mon hôte reprit son récit. « Bien que je n'aie jamais été envoyé à l'école, mon instruction ne fut pas pour cela négligée. J'avais des précepteurs dans les différentes matières de l'enseignement, qui me firent faire d'assez bons progrès. A dix-huit ans, je pouvais lire sans difficulté la plupart des auteurs grecs et latins; j'étais aussi, jusqu'à un certain point, mathématicien. Je ne peux pas dire que j'ai pris grand plaisir à mes études; mon but principal dans cet effort était de faire plaisir à ma mère bien-aimée qui surveillait mes progrès avec une tendre sollicitude. Ma vie durant cette période peut se résumer en quelques mots; je poursuivais mes études, j'errais dans les bois, je me promenais de temps en temps dans les verts sentiers, je jetais l'hameçon dans un cours d'eau à truites et parfois, mais pas souvent, j'allais chasser à courre avec mon oncle. Je consacrais à ma mère la plus grande partie de mon temps, lui parlant et lui faisant la lecture. Je n'avais aucun compagnon de mon âge, et quant à ma mère, elle vivait dans la plus grande retraite, se consacrant à la surveillance de mon éducation et aux œuvres de bienfaisance. Rien ne saurait être plus innocent que ce genre d'existence et certains disent que dans l'innocence on trouve le bonheur, cependant je ne puis dire que j'étais heureux. Une crainte continuelle assombrissait mon esprit, c'était la crainte de perdre ma mère. Elle n'avait jamais été d'une constitution robuste et sa dernière

maladie l'avait gravement ébranlée; ceci, je le savais et je le voyais, car la crainte vous donne des yeux merveilleusement perspicaces. Cependant notre existence resta la même jusqu'à l'âge de ma majorité. On renvoya alors mes précepteurs, et mon oncle le baronnet se chargea de moi, disant à ma mère qu'il était grand temps qu'il fît usage de son autorité, qu'il fallait que je voie un peu le monde, car si je restais plus longtemps auprès d'elle, ce serait ma perte. « Il vous faut me le confier, dit-il, et je l'introduirai dans le monde. » Ma mère soupira et donna son consentement. C'est ainsi que mon oncle le baronnet m'introduisit dans le monde, m'emmena aux courses de chevaux et à Londres et s'efforça de faire de moi un homme, conformément à ce que ce mot signifiait pour lui, et il y réussit en partie. Je me dissipai modérément, je dis bien modérément, car la dissipation n'avait pour moi que peu d'attrait.

Quatre années passèrent de cette manière. Je me trouvais par hasard à Londres avec mon oncle, dans sa maison, au moment où la saison battait son plein; un matin, il me fit appeler au salon; il était debout devant le feu et avait l'air très grave : « J'ai reçu une lettre, dit-il, votre mère est très malade. » Je chancelai et touchai le premier objet à ma portée; pas un mot ne fut échangé les deux ou trois minutes qui suivirent, puis mon oncle approcha ses lèvres de mon oreille et murmura quelque chose. Ma mère était ———. Il y a une grande lacune dans ma mémoire, je fus pendant deux ans absent de moi-même; à la fin de cette période, je guéris, ou du moins en partie. Mon oncle fut très bon pour moi; il me conseilla de voyager et il proposa de m'accompagner. Je lui dis que c'était très gentil de sa part mais que je préférais aller seul. Ainsi j'allai à l'étranger et vis, entre autres choses, Rome et les Pyramides. A changer ainsi fréquemment de paysages, mon esprit trouva, je ne dis pas le bonheur, mais une certaine tranquillité. Je demeurai à l'étranger quelques années, puis, me trouvant las de voyager, je revins en Angleterre où je trouvai mon oncle le baronnet en vie, bien portant, et céliba-

taire, comme il l'est encore. Il m'accueillit avec une grande bonté, me conduisit à Newmarket et me dit qu'il pensait qu'à présent j'étais devenu un homme capable de tenir sa place dans le monde. Sur son conseil, je pris une maison à Londres où je venais durant la saison. En été je me promenais d'une ville d'eau à l'autre; et je devins, pour trouver le temps moins long, quelqu'un de très dissipé.

Enfin je me trouvai aussi las de me distraire que je l'avais été auparavant des voyages et je décidai de me retirer à la campagne et de vivre dans la propriété de mon père. Je ne fus pas long à mettre cette résolution en pratique; je vendis la maison que j'avais à Londres, je réparai et meublai à neuf ma maison à la campagne, et, pendant dix ans au moins, je menai une vraie vie campagnarde. Je donnais des dîners, je faisais des procès aux braconniers, j'étais charitable pour les pauvres et de temps à autre j'allais dans ma bibliothèque. Durant tout ce temps, la magique impulsion ne me visita que rarement, sinon jamais, pour cette raison qu'il n'y avait rien dans le vaste monde qui me parût mériter de lever le petit doigt en sa faveur. Alors que ces dix années cependant touchaient à leur fin, un matin je m'élançai de mon lit frappé d'horreur, m'écriant : « Pitié, pitié, que vais-je devenir? Je crois que je vais devenir fou. J'ai vécu plus de trente-cinq ans sans rien faire; est-ce que toute ma vie va se passer de la même manière? Horreur. » Et alors, d'affilée, je touchai trois objets différents.

Je m'habillai et descendis, résolu à entreprendre quelque chose; mais qu'est-ce que je ferais? Là était la difficulté. Je laissai intact mon petit déjeuner mais arpentai la pièce l'esprit en proie à un grand trouble; finalement je me dis que le plus simple pour faire quelque chose était d'entrer au Parlement, ce ne serait pas difficile. J'avais beaucoup d'argent et pouvais acheter un siège, mais que ferais-je une fois au Parlement? Parler, naturellement — mais étais-je capable de parler? « Je vais essayer tout de suite » pensai-je, et je me précipitai sans

plus attendre dans la grande salle à manger et, fermant la porte à clef, je commençai à parler. « Monsieur le Président », dis-je, et je continuai de la sorte à parler pendant dix minutes peut-être du mieux que je pus, et puis j'abandonnai, car je disais des sottises. Non, je n'étais pas fait pour le Parlement; je ne serais bon à rien dans cet endroit. A quoi pouvais-je me consacrer, à quoi?

Je débattis cette question maintes et maintes fois, mais j'étais incapable de la résoudre. Une crainte maintenant m'envahissait, la crainte qu'il n'y eût rien au monde à quoi je fusse propre, si ce n'est végéter dans la paresse comme j'avais fait durant tant d'années. Cependant, si tel était le cas, pensais-je, pourquoi ce désir en moi de me distinguer? Assurément ce désir n'est pas là par hasard; il vise à éveiller et à rendre efficaces certaines aptitudes latentes que je possède. Et alors j'entrepris avec une ardeur infinie de faire la découverte de ces pouvoirs latents. J'essayai une multitude d'activités diverses, entre autres la botanique et la géologie, mais en vain; je n'étais apte à aucune d'elles. Il me vint un découragement profond et, à un moment donné, j'étais presque décidé à me replonger dans le tourbillon des distractions; c'était là il est vrai un terrible pis-aller, mais que pouvais-je faire de mieux?

Mais je ne fus pas condamné à retourner à la dissipation mondaine. Un matin, un jeune gentilhomme, qui depuis quelque temps m'avait témoigné le désir de faire plus ample connaissance, entra chez moi en coup de vent : « Je viens vous prier de me rendre un service important, dit-il; l'un des sièges du comté au Parlement est vacant. J'ai l'intention de me porter candidat; ce dont j'ai besoin tout de suite est un discours enlevé pour les électeurs. J'ai pensé toute la matinée à essayer d'en fabriquer un, mais en vain; et c'est pourquoi j'ai recours à vous comme à une personne d'infiniment d'esprit; je vous en supplie, mon cher ami, confectionnez-m'en un ce matin. — Ce que vous demandez de moi, lui répondis-je, est impossible; je n'ai pas le don de la parole; si je le possédais, je me présenterais moi-même pour le comté;

mais je ne sais pas parler. Pas plus tard que l'autre jour j'ai essayé de faire un discours mais j'y ai renoncé aussitôt, tout à fait honteux, quoique je fusse seul, des absurdités que je débitais. — Ce n'est pas d'un discours que j'ai besoin, dit mon ami, je peux parler pendant trois heures sans hésiter, ce qu'il me faut c'est une adresse destinée à circuler dans tout le comté et je me sens complètement incapable d'en composer une. Je vous en prie, ayez la bonté de m'en écrire une, je sais que vous le pouvez; et, si à n'importe quel moment vous avez besoin d'une personne pour parler à votre place, vous pouvez me demander de le faire non pas trois mais six heures pour vous. « Au revoir; demain je déjeunerai avec vous. » Il revint dans la matinée. « Eh bien, dit-il, quel résultat? — Pas très fameux, dis-je, mais jugez par vous-même »; et je lui remis un manuscrit de plusieurs pages. Mon ami le lut d'un bout à l'autre avec grande attention. « Je vous félicite, dit-il, et je me félicite moi-même; je ne me suis pas trompé sur votre compte; le discours est au moins des deux tiers trop long, je dirais plutôt qu'il est de deux tiers plus long que les discours le sont d'ordinaire; mais il fera l'affaire; je ne l'écourterai pas d'un mot. Je gagnerai mon élection. » Et, le fait est qu'il gagna son élection; et ce ne fut pas seulement son opinion personnelle, mais l'opinion générale, qu'il dut ce succès au discours.

Quoi qu'il en fût, cependant, j'avais en écrivant cette adresse découvert enfin ce qui s'était si longtemps dérobé à ma recherche : ce que j'étais capable de faire. Moi qui n'avais ni l'énergie ni la maîtrise verbale nécessaires pour former l'orateur, moi qui n'avais pas la faculté de patiente investigation exigée de ceux qui sondent les secrets de la Nature, j'avais, toutefois, une plume alerte et l'imagination fertile. Cette découverte décida de mon sort; à dater de ce moment, je devins auteur.

4

« Un auteur, dis-je, regardant mon hôte, est-il possible que je sois sous le toit d'un auteur? »

— Eh oui, soupira mon hôte, je suis Monsieur un tel, l'auteur de ceci et cela; il est plus que probable que mon nom aussi bien que mes œuvres ne vous sont pas inconnus. Je ne vous retiendrai pas plus longtemps avec mon histoire; la nuit s'avance et l'orage semble redoubler. Ma vie, depuis le moment où je devins auteur, peut se résumer en une suite presque continuelle de doutes, de craintes et de tremblements. Je me rends clairement compte qu'il n'est pas bon d'aimer quoi que ce soit en ce monde immodérément, mais j'ai toujours eu le malheur d'aimer sans mesure tout ce qui avait conquis mon cœur. Cela n'est pas bon, je le répète — mais où prendre le remède? Les Anciens ont toujours eu coutume de dire : « Pratique la modération », mais il semble que les Anciens aient considéré un aspect seulement du problème. Il est très possible de pratiquer la modération en certaines choses, dans la boisson et choses de ce genre — mettre un frein aux appétits — mais un homme peut-il mettre un frein aux passions de son esprit et leur dire : vous irez jusque-là, et pas plus loin? Hélas non, car l'esprit est un principe subtil et on ne peut lui fermer le chemin. Les vents peuvent être emprisonnés; Homère dit qu'Ulysse avait emporté certains vents dans son bateau, enfermés dans des outres de cuir, mais Homère ne parle jamais d'emprisonner les passions. Il ne serait que juste que ceux qui nous exhortent à combattre des passions désordonnées et qui nous attachent trop au monde et à ses vanités, nous disent comment faire.

Ai-je besoin de vous dire qu'aussitôt devenu auteur je me livrai sans mesures à ma vocation. Elle devint mon idole, et par une conséquence toute nécessaire, elle s'est révélée source de détresse et d'inquiétude, et non point de joie bienfaisante. Ce ne fut pas sans mal que

j'écrivis ma première œuvre et je ne fus pas long à m'apercevoir que c'était une chose d'écrire une adresse émouvante et chaleureuse à l'intention d'électeurs d'un comté, et une autre, bien différente, de produire une œuvre tant soit peu conçue pour toucher le grand public. Je me sentais cependant dans mon élément, et à force d'application et d'efforts soutenus je réussis à dégager des profondeurs de mon esprit agité une œuvre qui, sans à proprement parler me plaire, servirait, pensais-je, à tâter le public; donc je l'offris au public et elle rencontra un accueil qui dépassa de beaucoup mes plus folles espérances. Le public en fut enchanté, mais moi, qu'éprouvais-je? tout ce qu'on voudra, sauf de la joie. Le public n'avait pas plus tôt exprimé sa satisfaction quant aux résultats de mes efforts que ma contrariante imagination se mit à nourrir mille doutes chimériques; j'entrepris sur-le-champ de l'analyser et mon pire ennemi — nous avons tous nos ennemis, surtout les auteurs, — mon pire ennemi n'aurait pu découvrir ou tenté de découvrir la dixième partie des fautes que moi, l'auteur et le créateur de ce malheureux ouvrage, trouvais ou m'efforçais d'y trouver. On a dit que l'amour nous aveugle sur les défauts de l'objet aimé — l'amour ordinaire peut-être — l'amour d'un père pour son fils ou celui d'un amant pour sa maîtresse, mais non point l'amour sans mesure d'un auteur pour ses œuvres, ou tout au moins cet amour qu'un être comme moi porte à ses œuvres. Pour être bref, je découvris dans mon ouvrage mille fautes que ni le public ni les critiques n'avaient découvertes. Toutefois, je commençais à surmonter ces tourments et à pardonner à mon travail toutes ses imperfections, quand — et je tremble en en parlant — le même genre d'idées qui me tourmentait au sujet des faucons et du poney des bohémiens m'envahit l'esprit, et je me mis immédiatement à toucher les objets qui m'environnaient afin de conjurer le mauvais sort, comme on l'appelle. Ce n'était ni plus ni moins qu'un doute quant à mon droit à revendiquer les pensées, les expressions et les situations contenues dans mon livre;

autrement dit, quant à la légitime possession de tout ce qui formait mon livre. Comment étais-je parvenu à ces choses? Comment m'étaient-elles venues à l'esprit? Les avais-je inventées? Avaient-elles leur origine en moi-même? Sont-elles mon bien ou sont-elles le bien de quelqu'un d'autre? Vous voyez dans quelles difficultés j'étais tombé; je ne veux pas vous ennuyer en vous racontant tout ce que j'ai alors enduré, mais je vous dirai simplement qu'après m'être rongé le cœur, comme disent les Italiens, et qu'après avoir touché pendant six mois chaque objet qui se trouvait à ma portée, je jetai enfin mon livre au feu, ou plutôt l'exemplaire que j'en possédais, et j'en commençai un autre.

Mais ce fut peine perdue; je peinai sur cet autre livre, l'achevai et le livrai au public; et je ne l'avais pas plus tôt fait que la même pensée s'agita dans mon esprit, empoisonnant tout le plaisir que j'aurais autrement retiré de mon ouvrage. Où avais-je trouvé tous les matériaux qui le composaient? Dans mon propre esprit, sans contredit, mais comment étaient-ils venus là? Etait-ce de mon esprit même qu'ils avaient germé? Et alors je m'arrêtais à méditer sur les différentes scènes et les péripéties de mon livre, m'efforçant de retrouver exactement comment j'en étais venu tout d'abord à les inventer; et à force de réflexions je me souvenais qu'à un seul mot d'une conversation ou à quelque incident banal survenu dans une rue ou sur une route, j'étais redevable de certains des plus heureux passages de mon ouvrage. Ce n'était là que des graines minuscules, il est vrai, qui, dans le sol de mon imagination, étaient devenues par la suite des arbres majestueux, mais je réfléchissais que sans elles aucun arbre majestueux n'aurait pu pousser et que, par conséquent, une partie seulement du mérite de ces pages qui charmaient le public, car en vérité elles le charmaient, m'était due. Ainsi, il y avait un ver dans le fruit, corrompant tout le plaisir que j'aurais autrement tiré du résultat de mes efforts. « Que c'est dur, m'exclamais-je, en levant les yeux au ciel, que c'est dur. Je suis pareil aux brebis de Virgile qui portaient

des toisons qui n'étaient point pour elles. » Mais disons simplement que mon deuxième livre eut le même sort que le premier. Je le jetai à l'écart, et, afin de l'oublier, en commençai un troisième, auquel je travaille. Mais j'éprouve à l'écrire d'immenses difficultrés, car mon vif désir d'originalité entrave lamentablement mes facultés spirituelles; mes scrupules sont si grands que je repousse invariablement toute idée que j'estime ne pas être légitimement mienne. Mais il y a un détail que je ne saurais passer sous silence, car il aide à montrer dans quelles affres cette passion de l'originalité doit nécessairement jeter un auteur. Je ne cesse de découvrir que, quelque original que je désire être, je produis constamment les mêmes choses que d'autres disent ou écrivent. Chaque fois qu'après avoir écrit quelque chose qui me donne pleine satisfaction et qui m'a coûté peut-être des jours et des nuits de réflexions, je prends par hasard un livre pour me distraire un peu, un livre que je n'ai jamais vu, je suis sûr d'y trouver quelque chose qui ressemble plus ou moins à un passage ou l'autre de ce que je viens précisément d'écrire. Vous concevrez aisément la détresse qui alors m'envahit. C'est à ces moments-là que je serais tenté de maudire le sort qui, en découvrant mes facultés latentes, me poussa à embrasser une profession qui m'apporte tant de troubles et de misères.

Depuis quelque temps j'ai renoncé presque entièrement à lire en raison de la crainte où je suis de tomber sur quelque passage ressemblant à ce que j'ai moi-même écrit. Je ne transgresse guère cette loi sans avoir presque immédiatement des raisons de m'en repentir. Aujourd'hui, quand j'ai pris le journal, j'ai vu dans un discours du Duc de Rhododendron, à l'occasion d'un dîner de comices agricoles, exactement les idées et presque les expressions mêmes que j'avais prêtées à l'un de mes personnages imaginaires, en des circonstances bien différentes. Vous avez vu comme j'ai jeté le journal, vous avez vu comme j'ai touché le plancher; c'était pour conjurer le mauvais sort, pour empêcher les critiques de découvrir une ressemblance quelconque entre le discours

du Duc de Rhododendron aux comices agricoles et les paroles de mon personnage. Ma sensibilité au sujet de mes écrits est si grande que parfois un mot prononcé par hasard suffit à me désemparer, je l'applique à mes écrits dans un sens superstitieux; par exemple, quand vous avez dit tout à l'heure qu'il allait bientôt faire tout à fait nuit, je l'ai appliqué à mes écrits — il me semblait que cela leur présageait un mauvais sort. Vous avez vu mon geste, c'était pour conjurer la malchance; mais je ne me borne pas à ces actes quand la crainte du mauvais sort s'empare de moi. Pour le conjurer, j'accomplis parfois des actes qui doivent paraître fort incompréhensibles. On a pu me voir, quand je me promène à cheval en compagnie d'autres personnes, quitter la route directe et prendre un long détour par un chemin boueux jusqu'à l'endroit où nous nous rendions. On m'a vu aussi tenter de traverser à cheval un marécage, où je n'avais vraiment que faire, et dans lequel mon cheval finit par s'enfoncer jusqu'aux sangles et dont on ne put le dégager que grâce à l'aide d'une multitude de mains. On m'a naturellement souvent demandé la raison d'une telle conduite, à quoi je n'ai jamais répondu, car j'ai la duplicité en mépris. Sur quoi, les gens ont pris des airs mystérieux, et parfois ils ont porté le doigt à leur front. J'ai une fois entendu un vieux Monsieur dire : « C'est pourtant impossible; est-ce que nous ne savons pas qu'il est capable de faire bien des choses? » Et le vieil homme avait raison; j'agissais seulement ainsi pour éviter la malchance, poussé par cet étrange sentiment au fond de moi, et cette malchance est invariablement en rapport avec mes écrits, les seules choses à présent qui donnent pour moi du prix à la vie. Si je touche divers objets et si je me promène à cheval dans des endroits bourbeux, c'est pour conjurer tout malheur qui m'arriverait en tant qu'auteur, pour empêcher que mes livres ne tombent en discrédit; dans neuf cas sur dix, pour empêcher qu'aucune expression, pensée ou situation, de tout livre que je suis en train d'écrire, ne ressemble aux pensées, expressions et situations d'autres

auteurs, car mon plus cher désir, comme je vous l'ai déjà dit, est d'être original.

Je vous ai à présent raconté mon histoire et je vous ai révélé ce qui se cachait de plus secret au fond de mon cœur. Je n'aurais certainement pas parlé aussi franchement si je n'avais découvert en vous un esprit parent du mien. Il y a longtemps que je souhaite trouver l'occasion de m'entretenir de ce qui forme le trait particulier de mon histoire avec un être capable de me comprendre; et ce fut en vérité un heureux hasard qui vous a amené dans ces régions, vous qui semblez au fait de tout ce qui est étrange et singulier, et qui connaissez aussi bien ce qui concerne le toucher magique que tout ce qui se rapporte à l'étoile Jupiter ou à l'arbre mystérieux d'Upsal. »

Telle fut l'histoire que mon hôte me raconta dans la bibliothèque, au milieu de la nuit noire interrompue de temps à autre par des éclairs. Nous restâmes tous deux un moment silencieux.

— C'est une étrange histoire, dis-je enfin, quoique, je l'avoue, je m'attendais à certains de ses passages. Me permettez-vous de vous poser une question?

— Certainement, dit mon hôte.

— Avez-vous jamais pris la parole en public? demandais-je.

— Jamais.

— Et quand vous avez fait votre discours dans la salle à manger, en commençant par : « Monsieur le Président », personne n'était présent?

— Personne au monde, j'avais fermé la porte à double tour; que voulez-vous dire?

— Une idée m'est venue à l'esprit — mon Dieu, comme la pluie tombe à torrents — considérant vos troubles et inquiétudes présentes, ne serait-il pas sage, puisque cette qualité d'auteur vous cause tant de troubles et d'inquiétudes, d'y renoncer tout à fait?

— Si vous étiez vous-même auteur, répliqua mon hôte, vous ne parleriez pas de cette façon; qui fut auteur, le

restera. Et puis, que pourrais-je faire? Me remettre à végéter comme par le passé? Non, quoi que je puisse endurer, je ne souhaite pas cela; d'ailleurs, de temps à autre ma raison me dit que ces troubles et inquiétudes que j'éprouve sont tout à fait sans fondement; que tout ce que j'écris provient intégralement de mon propre esprit et que c'est pure folie de m'affliger de toute ressemblance fortuite entre mes propres pensées et celles d'autres écrivains, une telle ressemblance étant inévitable du fait de notre commune origine humaine.

— Je vous comprends, dis-je; malgré vos troubles et vos inquiétudes, vous trouvez la vie très supportable. A-t-on jamais mis en doute votre originalité?

— Au contraire, de l'avis de tous, l'originalité constitue le trait le plus remarquable de mes écrits; cet homme a ses défauts, dit-on, mais assurément pas celui de manquer d'originalité. Il est franchement différent des autres. Un certain journal, il est vrai, le XXX, je crois, insinuait un jour que, pour l'un de mes livres, j'avais pris une ou deux idées dans les œuvres de deux auteurs qu'il mentionnait; il se trouvait, toutefois, que je n'avais jamais lu une ligne d'aucun de ces ouvrages, et de l'un d'eux, je n'avais même jamais entendu parler; voilà pour le discernement du XXX. Soit dit en passant, quel journal de gredins!

— Un journal de gredins en vérité, dis-je.

5

Durant la plus grande partie de cette nuit, d'étranges rêves troublèrent mon sommeil. Entre autres choses, j'imaginais que j'étais mon hôte. Ma tête fourmillait de pensées bizarres et de visions dont je ne cessais de vouloir faire un livre. Et voilà que le livre était achevé et publié, et le public poussait des hourras; et tous les yeux étaient fixés sur moi et je fuyais la face du monde. Et quand je pénétrais dans des endroits retirés, je tou-

chais différents objets en vue de conjurer le mauvais sort. Bref, toute la nuit, je vivais l'histoire que j'avais entendu raconter avant d'aller me coucher.

Vers huit heures, je m'éveillai. L'orage s'était depuis longtemps dissipé et la matinée était lumineuse et claire; ma couche était si moelleuse et riche que je répugnais à l'abandonner, aussi je restai là quelque temps, laissant errer mes regards par la superbe chambre où le sort m'avait conduit de si étrange façon; enfin je laissai échapper un soupir; je pensai que je n'avais ni toit ni maison et je me demandai où je me trouverais le lendemain matin. Ne voulant cependant pas me laisser aller à des pensées mélancoliques, je sautai de mon lit et commençai à m'habiller et, tout en m'habillant, je me sentis irrésistiblement poussé à toucher la barre du lit.

Je finis de m'habiller et quittai la chambre, me sentant obligé, toutefois au moment seulement de la quitter, de toucher le linteau de la porte. Est-ce possible, me disais-je, que ce que je viens d'entendre ait pu me faire de nouveau l'esclave d'une influence depuis longtemps oubliée? mais je n'y céderai pas; aussi je descendis précipitamment l'escalier, résistant à mesure que j'avançais à un certain penchant que j'éprouvais de temps à autre à toucher la rampe. Puis je me trouvai dans l'allée sablée devant la maison : c'était en vérité une matinée superbe. Je m'arrêtai un instant pour observer le jeu des poissons rouges dans les eaux de l'étang et puis je flânai parmi les nobles arbres du parc; la beauté et la fraîcheur de la matinée, car l'air avait été considérablement rafraîchi par le récent orage, me permirent bientôt de vaincre les sombres idées qui avaient précédemment envahi mon esprit, et, après une promenade d'environ une demi-heure, je revins vers la maison de fort bonne humeur. Il est vrai qu'à un moment j'éprouvai une forte envie d'aller toucher les feuilles d'un arbuste en fleurs que je vis à quelque distance, et je fis même deux ou trois pas dans sa direction; mais me ravisant, je résistai courageusement à la tentation. « Retirez-vous, m'écriais-je, sorcelleries en qui j'ai eu autrefois confiance,

retirez-vous à jamais, divagations que j'avais presque oubliées; la bonne chance ne peut être obtenue, ni la mauvaise détournée, par des contacts magiques; et puis, en toute conscience, ce serait trop de deux sorciers dans une même paroisse. »

Je regagnai la maison et entrai dans la bibliothèque; le petit déjeuner était préparé sur la table, et mon ami se tenait devant le portrait qui, je l'ai déjà dit, était suspendu au-dessus de la cheminée; il était si intensément occupé à le regarder qu'il ne m'entendit pas entrer et ne s'aperçut de ma présence que lorsque je me fus approché de lui et lui eus adressé la parole; alors il se retourna et me serra la main.

— D'où a pu vous venir l'idée de suspendre ce portrait dans votre bibliothèque? Il est très ressemblant, c'est un fait, mais il me fait l'impression d'une horrible croûte.

— Toute croûte que vous puissiez l'appeler, dit mon ami en souriant, je ne voudrais pas m'en séparer pour la meilleure toile de Raphaël. Je dois plus d'une heureuse idée à ce tableau, il est ma source principale d'inspiration; quand mon imagination languit, comme cela arrive naturellement de temps à autre, je fixe mes yeux sur ces traits, et aussitôt d'étranges idées amusantes et drôles commencent à me venir en foule; ces idées, je les arrange, je les amplifie, ou les combine en d'heureuses créations, et je les exprime quand j'en vois l'occasion. Il est vrai que je suis quelquefois tourmenté par la pensée qu'agissant ainsi, je commets un plagiat; quoique, dans ce cas, toutes pensées sont nécessairement plagiats, tout ce que nous pensons étant le résultat de ce que nous entendons, voyons ou ressentons. Que puis-je faire? Je dois tirer mes pensées d'une source ou d'une autre; et après tout, il vaut mieux plagier les traits de mon aubergiste que les œuvres de Butler ou de Cervantès. Mes œuvres, comme vous le savez, ont un caractère mi-comique, mi-sérieux. Mes voisins pensent que je suis un grand liseur, et je le suis, mais seulement des traits que voilà — ma vraie bibliothèque, c'est ce tableau.

— Mais comment l'avez-vous obtenu? dis-je.

— Il y a quelques années, un peintre ambulant vint dans nos parages, et mon gaillard aubergiste, à la demande de sa femme, consentit à poser; elle admira beaucoup le tableau, mais elle mourut peu de temps après, et alors mon corpulent ami, qui est une nature tendre, déclara qu'il ne pouvait pas supporter la vue de ce tableau, car il le faisait penser à sa pauvre femme. Je le lui achetai pour cinq livres — je ne voudrais pas le donner pour cinq mille livres; quand vous avez appelé ce tableau une croûte, vous n'en aviez pas vu toute la poésie. »

Nous nous attablâmes pour le déjeuner; mon hôte, selon toute apparence, était de bien meilleure humeur que la veille; je ne le vis pas une seule fois toucher un objet; avant qu'on eut fini de déjeuner un domestique entra — « Le Révérend M. Platitude, Monsieur », dit-il.

Une ombre de contrariété passa sur le visage de mon hôte. « Que signifie encore la visite de ce stupide et malfaisant personnage », dit-il, se parlant à mi-voix. « Faites-le entrer », dit-il au domestique.

Le domestique sortit et reparut l'instant d'après, introduisant le Révérend M. Platitude. Le Révérend M. Platitude, ayant ce qu'on appelle communément un pied bot, entra dans la pièce en traînant la jambe; il avait environ une trentaine d'années, et mesurait à peu près cinq pieds et trois pouces; son visage était couleur de poivre et presque aussi raboteux qu'une rape à muscade; ses cheveux étaient noirs; ses yeux louchaient et ses lèvres grimaçaient, s'ouvrant largement et découvrant deux rangées de dents très irrégulières; il était vêtu, à la véritable façon des lévites, d'un costume d'un noir impeccable et d'une cravate d'une impeccable blancheur.

Le Révérend M. Platitude s'avança, clignant de l'œil et faisant des grimaces à mon hôte, qui le reçut poliment mais avec une évidente froideur; nullement découragé, cependant, le Révérend M. Platitude prit un siège près de la table et, comme on lui offrait de prendre une tasse de café, cligna de l'œil, grimaça et accepta.

En société je suis parfois sujet à des accès de ce qu'on appelle en général absence; mon esprit s'évade et il retourne à des scènes passées ou bien il s'élance en avant dans l'avenir. Un de ces accès d'absence s'empara de moi à ce moment. Je regardai un instant le Révérend M. Platitude, écoutai un mot ou deux qui sortaient de sa bouche et me disant « je n'ai rien à voir avec cet homme », je tombai dans un accès de rêverie, repris par le même courant de pensées que le matin, et qui n'était pas pour me plaire beaucoup, — je pensais à l'avenir.

J'étais depuis un certain temps plongé dans ma rêverie, et je l'aurais probablement continuée plus longtemps si je n'en avais pas été subitement tiré par la voix de M. Platitude poussée à un très haut diapason : « Oui, mon cher Monsieur, disait-il, ce n'est que trop vrai : je le tiens de bonne source, une église finie, une église perdue, une église en ruine, une église démolie, telle est l'église anglicane. Tolérance envers les dissidents? Oh, quelle monstruosité! »

— Je suppose, dit mon hôte, que l'abrogation du Serment du Test sera tout simplement un signe précurseur de l'émancipation des Papistes?

— Des Catholiques, dit le Révérend M. Platitude. Il fut un temps, comme vous le savez, je pense, mon cher Monsieur, où j'étais aussi opposé à l'émancipation des Catholiques qu'il fût possible de l'être; mais j'étais plein de préjugés, mon cher Monsieur, aveuglé par les plus malheureux préjugés; mais je rends grâce à mon Créateur de ne plus l'être. J'ai voyagé, comme vous ne l'ignorez pas. C'est seulement en voyageant que l'on peut se décrotter de ses préjugés; je pense que vous serez de mon avis sur ce point. Je parle à un voyageur. J'ai abandonné tous mes préjugés en Italie. Les Catholiques sont du moins nos frères en Christ. Je remercie le ciel de n'être plus un ennemi de l'émancipation catholique.

— Et pourtant vous ne sauriez tolérer les Dissidents?

— Dissidents, mon cher Monsieur, vous ne rangez

pas, je l'espère, une secte comme les Dissidents avec les Catholiques?

— Peut-être serait-ce injuste, dit mon hôte, mais pour lequel des deux, c'est une autre affaire; mais permettez-moi de vous poser une question : n'y a-t-il pas quelque chose qui sent le paradoxe à parler de Catholiques, alors que vous admettez l'existence des Dissidents? S'il y a des Dissidents, comment pourrait-il y avoir des Catholiques?

— Ce n'est pas de ma faute s'il y a des Dissidents, dit le Révérend M. Platitude. Si j'agissais à mon gré, je n'admettrais pas qu'il y en ait, et je ne permettrais pas à quelqu'un de l'être.

— Naturellement vous devriez admettre qu'il y en a aussi longtemps qu'ils existent; mais comment vous débarrasseriez-vous d'eux?

— Je voudrais que l'Eglise exerçât son autorité.

— Qu'entendez-vous par exercer son autorité?

— Je voudrais que l'Eglise ne portât pas son glaive en vain.

— Quoi, le glaive de saint Pierre? Vous vous rappelez ce que le fondateur de la religion que vous professez dit au sujet du glaive : « celui qui use de l'épée... » Je pense que ceux qui se sont nommés eux-mêmes l'Eglise ont eu assez du glaive. On peut être deux à jouer du glaive, Monsieur Platitude. L'Eglise de Rome a essayé du glaive contre les Luthériens; comment les choses ont-elles tourné pour l'Eglise de Rome? L'Eglise anglicane a essayé du glaive, Monsieur Platitude, contre les Puritains; comment les choses ont-elles tourné pour Laud et Charles?

— Oh, quant à l'Eglise anglicane, dit M. Platitude, j'ai peu à dire. Dieu merci, j'ai laissé en Italie tous mes préjugés anglicans. Si l'Eglise anglicane avait connu ses vrais intérêts, elle aurait depuis longtemps cherché à se réconcilier avec son illustre mère. Si l'Eglise anglicane n'avait pas été jusqu'à un certain point une Eglise schismatique, les choses n'auraient pas tourné si mal à l'époque dont vous parlez; le reste de l'Eglise serait venu

à son secours. Les Irlandais l'auraient aidée, les Français aussi, et de même les Portugais. La discussion a toujours été la perte de l'Eglise.

Une fois de plus, je tombai dans une rêverie. Mon esprit maintenant retournait au passé; il me semblait que j'étais dans une petite pièce confortable, lambrissée de chêne; j'étais assis d'un côté de la cheminée, tout près d'une table où il y avait du vin et des fruits; de l'autre côté de la cheminée, était assis un homme vêtu d'un costume brun uni, avec les cheveux rejetés en arrière et découvrant son front assez haut; il avait une pipe à la bouche, que durant quelque temps il fuma avec gravité et placidité, sans mot dire. Enfin, après avoir tiré quelque temps sur sa pipe avec passablement de vigueur, il l'ôta de sa bouche et, laissant échapper un gros nuage de fumée accumulée, il dit, d'une voix lente et mesurée : « comme je vous le disais à l'instant, mon cher vieux, j'ai toujours été un ennemi de la poudre aux yeux ».

Quand je m'éveillai de ma rêverie, le Révérend M. Platitude quittait la pièce.

— Qui est cette personne? dis-je à mon hôte, comme la porte se refermait derrière elle.

— Qui est-ce? dit mon hôte, mais le Révérend M. Platitude.

— Habite-t-il dans le voisinage?

— Il occupe un presbytère à environ trois milles d'ici; son histoire, pour autant que je la connaisse, est la suivante. Il avait pour père un honorable tanneur de la ville voisine qui, désirant faire de son fils un gentleman, l'envoya au collège. N'ayant moi-même jamais été au collège, je ne peux pas dire si ce fut prendre là le parti le plus sage. A mon avis, il est plus aisé de déformer quelqu'un que d'en former un gentleman. J'ai vu bien des jeunes gens distingués partir au collège et en revenir différents de ce qu'ils étaient, c'est tout ce que je peux dire. Le jeune M. Platitude n'était pas un gentleman quand il arriva au collège, mais il n'en était pas un non plus quand il en sortit. C'était un âne quand il entra au collège, c'était un pédant quand il en sortit;

à sa sottise première, s'était surajoutée une immense vanité. Il dit à son père qu'il avait adopté de grands principes et qu'il était décidé à désapprouver tout ce qui était petit et mesquin; il lui conseilla d'abandonner le commerce et de lui acheter une cure. Le vieil homme se retira des affaires, acheta une cure à son fils, et mourut peu de temps après, lui laissant ce qui restait de sa fortune. La première chose que fit le Révérend M. Platitude, après le décès de son père, fut d'envoyer sa mère et sa sœur vivre au Pays de Galles d'une petite pension, sous prétexte qu'il avait horreur de tout ce qui était vulgaire, et qu'elles ne parlaient pas conformément à la grammaire. Désirant briller en chaire, il faisait maintenant des sermons de haute tenue, comme il les appelait, parsemés de bribes d'érudition. Ses sermons, pourtant, ne lui valurent pas grande popularité; au contraire, son église fut bientôt presque vide, la plus grande partie de ses ouailles passant à certains prédicateurs dissidents qui, peu de temps auparavant, avaient fait leur apparition dans le voisinage. M. Platitude fut rempli de courroux et il injuria les Dissidents en termes qui manquaient tout à fait de mesure. Rencontrant quelques-uns des prédicateurs à une réunion publique, il fut assez imprudent pour entamer une discussion. Pauvre Platitude. Il aurait mieux fait de se tenir coi; il fit l'effet d'un enfant, d'un vrai petit enfant entre leurs mains. Il essaya de se retrancher derrière son érudition de collège, mais, à son grand désarroi, il trouva que ses adversaires savaient plus de grec et de latin que lui. Ces rustres, qu'il croyait illettrés, le prirent tout de suite en flagrant délit de concordance, et M. Platitude dut se retirer furtivement chez lui, accablé de confusion. Pour se venger, il s'adressa au tribunal ecclésiastique, mais on lui dit que la présente législation ecclésiastique ne permettait pas d'abolir les Dissidents. Il trouva l'Eglise anglicane, pour employer ses propres termes, une pauvre église impuissante et bridée. Il pensait maintenant à accroître son importance par le mariage, et fit la cour à une belle et riche jeune fille du voisinage; la demoi-

selle le toisa de la tête aux pieds d'un regard très pénétrant, tira sa révérence et dit non. M. Platitude, estimant l'Angleterre un endroit fort stupide, décida de voyager; il alla en Italie; comment il y passa son temps, c'est lui qui le sait, et d'ailleurs c'est un sujet de peu d'importance. Au bout de deux ans il fut de retour avec un mépris réel ou affecté pour tout ce qui est anglais, et en particulier pour l'Eglise à laquelle il appartient et qui le fait vivre. Il annonça aussitôt qu'il avait laissé derrière lui tous ses préjugés anglicans, et, pour en donner la preuve, il parla contre le mariage des prêtres et la tolérance envers les schismatiques. Ce fut un moment de malchance pour moi le jour où un pasteur de mes amis me le présenta, et depuis lors j'ai été empoisonné, comme je le fus ce matin, au moins une fois par semaine. J'entre rarement en discussion avec lui, mais je fixe mes regards sur le portrait qui est au dessus de la cheminée et je m'évertue à évoquer quelques idées ou quelques situations comiques, cependant qu'il continue à raconter des niaiseries des heures durant à propos de l'autorité de l'Eglise, des schismatiques, et de l'illégalité du mariage des prêtres; de temps en temps il amène avec lui un individu d'étrange espèce dont il a fait, dit-il, la connaissance en Italie. Je suppose que c'est quelque prêtre aventurier venu en Angleterre pour faire du prosélytisme et du pillage. Ce personnage a un certain talent de causeur et quelques connaissances, mais il a tout l'air d'un archi-gredin; Platitude lui sert évidemment d'instrument.

— De quelle religion êtes-vous? demandais-je à mon hôte.

— De celle du Vicaire de Wakefield, la bonne, la tranquille Eglise anglicane qui veut vivre et laisser vivre, pratique la charité, et ne se raille de personne; où le pasteur est le mari d'une seule femme, prend soin de sa famille et de sa paroisse — telle est la religion pour moi, quoique j'avoue avoir jusqu'ici trop peu pensé aux questions religieuses. Quand, toutefois, j'aurai achevé

ce maudit ouvrage sur lequel je peine, j'espère pouvoir leur consacrer plus d'attention.

Après avoir poursuivi quelque temps notre conversation, les sujets étant, si j'ai bonne mémoire, l'éducation au collège, le pédantisme, l'autorité de l'Église, les propos de rien et choses semblables, je me levai et dis à mon hôte :

— Il me faut à présent vous quitter.

— Où allez-vous?

— Je n'en sais rien.

— Restez ici, alors. Vous serez le bienvenu autant de jours, de mois et d'années qu'il vous plaira de rester.

— Croyez-vous que je voudrais être à la charge d'une autre personne? Non, pas même s'il était l'Empereur de toutes les Chines. Je vais maintenant me préparer et puis vous faire mes adieux.

Je me retirai dans mon appartement et rassemblai la poignée d'effets que j'emportais au cours de mes voyages.

— Je vais faire un bout de chemin avec vous, dit mon hôte à mon retour.

Il marcha avec moi jusqu'à la grille du parc, ni l'un ni l'autre nous ne dîmes un mot en chemin. Quand nous arrivâmes à la route, je dis :

— Maintenant, au revoir; je ne souffrirai pas que vous vous donniez encore la moindre peine à cause de moi. Acceptez mes meilleurs remerciements pour toutes vos bontés; avant que nous nous séparions, pourtant, je désirerais vous poser une question. Croyez-vous que vous deviez jamais vous lasser d'être auteur?

— J'ai mes craintes, dit mon ami avançant la main vers l'une des barres de fer de la grille.

— Ne touchez pas, dis-je, c'est une mauvaise habitude. Je n'ai qu'un mot à ajouter : si jamais vous deviez vous lasser d'être auteur, suivez votre première idée d'entrer au Parlement; vous avez assez de mots à votre disposition; peut-être vous manque-t-il la manière et la méthode; mais, en ce cas, il vous faut vous adresser

à un professeur, il vous faut prendre des leçons auprès d'un maître de diction.

— Il n'en sortirait jamais rien; dit mon hôte; je me connais trop bien pour songer à solliciter l'aide de qui que ce soit. Si j'étais appelé à être un orateur parlementaire, je souhaiterais l'être par moi-même, dussé-je ne jamais m'élever au-dessus du médiocre. Quel plaisir prendrais-je à n'importe quel discours que je pourrais faire, quelque original qu'il soit quant à la pensée, si les gestes dont je me sers et l'inflexion même de ma voix ne sont pas miens? Prendre des leçons, vraiment! Mais, la personne qui m'aurait instruit, le professeur, pourrait se trouver dans la galerie pendant que je parle et, aux meilleurs passages de mon discours, pourrait se dire : « ce geste-là est de moi, cette inflexion est de moi ». Je ne pourrais pas supporter la pensée d'une pareille chose.

— Adieu, dis-je, et puissiez-vous réussir. Je n'ai rien de plus à dire.

Je m'en allai. Vingt yards plus loin, je me retournai brusquement; mon ami venait juste de retirer son doigt de la barre de la grille.

« Il a touché la barre », me dis-je en poursuivant mon chemin; « je me demande quelle mauvaise chance il voulait conjurer ».

# ÉPINAL INTÉRIEUR

par ARMAND LANOUX

## *VALSE D'EVA*

à Pierre Seghers.

*La dame de mousse regarde un lac*
*entouré de ses jupons de neige.*
*Ta robe plissée au bord de l'Aar*
*a des roses trop intimes ma Metje.*

*La dame rousse regarde le bac*
*qui part vers Soleure*
*écoutant le tic tac*
*de sa montre extra-plate.*
*Ton cœur dort ainsi dans ton sac*
*Metje*
*fille de Liège*
*ma neige*
*en borate.*

*A La Veillée des Chaumières*
*le chasseur de chamois sagace*
*de l'Eden Roc disait la voix blanche :*
un peu trop de vertu déplaît
jolie passagère
*— car elle montait sur les planches.*
*Le chasseur vert*

*disait vrai Metje*
*velours de l'ombre*
*ma neige*
*dure à fondre.*

*Ton passé était encore trop proche*
*mon amour miroir de roche.*
*Souviens-toi le vin fusait en étoiles*
*dans les cristaux de l'évêque périmé.*
*Les hirondelle de Soleure*
*rayaient un ciel de sucre filé*
*et de livre d'heures.*
*Le glockenspiel imitait la vache*
*la vache imitait le sage*
*et le sage ne savait plus que faire*
*sinon vendre*
*la peau du chamois*
*avant de l'avoir tué*
*comme moi*
*te prendre*
*avant d'être aimé.*

*Cloche*
*de poche*
*la cithare*
*massacrait à coups de youpis*
*d'adolescentes mazurkas de Bavière.*
*Souviens-toi souviens-toi*
*de la valse d'Eva*
*tu tournais dans mes bras*
*ma wallone toupie.*

Nous sommes seuls
nous sommes seuls
dans les sables
dans ce sacré carnaval

des filles des dunes et du vent
où le diable
ouvre le bal
des morts vivants.

*Souviens-toi souviens-toi*
*mon amour en peau de chamois*
*des histoires de l'Aar.*
*C'était la fin de la dernière*
*on parlait encore d'Adolf*
*et accoudée aux barrières*
*tu songeais à Rudolf*
*laissé pour solde et sans manière.*
*Le Verwolf*
*houlait dans les forêts roses de bruyère.*

*Souviens-toi souviens-toi*
*il était toujours trop tôt*
*pour que tu dises* comme il est tard
*sur les bords de l'eau*
*sur les rives de l'Aar.*

*Mon amour il avait plu souviens-toi mieux*
*sur les prés obliques et les plis de ta jupe*
*souviens-toi oublie — je t'ai dit* Metje il est l'heure.
*La dame de mousse*
*la dame rousse*
*pas dupe*
*regardait son lac*
*où fuyait le bac*
*de Soleure*
*comme je regarde tes yeux.*

La valse d'Eva et la dame venaient de Zurich.
Le piano et ton cœur étaient automatiques.

# *OSTENDE EST UNE OREILLE*

à Lise Deharme.

*A l'Hôtel de la Plage*
*t'en souviens-tu Metje*
*belle de Liège*
*souviens-t'en souviens-toi*
*comme il faisait froid*
*dans les draps de poisson mort*
*du port*
*de l'amour au Bassin du Roi.*
*Les dunes le vent dans les yeux*
*le vent qui rage*
*les yeux dans les yeux*
*devant l'Hôtel de la Plage*
*et ton corps dans le sable Metje*
*ma petite mort mon piège...*

*La grasse patronne chagrine*
*Madame Geneviève - que*
*offrait aux grands*
*cyclistes bêlants*
*sécheurs obtus de genièvre - que*
*des nichons de jambon blanc*
*sertis de velours prune.*
*La fièvre*
*des dunes*
*te donnait comme à elle*
*ma belle — Belle —*
*des prunelles*
*de la changeante couleur*
*des huîtres d'Ostende*
*et de ton cœur.*

*Que mon cœur*
*vers ces passés indéfinis*
*se tende!*

Nous sommes seuls
nous sommes seuls
dans les sables
dans ce sacré carnaval
des filles des dunes et du vent
où le diable
ouvre le bal
des morts vivants.

*T'en souviens-tu Metje*
*souviens-toi souviens-t'en*
*depuis Soleure étaient passés les ans.*
*Au-delà les géants*
*de la mer*
*jouaient avec les masques de la pluie*
*jaunes de haine et verts*
*de nuit*
*bleus de sang*
*que peignit*
*ce quincaillier grimaçant*
*qu'on appelait Monsieur James Ensor —*
*pour le compte de qui*
*Satan*
*se le demande encore!*
*— Ah souviens-toi ou mieux oublie.*
*Les géants de Binche et d'Anvers*
*chassaient des processions de passants blêmes*
*sans genou ni cou*
*— une tête une cape et rien en dessous! —*
*amants perdus de la peste et du carême*
*les lèvres blanches*
*le chef de travers*

*attaché par d'ingénieux licous.*
*Les géants les géants*
*fustigeaient les pénitents*
*des longs dimanches.*
*L'un d'eux ressemblait à Rudolf le fou*
*et tu pleuras longtemps*
*dans le vent*
*le vent debout.*

*Rue de Flandre Monsieur Ensor*
*— ou son ombre —*
*te vendit un coquillage*
*comme on jette un sort*
*à une fille qu'on sait peu sage.*

Nous sommes seuls
nous sommes seuls
dans les sables
dans ce sacré carnaval
des filles des dunes et du vent
où le diable
ouvre le bal
des morts vivants.

*Ostende en argot mil neuf cent*
*Metje ma coquine*
*Ostende est une oreille*
*menue comme la tienne*
*aussi quand tu approches ton ostende*
*de ma poitrine*
*est-ce la mer du Nord*
*que j'entends*
*chanter dans ta coquille*
*de nacre tiède et d'or*
*deux fois ourlée.*
*Metje ma palourde et mon oursine*

*mon lierre et mon marais salé*
*mon joli vent*
*et ma saline*
*particulière Messaline*
*ma comtesse de Brabant.*

*Ventre affamé n'a pas d'ostende.*

*Ah! souviens-toi ou mieux oublie.*
*Oui oublie oublie oublie*
*il vaut mieux oublier*
*Rudolf et l'eau morte*
*et le sablier*
*il faut oublier les portes*
*condamnées.*
*Dans ce carnaval*
*le passé s'endort*
*au bord*
*de son chenal*
*et s'ennuie*
*le passé s'ennuie de lui*
*le passé s'aime*
*le passé s'ennuie de lui-même*
*rue Longue à Ostende.*
*Ah! que mon cœur encore*
*se tende*
*et enfle à éclater*
*grenouille folle des marais d'un oubli*
*mal oublié!*

## *LA COMPAGNIE RÉSÉDA*

à Hervé Bazin.

*Metje*
*fleur de Liège*
*tu venais de Furnes*
*quand tu croisas l'étranger*
*qu'apprivoisa ton pas*
*dans les rues plaies vives*
*et tristes turnes*
*de Valenciennes.*

*Tu regardas*
*celui qui t'enlèverait passive*
*dans la forêt d'Ardenne*
*et qui ne savait pas*
*qu'il te mènerait vers tant de villes*
*de cette Europe-là :*
*Trèves et Neubrisach*
*et le bourg de Bacharach*
*sans sa garce*
*et Lille*
*où les mineurs chtimis*
*ont des yeux de mer qui brille*
*ou d'écluse tranquille*
*et Liège où tu m'emmenas*
*dans ton quartier natal*
*de Saint-Wandrille*
*et Anvers où la gare est si belle*
*et où un Prophète appelle*
*en vain*
*la foule sur un chameau*
*pour montrer à tous les chrétiens*

*l'entrée du Zoo.*
*Et Waterloo!*
*Mais Valenciennes*
*restait la ville de notre Epinal*
*la cité de la première fois*
*la ville de tes dentelles et de mon émoi*
*la ville de Watteau*
*et de nos pas sur les pavés du roi*
*Valenciennes*
*la ville des amours anciennes*
*qui ne sont pas de tout repos.*

*Souviens-toi souviens-t'en*
*les ans ont pourtant dévoré les ans. .*

*A Gambrinus ton Rudolf les yeux fous*
*gardien de ton passé trop proche*
*rêvait de rezzou*
*et de lourdes juives*
*et chantait faux*
oh my yiddish sweetheart
*quand il était ivre.*
*— Même ivre il était beau ce salaud!*
— Pourquoi venez-vous si tard?
Vous avez trop rêvé.
*Et je te répondis :*
— Je rêve c'est quand je te vois
Metje ma petite joie
Metje mon amie
de brume et de fumée.
*Tes dents sont un harmonica*
*pour une kermesse*
*sous les iris de fonte du kiosque à musique*
*où s'essouffle le tuba*
*où grimaça*
*de mépris Monsieur Arthür*

*Rimbaud*
*le cynique*
*devant les grasses fesses*
*tant vantées à Namur*
*des dames singesses*
*de la Confrérie de Saint-Fargeau.*

*Le carré le schiedam le genièvre*
*doraient les buées d'un sommeil*
*qui emportait déjà ce grivois ma Metje*
*vers quelques flocons de neige*
*sur un mouvant tombeau.*
— Fleur de Liège
il faut venir *je t'ai dit* j'ai oublié
Léone et Marceline et Daisy.
Déjà ton légionnaire
s'engourdit dans les marijuanas
du souvenir
où dansent ses lubriques folles à sopha
de la Kasbah
les jasmines d'Alger
aux muqueuses
empoisonnées
tubéreuses
plutôt vérolées.
Regarde pioncer comme un porc
le crabe chef de la compagnie réséda :
ton amour qui dort
c'est ça.

*Tu frissonnas*
*un orgue pleura*
*écoute il revient le voilà :*

Nous sommes seuls
nous sommes seuls

dans les sables
dans ce sacré carnaval
des filles des dunes et du vent
où le diable
ouvre le bal
des morts vivants.

*Rudolf le légionnaire s'éveilla.*
*Il eut tort.*
*Il ne faut pas se réveiller pour la mort.*
*Pris de vin il se leva et chancelant*
*mordit de ses pas*
*nos pas.*
*Les bords du quai*
*glissaient glissaient.*
*Une ombre qui fait un trou*
*décevant*
*dans l'eau irisée de mazout*
*d'un canal quand il a plu*
*ne laisse pour testament*
*qu'un glouglou.*
*N'en parlons plus*
*c'était le Quai du temps perdu.*

*Depuis il manque toujours un homme*
*au cahier des effectifs*
*de la compagnie réséda*
*à Sétif.*
*Profits et pertes et barca!*

## *CHANSON DU FAIBLE ESPOIR POUR FINIR EN BEAUTÉ*

à Paul Gilson.

*Souviens-toi souviens-t'en*
*souviens-t'en souviens-toi*
*ne te souviens que de moi*
*dans l'herbier du temps.*
*Viens Metje la blonde*
*nous sommes seuls au monde*
*et le destin*
*orgue de foire*
*orgue à bouteille*
*orgue à tiroirs*
*rémoule sans fin*
*comme une petite gare*
*à onze heures du soir*
*le rouleau perforé de notre histoire.*

Nous sommes seuls
nous sommes seuls
dans les sables
dans ce sacré carnaval
des filles des dunes et du vent
où le diable
ouvre le bal
des morts vivants.

*Viens Metje*
*quelqu'un pourtant nous protège.*
*Ne te souviens pas oublie*
*c'est l'oubli qui neige*
*Quai du temps perdu.*
*Ne te retourne plus*

*il faut quelques bruits mous*
*et une demi-douzaine de remous*
*pour circuler en franchise*
*dans sa propre vie.*

*Viens fais la valise*
*ne te retourne plus*
*vers ton passé à odeur de chou*
*rouge*
*et des bouges*
*où tu ne frimes plus.*
*Viens il est temps fais la malle*
*nous voyagerons désormais*
*vers la plage fatale*
*du grand jamais*
*dans l'Epinal*
*intérieur*
*l'Epinal du Roi de Cœur*
*Balthazar de mes deux*
*Roi de feu*
*Melchior des faux témoins*
*Gaspar de malencontre*
*trois rois qui viennent de loin*
*noirs seigneurs*
*de l'Epinal imaginaire*
*de l'amour et de ses estuaires*
*l'Epinal des ports et des quais*
*et des naïves images*
*à la cigogne*
*à l'enseigne des Mages*
*et de Pilate qui se lave les pognes.*

*Nous voyagerons désormais ma Metje*
*— oublie oublie oublie*
*c'est l'oubli qui neige —*
*dans l'Epinal intérieur*

*où luit si loin la main*
*de justice et de gloire*
*la main qui montre du doigt*
*le chemin*
*pour eux pour toi pour moi*
*le long chemin du faible espoir*
*que les péchés nous soient remis*
*à la Sortie.*

# L'ombre du cloître

par YVON BIZARDEL

Le voyageur le plus averti demeure soumis à certaines servitudes, et l'étranger à la découverte de Paris passe souvent par le Sacré-Cœur et les Folies-Bergère avant d'aboutir à Notre-Dame et à la Comédie-Française.

C'est ainsi que lors de ma première arrivée à New-York, il y a un quart de siècle, je suis immédiatement monté au sommet de la tour Woolworth, alors considérée comme le dernier cri en matière de gratte-ciel. Comme tout nouvel arrivant européen, fasciné dès le large par la grande muraille d'édifices géants qui semble défendre la ville contre toute attaque venue de la mer, j'avais été immédiatement tenté par l'excursion la plus conventionnelle et New-York m'apparut comme une cité à l'ombre des gratte-ciel.

Une fois familiarisé avec les musées, les bibliothèques, les collections particulières, les marchands de tableaux, et quand lors de voyages ultérieurs je découvris le Grolier Club pour les amateurs de livres et la Salle des Ventes pour les amateurs d'objets d'art, quand j'eus rencontré quelques collectionneurs originaux, des savants comme celui qui ne voyait rien de New-York, parce qu'il vivait parmi les œuvres de Philon le Juif, philosophe platonicien, à l'étude duquel il consacrait son existence entière, ou encore le vieux libraire qui ne connaissait le monde que par l'œuvre de Balzac, je découvris peu à peu un New-York qui vivait à l'ombre des cloîtres.

En effet, à qui prend la ville par l'autre bout, non plus du côté de la mer, mais du côté de l'intérieur, la vue du

Musée des Cloîtres s'offre bien avant celle des gratte-ciel, de Broadway, de Wall street et du port.

Une route aux lourds pavés conduit au sommet d'un haut-lieu boisé, sur lequel s'élève le musée. Les arbres, le fleuve Hudson voisin, l'immense paysage verdoyant qui domine l'autre rive du fleuve, isolent les Cloîtres de tout contact choquant, les maintiennent à l'écart des constructions modernes. Par prudence M. Rockefeller, qui est à l'origine de ce musée, a acquis la plupart des terrains de l'autre côté de l'Hudson, afin qu'aucune usine ne vienne jamais apporter sa note discordante dans le panorama. Les Américains ont de ces raffinements.

C'est parmi les arbres de cette colline que nombre de monuments romans et gothiques, principalement importés de France, ont trouvé une nouvelle jeunesse. Venus qui du Languedoc, qui du Roussillon, de Gascogne, de Bourgogne, les cloîtres ont ressuscité dans la banlieue de New-York, avec les chapelles, les salles capitulaires, les statues, les vitraux, les tapisseries. Le musée contient jusqu'à un trésor.

Déjà, avant notre ère, la Rome païenne enlevait à la Grèce ses marbres, à l'Egypte ses obélisques. Au XVIIIe siècle l'Occident n'avait pas encore fini de dépouiller le pays de Phidias quand le XIXe étendit son champ d'opérations à l'Asie.

L'Europe lui ayant montré le chemin, l'Amérique s'y engouffra. Aux dépouilles des autres continents elle ajouta les dépouilles de l'Europe elle-même. Tel est pris qui croyait prendre.

New-York déploie un éventail d'arguments pour justifier le transport des vieilles pierres de chez nous sur son sol.

Bien sûr, les guerres de religion, la Révolution ont dévasté les édifices religieux. Haussmann, dans la seule île parisienne de la Cité, a démoli dix-huit églises. Après la Révolution le palais des Papes et nombre de sanctuaires ont été transformés en casernes. Louis-Philippe a affecté à une compagnie de sapeurs-pompiers un des plus respectables monuments de Paris : le couvent des Bernar-

dins. On peut encore nous jeter à la figure Clairvaux, Fontevrault mués en prisons, Cluny éventré à loisir, minutieusement, et par tranches sous les nombreux régimes qui se succédèrent au cours du XIXe siècle.

En ce qui regarde plus particulièrement le musée des Cloîtres les Américains nous disent :

« Nous avons sauvé ces pierres de la disparition, nous les avons arrachées au mépris. Nous avons relevé des monuments à l'abandon, nous avons repris à la terre des ruines délaissées, que le sol et les végétaux digéraient lentement. Nous avons reconstitué des édifices démolis, remis ensemble des éléments épars. »

A l'appui de leurs dires ils fournissent des preuves, des photographies. Ils montrent la photographie prise en France du portail de Moutiers Saint-Jean quand il était muré et formait le fond d'un sordide entrepôt. Les deux grandes statues qui l'encadrent, celles de Clovis et de Clotaire, avaient été décapitées. Les têtes couronnées avaient fini chez les antiquaires, et il leur a fallu accomplir le voyage d'Amérique pour retrouver les épaules destinées à les porter.

Les sanctuaires remontés au Musée des Cloîtres servaient d'écuries, d'étables, de cinémas, au moment où elles furent vendues pour l'exportation. Les arcades de Saint-Michel de Cuxa ornaient un établissement de bains, et New-York n'a sauvé qu'une petite partie du monastère de Trie, le reste ayant déjà été employé à des constructions diverses, notamment à dresser un barrage au travers d'une rivière pyrénéenne.

Le Musée des Cloîtres a donc fait acte de sauvetage et la France n'y perd pas tout, car les trésors d'art exilés sont d'excellents ambassadeurs. Ils offrent l'image parlante du génie d'un peuple, excitent la sympathie, donnent envie de mieux connaître le pays qui les a créés, son histoire, sa langue.

Enfin, ils invitent au voyage. C'est ce qui m'est arrivé, à moi, Français. La propagande faite par le Musée des Cloîtres m'a incité, dès mon retour en France, à visiter Saint-Guilhem-le-Désert.

Pourquoi, après m'être attardé sur les terrasses dominant l'Hudson, après avoir flâné dans le clos des pommiers, dans l'herboristerie, tout odorante des plantes et des graines venues de France et d'Italie, ai-je fait un sort particulier au cloître de Saint-Guilhem-le-Désert?

Est-ce à cause de la fragilité de ses colonnettes jumelées, à cause de ses sculptures, où l'acanthe joue avec le pampre, la fleur avec l'oiseau, la fleur avec le fruit, ou à cause du chapiteau dont les personnages enchaînés, poussés par des diables, pénètrent dans la bouche de l'enfer? Est-ce à cause du souvenir de Guilhem, de la Chanson de Roland, de Charlemagne avec ses paladins? Ou en raison de la magie du nom? Ou encore parce que ce cloître m'a paru plus dépaysé que les autres, plus frileux sous le toit de verre destiné à protéger sa délicatesse, sa splendeur et son humilité dont la discrétion contraste si fort avec les bâtiments orgueilleux de New-York? Est-ce parce que je l'ai trouvé particulièrement recueilli, avec des visiteurs qui parlaient bas sous ses voûtes et foulaient ses dalles d'un pied respectueux? En tout cas, le vieux Marot chantait dans ma mémoire :

*Etant assis aux rives aquatiques*
*De Babylone, pleurions, mélancoliques,*
*Nous souvenant du pays de Sion...*

Sur les rives de l'Hudson, le cloître de Saint-Guilhem-le-Désert a parlé à mon cœur, et je me suis promis de visiter l'endroit où il avait germé, avant d'être cueilli et apporté en Amérique, comme une gerbe de fleurs.



Les environs de Montpellier ne rappellent nullement la banlieue new-yorkaise. Ils évoquent plutôt la Californie, avec leurs vignes et leur garrigue, les touffes épineuses, l'herbe grillée par le soleil. Mon chauffeur de taxi, glabre, nu-tête et les cheveux au vent pourrait aussi bien être Italien, Espagnol, Mexicain ou Californien. Sa chemise à manches courtes, son pantalon gris et ses souliers blancs

sont internationaux, comme son physique. Mais nous sommes en France : ici pas de serpents à sonnettes, malgré le terrain propice, et le chant des cigales couvre le bruit du moteur. Le ciel, surtout, est différent. Le ciel américain sait être d'un bleu triomphal, il n'a jamais cette qualité de douceur ni de transparence. Jamais il ne vous dira comme ici : « Bonjour, monsieur Courbet ! »

Une fois traversé le bourg d'Aniane la voiture prend une route étroite, qui mène vers de plus grandes solitudes. Elle traverse l'Hérault sur un pont construit, naturellement, au moyen âge, et elle commence à remonter le fleuve, qui n'est guère qu'un lumineux filet d'eau, coulant au fond d'une mince fissure du roc. De loin en loin, le filet scintillant s'élargit et forme une flaque d'eau, fil d'émeraude qui réunit les plaques d'un collier. La route monte en serpentant. Saint-Guilhem ne se découvre que lorsqu'on a passé la première maison du village. Les bâtiments aux toits d'un rose décoloré, sans âge, semblent remonter tous exactement à la même époque. Le torrent enserre étroitement les jardinets. Un grand pan de montagne domine l'étroite vallée, il se découpe en pointes aiguës, comme un clocher gothique conçu par quelque fantaisiste romantique, pour dominer quelque diablerie. La façade de l'église est discrète, prise entre les maisons.

Le narthex s'agrémente, dans toute sa longueur, de bancs de pierre tellement polis par les ans qu'on les croirait en marbre noir. Pour rappeler les touristes à la pudeur, le curé a placé au-dessus de la porte un écriteau, collé sur un calendrier des P.T.T. qui lui donne de la consistance et lui permet de danser dans le vide, encadré par une guirlande d'herbes sèches :

« Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

Hélas, je suis celui qui ne vient qu'en son nom personnel !

La nef haute, étroite, serrée entre deux bas côtés encore moins larges, est tout harmonie et sévérité, noble et recueillie à souhait, sous sa voûte romane. Dès l'entrée, une petite affiche manuscrite fournit au visiteur des indi-

cations sur les richesses de l'église, sur la relique de la vraie Croix offerte par Charlemagne à Saint-Guilhem, sur certain bénitier, sur certain autel, sur les sarcophages et les sculptures déposés dans une chapelle latérale.

En ce qui concerne le cloître, la notice spécifie que les arceaux et les plus beaux chapiteaux se trouvent à New-York, au Metropolitan Museum, dont dépend le Musée des Cloîtres.

Un visiteur facétieux a souligné *New-York* d'un crayon rouge, vengeur, et y a ajouté trois points d'exclamation nerveux. A côté de *Metropolitan Museum*, il a écrit entre parenthèses : *sic*, de la même écriture écarlate et indignée.

A vrai dire, le lien n'apparaît guère entre l'église abbatiale de ce village languedocien et la métropole américaine, et ce périple inattendu d'un cloître a de quoi surprendre.

Le reliquaire de la vraie Croix domine un autel, sur la nappe duquel repose une boîte en fer-blanc, boîte à biscuits ingénue d'une épicerie villageoise. Sa présence étonne autant que celle des cloîtres à l'ouest des gratte-ciel new-yorkais. En la considérant de plus près on découvre que la boîte est remplie de petits gâteaux dorés par le four. Une étiquette donne l'explication de cette présence insolite :

« Petits pains en forme de croix, bénis solennellement le jour de la Sainte-Croix, le 3 mai. Les prières de l'Eglise leur confèrent une efficacité spéciale pour préserver de la foudre. »

Nous ne sommes décidément plus à New-York; nous ne sommes, du reste, plus ici dans notre vie de tous les jours, mais par delà les âges, et il ne faut pas sourire devant les petits pains magiques, car le roc voisin, sujet aux orages, attire la foudre, et la foudre a multiplié les catastrophes à Saint-Guilhem-le-Désert.

En plein air, dans le grand rectangle qui contint jadis le cloître, la qualité du silence est différente de celle de l'église abbatiale. A qui vous dira qu'il reste peu d'éléments du cloître vous pourrez répondre qu'il n'en reste rien. Grâce à des vestiges, aux traces de mutilation, à

l'amorce d'un arceau, à une console, il est cependant permis de s'y retrouver, de reconstituer par l'imagination l'architecture disparue.

A Saint-Guilhem-le-Désert les pierres ne tiennent pas le même langage qu'à New-York, où la partie supérieure de la construction romane ressuscitée a trouvé une nouvelle verdeur dans la vivifiante Amérique.

Ici les pierres ont saigné. Le cloître évidé réfute les arguments d'outre-Atlantique, le drame est gravé sur les murs nus, à la chair mordue de longues cicatrices. Les pierres proclament leur tragédie, telle la Cressida de Shakespeare, la Cressida mutilée, à la langue coupée, qui écrivait ses accusations sur le sol, avec ses moignons.

Mais qui les pierres accusent-elles?

Le mal remonte loin. Le XVIIIe siècle n'en est-il pas responsable au premier chef, lui qui laissa s'écrouler tant de monastères? Celui de Saint-Guilhem mourait de sa belle mort, comme tant d'autres, lorsque survint la Révolution, qui l'acheva.

Napoléon rendit bien son lustre à l'autel, après l'avoir rendu au trône, mais il préférait voir les forces vives du pays s'employer dans les armées plutôt que dans les cloîtres, et il laissa poursuivre la vente des monastères ou les transforma en casernes, et la Restauration continua après lui.

Le monastère de Saint-Guilhem fut acheté par un filateur et revendu ensuite au maçon local, qui l'exploita comme carrière. Le cloître était destiné à disparaître complètement, progressivement, à mesure que le maçon y prenait ses matériaux de construction. Roidement adossés à des pilastres de dimensions convenables, les saints lui fournissaient des seuils de porte déjà taillés, à condition qu'il les enterre le nez contre le sol. Chapiteaux et têtes de statues étaient vendus pour servir de contre-poids aux tournebroches ou de pilons.

Survint un juge de paix, celui du bourg voisin. Le juge de paix d'Aniane traita avec le maçon pour la vente des arceaux du cloître supérieur, qui demeuraient encore en place. Ce fonctionnaire voulait les réédifier dans son

jardin. Le transport eut lieu de Saint-Guilhem-le-Désert à Aniane, du rocher farouche élu par le compagnon de Charlemagne au chef-lieu de canton construit à plat, au milieu des vignes, dans un décor à l'Alphonse Daudet.

Il faudrait avoir en main toutes les pièces du procès pour absoudre le juge de paix, ou le condamner, avec des circonstances atténuantes. Il a acquis tous les éléments du cloître qui sont à New-York. En achetant, il a sauvé des colonnes et des chapiteaux destinés à devenir marches d'escaliers et à faire tourner les tournebroches.

Vivre, c'est lutter. Tobie lutta avec l'ange; dans le cloître transformé en filature les pierres luttèrent contre la vétusté, contre les parasites. Quand vint le maçon, il se mit à lutter contre elles. Dans le jardin du juge de paix d'Aniane, qui les utilisa comme pergola, les pierres durent lutter contre les pampres. A la longue, les végétaux auraient eu raison d'elles, mais le magistrat mourut et ses héritiers voulurent se débarrasser des ruines et faire place nette dans le jardin. L'antiquaire parisien fit alors son apparition, et sous les traits du sculpteur américain Grey Barnard, le riche amateur. Barnard habitait Moret-sur-Loing et il ornait son jardin de ruines. Le jour où il regagna les Etats-Unis, il emporta ses collections avec lui, et plus tard M. Rockefeller les acheta. Elles devaient finir au musée.

Voici donc, face à face à la barre, le juge de paix et le milliardaire. Tous les deux sont fondés à dire :

« Je suis le sauveteur du cloître de Saint-Guilhem-le-Désert. Sans moi, il n'en resterait plus rien. J'ai arrêté le cours de la vie, la destruction lente de tous les jours. »

En effet, si le cloître a réussi à reprendre vie au bord de l'Hudson, c'est grâce à la collaboration du juge de paix et du milliardaire.

◆

Le romantisme nous a laissé un goût trop insinuant des ruines et de la mort pour que l'homme contemporain ne s'enchante pas, parmi les vestiges du cloître de Saint-Guilhem-le-Désert, devant cette reprise, à la Hubert Robert, de la nature sur les monuments des hommes. La végétation envahit les murs, l'eau suinte entre les pierres, l'oiseau désagrège, le lézard et mille infiniment petits sapent gaillardement la pierre et le marbre. Des lauriers roses, poussés à la diable, se penchent vers la piscine, miroir d'eau demeuré transparent. Il semble...

Mais il y a trop de cigales, on ne s'entend plus réfléchir, impossible de résoudre ici le moindre problème. Mieux vaut lever la tête vers le ciel, découvrir, surplombant l'église, la falaise à pic.

Le rocher ruiné lui aussi, mais par les érosions, casse ses dernières dents contre le ciel. Il porte à sa base les ruines d'un château fort, maintenant confondu avec le sol, forteresse tellement assagie qu'elle demeure tout juste bonne à tenter les grimpeurs et les photographes.

Le temps a imposé le même style perpendiculaire au rocher et aux fortifications confondus, les mêmes aiguilles aiguës, ancéolées qui pointent vers le ciel. « Sic transit gloria mundi. » Le lieu incite à parler latin.

Justement, entre les murs du cloître, du coté opposé à l'église, s'ouvre une brèche par laquelle parvient la rumeur étouffée de voix latines, ou plus exactement occitanes, le sourd écho d'un jeu de boules. Entre les points d'orgue les voix se répondent, trois voix bien timbrées, douées d'une pureté de chapelle sixtine.

Trois gosses jouent là, entre les pans de mur, à l'abri d'un figuier poussé entre les premières marches ocrées d'un escalier de pierre qui ne mène plus à rien et se termine dans le vide. Ils jouent sans élever la voix, sans gestes brusques, foulant l'herbe avec assurance et sans bruit.

Ce sont des êtres de la nature, en parfaite communion avec tout ce qui les entoure. Par contraste, ils font songer aux malheureux gamins des villes, enclins à forcer la

voix, afin que leurs éclats dominent les rumeurs d'un monde motorisé, sonorisé, à qui le « Tour de France » apporte le grand choc annuel, comme autrefois, ailleurs, les Panathénées.

Les petits gars de Saint-Guilhem-le-Désert restituent à la langue d'Oc toute sa grandeur passée. Qui s'aviserait de dire qu'ils parlent patois? Noble est l'accent de leurs voix posées, sur eux pèse la sérénité classique que nous prêtons aux pâtres d'Homère et de Virgile. Ils sont, par surcroît, demeurés dans la ligne des chansons de geste, de la « Geste de Guilhem » par exemple. Aux propos de l'étranger ils répondent en français, avec une politesse aussi exempte de timidité que de hardiesse, sérieux comme les pages, dans la tapisserie des Neuf Preux.

Dans un angle du cloître, à l'abri de la tour, sous une arche du rez-de-chaussée oubliée par les démolisseurs, des voûtes sombres, à demi effondrées, conduisent à un passage souterrain. Là, un filet d'eau s'arrache au rocher et aux ténèbres, il cherche hâtivement sa voie vers les lauriers roses et la piscine.

« Source délicieuse et fraîche », annonçait l'écriteau de l'église, après avoir énuméré reliques et trésors du sanctuaire. En creusant son chemin sous l'arceau du cloître, l'eau a dessiné dans le roc un petit bassin qui invite à boire. Nous nous croyons très civilisés, et nous le sommes, avec nos cartes routières et nos guides plein les poches, mais je me trouve les mains vides devant la source inattendue. Où est ma coquille de pèlerin? Qui appartient au siècle porte, sans doute, avec soi quelque gobelet de plastic, mais combien démuni celui qui, comme moi, représente un horrible compromis entre le passé et le présent! Je boirai donc dans le creux de ma main, comme les sauvages, plus arriéré en cela que les hommes qui ont bu à cette place depuis des siècles.

Les moines s'y sont désaltérés, saint Guilhem le tout premier. Le maçon révolutionnaire a dû également y boire, car il faisait chaud à piocher et à descendre les pierres. Cette eau a vivifié les hommes à travers les temps. Alors que le cloître croulait, alors qu'il renaissait de ses

cendres de l'autre côté de l'Atlantique, aucune agitation humaine n'est arrivée à troubler sa limpidité.

Peut-être un jour l'humanité fera-t-elle fi de l'archéologie; et le cloître rebâti avec tant de soins sur les rives de l'Hudson connaîtra-t-il à son tour l'indifférence.

Où trouver la constance dans ce monde, si ce n'est dans un filet d'eau?

# MORALITÉS

par GEORGES WOLFROMM

Admirons-nous, mais clandestinement.

Les athées sont surtout offusqués par la religion dans laquelle ils ont été élevés.

Il est plus facile de garder un entêtement qu'une conviction.

On se passe mal de l'estime de soi-même. Cela rend peu regardant pour se l'accorder.

Rien de si faux que ce que nous avons appris, si ce n'est ce que nous enseignons.

Une religion éclairée? Comme une statue, sous l'angle qui lui convient.

Au héros, personnage sommaire, il manque pas mal pour être un homme.

Trop d'épuisement fait taire les plaintes du peuple et des malades.

On dépense pas mal d'orgueil à se mépriser.

Seul, un homme ne va pas loin dans le crime.

Plus de charité en Montaigne qu'en Pascal.

Renoncer à sa mauvaise humeur fatigue moins que de s'y complaire.

Mieux que la sensibilité, l'imagination épargne le prochain.

Une seule revendication restera toujours juste, celle de la liberté.

L'aviation permet de voyager sans voir du pays et abrège agréablement les récits des voyageurs.

Un croyant est moins assuré de sa croyance qu'un incrédule de son incrédulité.

Chères âmes dont nous n'apprécions que les corps.

Les blancs qui séparent les maximes indiquent insolemment au lecteur ce qu'il devrait lire entre elles.

Les idées justes sont dépouillées de la magie des idées fausses.

A bonne conscience, pas d'humour.

Avant le pain, l'assassinat est le premier besoin de l'homme.

Le sérieux que nous y apportons allège nos travaux, alourdit nos plaisirs.

La fantaisie n'a rien à voir avec la légèreté.

Nos scrupules nous accablent plus que nos fautes.

Connais tes limites. Ne les dépasse qu'à tes seuls risques.

Chaque mystique sécrète son poison.

Tous les dieux, aucun maître.

Des prestiges et non du prestige. De l'honneur et non des honneurs.

Garde pour les tiens un peu de cette courtoisie dont tu écrases les indifférents.

Il en est sur qui on ne peut compter que lorsqu'on a besoin d'eux.

Il est des choses qui, après avoir semblé traîner partout, ne se retrouvent plus nulle part.

L'aisance permet une désinvolture interdite à la richesse comme à la pauvreté.

D'un même pas inégal boitillent raison et mystique.

Dieu est bon, malgré les apparences.

Il est des qualités qu'on nous reconnaît dès que nous ne les avons plus.

Sans la littérature, de quoi vivre?

Faibles et vieillards gardent assez de force pour nuire.

Grande prétention de ne prétendre à rien.

Tel est bien un sauteur. Mais il saute assez haut.

Précieuse, cette part de déséquilibre qu'exige l'harmonie.

L'amour, même en ses gestes les plus humbles, garde une part irréductible de sacré.

Ce peut être de l'astuce d'en manquer.

Il est dur de renoncer à tout le mal que l'on peut faire au nom du bien.

Leur complication m'écarte des gens simples.

De la douceur sous la douleur, sainteté.

Si ta cause est mauvaise, la victoire est de te laisser vaincre.

La liberté de l'esprit est née grâce aux esclaves.

La poésie jaillit de heurts harmonieux.

Qui dira la douceur de telle creuse soirée!

L'expérience enhardit ou inhibe.

La pensée est serve de l'expression, plus que l'expression n'est serve de la pensée.

Il est ennuyeux que pour être veuf, il faille perdre sa femme.

Il faut être assez compliqué pour s'accommoder d'une vie simple.

Epargne-toi la fatigue de ne pas pardonner.

On tient pour léger qui dit le mot juste, puis passe.

Il est facile de rester fidèle à une foi parmi ceux qu'elle irrite.

Les sots interprètent aussi mal la déférence que l'impertinence.

Les Romains n'étaient pas des idiots, mais ils n'ont pas réussi à le montrer.

Dispenser un serviteur d'une tâche expose à le frustrer d'un cérémonial qui lui est cher.

# L'ASIE A L'AGE DE LA POÉSIE*

par RAYMOND SCHWAB

## 1. — *L'EXOTIQUE EST UN ARCHAIQUE*

L'Asie a l'air de nous éloigner dans l'espace, de fait elle nous éloigne dans le temps.

La littérature étant un mémorial perpétuel de chronologies plus ou moins particulières, par la sienne l'Asie se montre le lieu d'un temps autre; tout ensemble celui du Là-bas et celui du Jadis. Le tempo des œuvres, le pouls des écrivains, s'insèrent dans l'horlogerie d'un climat où les rouages, tournant avec lenteur, n'ont pas besoin d'être changés. Vénération du temps et possession d'un temps large, non-distinction des temps séparés, c'est toute une sorte d'habitation humaine qui n'a pas bougé pour des multitudes; telle n'est pas notre demeure, mais c'est nous les dissidents. Là où le temps est un et toujours pareil à soi, aucun Aujourd'hui n'oublie jamais aucun Autrefois : *les littératures de l'Orient sont de l'exotique d'autant plus qu'elles restent de l'archaïque.*

Il est rare que les traits les plus accentués de leur signalement ne viennent pas suppléer, dans la mémoire de l'Europe, un stade antérieur qui a disparu de ses archives et de sa conscience. A époque égale, elles lui rappellent des soucis et des recettes d'aïeule; en termes absolus, elles prolongent son passé d'au moins trois millénaires.

Ce report des questions de terrain dans le domaine de la longévité, ce redressement de l'étendue spatiale en hauteur chronologique, entraîneront des problèmes et permettront des éclairages nouveaux : par exemple, l'âge réel de chaque

* Cette étude, ainsi que « Le Porche Oriental des Littératures » publié dans le *Mercure* du 1er février 1955, a été conçue pour présenter l'histoire des littératures orientales dans le tome I de l'*Encyclopédie de la Pléiade* qui paraît aux éditions Gallimard.

littérature peut n'être déterminé qu'en fonction du parcours où elle a lié partie avec l'écriture, et celui-ci est bref en Asie où cependant les deux partenaires sont moins jeunes qu'ailleurs; d'un autre côté, le caractère sacral s'y est aussi peu usé que l'écriture y devenait peu habituelle. Voilà de fortes raisons pour que la notion même de livre et la notion de lettré n'aient guère le sens que nous leur donnons d'instinct.

J'ajoute que l'attachement au sacré et le détachement de l'écrit commandent à leur tour la nature de la réflexion sur le temps : en hébreu, les verbes hésitent entre deux temps seulement, l'achevé et l'inachevé, et chacun des deux peut signifier l'autre; c'est qu'on n'enregistre que deux réalités : celle de la volonté divine, qui dure sans fin, et celle de son accomplissement, qui intervient une fois sur la terre; mais l'Etre vrai, étant sans dates comme sans contours, ne saurait dépendre des accidents humains. Aussi les grammaires comme les légendaires s'emploient à faire des masses avec des événements indifférenciés, au rebours de nos arts et de nos sciences qui s'ingénient à individualiser des phases.

Avec naturel un esprit, quand il est étonné par l'étranger, le traduit en ancien : « Comment peut-on être Persan? » veut dire : « De quel déluge nous tombe-t-on? » Ne pas être de chez nous, c'est ne pas être *de nos jours;* rien de plus dérisoire que d'être vivant comme sont nos morts. A quel point cette disposition nous prémunit de trop bien comprendre l'Orient! Nous faisons de merveilleuses gorges chaudes avec la vie qui a le ridicule de ne plus être, et rien n'amuse autant nos 1950 que nos 1900; lui, ne craint que de ne pas voir les fils rattraper la vertu et le savoir des grands-pères; son entraînement de la mémoire est un prodigieux exercice musculaire qui doit permettre à chaque nouveau venu de se mouvoir parmi tout le passé comme si, contemporain perpétuel, il en réimprovisait toujours les œuvres.

Et pourquoi les procès d'éloignement entre peuples masquent-ils des querelles d'âge? C'est que le même vivant, qui ne peut tolérer qu'on soit d'une autre époque, vieillit instinctivement de toute une longue route imaginée les vivants éloignés. Tout mécanisme comparatif déclenche un réflexe historique : deux civilisations n'étant, par définition, jamais de plain-pied, sans quoi elles n'en feraient qu'une, la sensation du contigu leur est interdite; un complexe de dénivellation, transposé dans toutes les directions, multiplie les

images de paliers; ainsi chacune peut considérer l'autre avec des sentiments partagés entre l'intérêt jaloux et la sympathie gênée : en même temps elle voudrait lui déconseiller d'être apparue et ne peut plus s'en passer.

De si naturelles réactions sont amplifiées, on le pense, par tout ce que nous avons maintenant déchiffré sur un continent plus que sur l'autre. Ici, au sentiment se superpose un fait : l'Asie est réellement notre archaïque perpétué, et l'Asie est l'exemple d'un antique permanent; tout fait littéraire, dans des contrées où les formes semblent ne jamais changer, se montre gratifié d'une sorte de cote chronologique en blanc.

D'abord, en Asie, l'addition des *siècles qui parlent* est sans commune mesure avec la nôtre. L'Europe est née d'hier; d'ailleurs, on ne peut pas brûler les étapes et rêver d'origines; si l'individu est un événement, il concentre sur sa présence terrestre toute la dégustation du temps virtuel, on coupe chaque fois pour son apparition la chaîne des naissances. Chose remarquable, tandis que l'Europe devenait ainsi de plus en plus sérieuse petite fille, l'Asie s'est mise à vieillir d'autant; car, de mieux en mieux fouillée — et généralement par des Européens, ces inquiets de l'âge des autres —, elle n'a pas encore dit le dernier mot de son antiquité.

La fortune qu'a faite le paradoxe spatial de Valéry sur l'Europe, minuscule promontoire de l'Asie, devrait favoriser une image temporelle analogue : l'Europe ressemble aussi à un cap mince de l'aînesse asiatique. Anquetil-Duperron réclamait, il y a deux siècles, l'ouverture des archives du genre humain pour les liasses orientales; celles-ci, dont alors on soupçonnait à peine quelques bribes, ont en un clin d'œil surclassé toutes nos généalogies. Nous commençons à savoir d'étonnantes choses des premières littératures, nous n'en saurions pas deux mots si nous avions persisté à les attendre de nos sols trop humides et de nos mémoires trop déblayeuses.

L'Asie, elle, et c'est son vice et c'est notre chance, laisse les fruits de l'esprit là où ils sont tombés, les murs peuvent crouler autour et les repousses crever le toit.

*Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère...,*

ça paraît beaucoup, trois mille ans, quand on est jeune; l'Europe est tous les jours plus jeune; au-delà de trois mille, elle ne voit plus que la part du feu : jusqu'à la fin de notre XVIIIe siècle, le premier bout des temps pour l'histoire litté-

raire de l'univers, nul ne doutait que ce ne fût l'époque homérique. Seulement par les couches basses des sols orientaux va s'effondrer le plancher des éternels parnasses.

Pour les monuments, le fin mot de l'antique se découvre à Herculanum, le classique grec a les traits du Laocoon, et toute la critique s'y aligne; en 1803 les marbres du Parthénon sont un faux et un baroque; en 1811 Egine pousse Elgin, mais elle n'a que la pierre muette : en 1842 arrivent à Paris Khorsabad et Ninive, tout d'un coup les briques bavardent par centaines de mille, enfin l'archaïque devient par l'Asie article de modernité, Baudelaire se trouvera là pour le démontrer.

Ce petit fait criant est généralement tu : tant qu'il n'y eut que nous au monde, l'histoire littéraire n'avait jamais pensé remonter plus haut qu'une collection de poèmes probablement agglomérés vers le début du 1er millénaire av. J. C., seul « primitif » connu et d'ailleurs sous sa restauration d'environ le VIe siècle. Aujourd'hui encore, combien de génies de douzièmes siècles ne nous sont accessibles qu'épurés au goût de sixièmes siècles? Ce phénomène semble toucher le canon hébraïque, la fixation de l'Avesta, les plus vieilles annales de la Chine, sans doute la métaphysique indienne par l'intervention du bouddhisme, peut-être même le *Gilgamesh* de la bibliothèque d'Assurbanipal; la chose peut s'expliquer par ceci que le VIe siècle est partout celui des législateurs et réformateurs; mais c'est remplacer une énigme par un mystère.

A la vérité, le grattoir et le rabot, qui manquent rarement dans l'histoire du goût littéraire, ont dû jouer en quelques autres temps, très tôt en Egypte pour le « Drame de Memphis », moins loin de nous pour le texte du *Mahâ-Bhârata*, encore plus près pour la transmission des poésies antéislamiques. Mais c'est dire que les fouilles nous laissent encore espérer d'atteindre bien des états intacts; en tout cas, le flot des répertoires orientaux a largement crevé notre mur du passé, et rien n'arrête les revenants de brique (1).

Un Homère alpha de toute écriture, c'était l'impossibilité de ne pas faire les classicismes de l'Occident. Des calibres aux définitions, tout change lorsque à Babylone, à Memphis,

(1) On vient d'entendre dire que la Russie se fait fort de prolonger jusqu'en plein quatrième millénaire avant notre ère l'histoire de l'empire du Kharezm (au voisinage de l'Amou-Daria), en y explorant une langue iranienne inédite.

à Ras-Shamra, nous *lisons* notre frère presque néolithique. On présume une littérature sumérienne antérieure au quatrième millénaire, elle-même déjà « préparée par des siècles de vie intellectuelle, artistique et religieuse » (R. Tournay). Même vision du côté de l'Egypte : « Une conception ordonnée de la vie, couchée en un langage qui suggère une tradition vieille de plusieurs siècles » (Tomlin).

Certes le retoucheur bien intentionné, le scribe ignare, le pilleur de morts, s'empressent toujours à rendre plus léger et portatif le bagage humain. Par de miraculeuses rallonges orientales de la bibliothèque classique, s'ouvrent néanmoins des trappes sur un passé presque sans commencement; on voit sauter des scellements auxquels nul ne touchait et derrière lesquels dormait une antique vérité de la fonction littéraire : toute une façon d'être la Littérature, et la première à laquelle des hommes avaient cru, s'est retrouvée brusquement pour nous faire reprendre à pied d'œuvre toute notre réflexion sur le concept de littérature.

Puisque la jeunesse de la pensée humaine ne pouvait venir nous troubler que sous une robe orientale oubliée, son prestige d'âge n'agissait que d'accord avec un prestige de lieu : on se demande si Gilgamesh n'avait pas touché Homère, qui à son tour va se répercuter dans les *Mille et une Nuits,* Ulysse chez Sindbad, et voici quelques mois qu'on retrouvait en Palestine un fragment inconnu de Gilgamesh sur une brique antérieure probablement à l'arrivée d'Abraham. En Asie, les nouveaux étages des littératures s'étaient construits par-dessus les antiques dépôts ignorés, comme si ceux-ci n'étaient pas tout à fait ignorés; des résonances millénaires vibrent toujours parmi les œuvres de ces terres, les seules dans lesquelles ne se corrompent pas les ossements des poésies. Refuge du plus ancien homme, gardienne de la préhistoire du livre, et même ne sachant plus ses alphabets enfouis, l'Asie continuait de penser sur des emplacements et entre des émanations de sépultures originelles.

## 2. — *LES ILLETTRÉS DES GRANDS LIVRES*

Récemment, dans une Université britannique, ce sujet a été proposé : « Il n'y a pas de littératures, il n'y a que des écrivains. » Plaisanterie intenable pour peu que l'Occident se rappelle n'avoir pas été le seul fabricant de livres. Mais,

pour lui, elle exprime bien la fatalité qui allait le pousser à ne plus émettre que de la biographie, ou, qui pis est, de l'autobiographie : portraits et tragédies, romans et confessions, histoire, critique, en dépit de leurs programmes, ne sont généralement que l'apologie de l'individu; c'est pourquoi ces genres ont le plus tard et superficiellement intéressé l'Orient, où nul dogme de progrès n'installait d'idolâtrie devant des bustes : Granet a montré l'anonymat du penseur chinois; Dhorme considère la poésie hébraïque, non pas « tant comme le produit d'un génie individuel que comme la résultante d'un fait social » (*La poésie hébr.*, 83).

A l'Asie on ne fait aucun tort en voyant ses auteurs attendre leurs chefs-d'œuvre plutôt de la continuation et de la ressemblance que de la rupture et de l'exception. Sans doute, les lamentations de Firdousi sur l'injustice, les soupirs de Saadi ou de Tou-Fou sur la brièveté des joies, le cri de Job sur ses plaies, se ressentent d'un aiguillon personnel; même si les fécondes chicanes des sages qui se disputent le Vedânta n'étaient pas signées, on y sentirait percer par places des expériences de vie singulière : le plus désincarné des systèmes du monde ne peut jamais être qu'une confession. Mais plus ou moins directe et plus ou moins satisfaite de soi : la manière générale dont l'écrivain oriental démasque son visage et son aventure n'a pas l'air d'une candidature à l'exemplaire unique, d'une arrogance contre les séries. Il faut bien que les hautes statures émergent des coudoiements, qu'une vie saillante fasse les œuvres grandes; mais il y a ceci en Orient que le génie ne se prouve pas par une aptitude à se couper des ensembles, race, école, genre, style; la tache du pelage d'auteur prend place dans ce grand corps sans tête étendu au travers des âges : Histoire de l'Unique.

Ce ne serait pas entièrement vrai, mais ce serait moins faux que l'inverse, de dire pour l'Orient : il n'y a pas d'écrivains, il n'y a que des œuvres. Et c'est pourquoi n'a point paru impossible la présente Physiologie du génie oriental.

Au principe de ces littératures, les rois signent seuls. Les autres, à peine sont-ils plus les titulaires de leur vie que de leurs œuvres; car l'Orient a aussi son idée sur la biographie, et ce n'est pas la moins locale : l'événement non plus n'y est propriété personnelle; sans scrupule ni malice, on le transporte d'un mort à un vivant; le vécu est un habit qui passe de corps en corps; à mesure que l'épisode unique d'une vie sans pareille devient passe-partout du racontar perpétuel,

la réalité éphémère retourne se fondre dans une collection de prototypes mythiques.

L'hymnaire et l'épopée ne retiennent des noms d'auteurs qu'à la condition de les rendre fabuleux : David a fait tous les psaumes, Vyâsa toutes les épopées; mais c'est comme Homère a fait tous les hymnes; l'hymne et l'épopée, étant des genres diluviens, roulent toutes les authenticités de texte et toutes les vérités de personne dans une même nuit d'origines. Autre chose est qu'en des temps plus avancés, si quelqu'un met son sceau sur un chant ou une doctrine, à cause de cela même sa vie devienne un bien commun et soumis aux bonnes intentions des embaumeurs, et c'est la floraison des enjolivures et l'apocryphe des anecdotes qui servent de preuve à la sainteté du personnage; tout le monde en est charmé, les auditoires se renouvellent à proportion des surenchères et des vocalises, il semble qu'on voie l'âme du bénéficiaire souriant à ce concours.

Ce n'est pas là ce que nous appelons de la critique, — hé, qu'en sait-on? Le pieux usage, de rallonger dans le défunt le droit du vivant aux variations, par bons mots fictifs, gestes plausibles et raccourcis opportuns, il n'y a pas de collection de grands hommes qui puisse s'en passer. Seulement il est un ciel sous lequel tout veut qu'un panégyrique d'homme provienne de la même étoffe problématique où étaient taillées la matière de l'œuvre et la substance du monde.

La rareté de la chose écrite dans toutes ces patries d'écritures saintes signifie que, l'art n'étant pas une fin en soi, mais une action qui s'engage, ses mérites tiennent moins dans des monuments terminés que dans des passages à des formes de l'être : « Nous disons que connaître, c'est pouvoir et prévoir. Pour l'Hindou, c'est devenir et se transformer » (René Daumal). L'indifférence pour la personne créatrice part de l'idée qu'il n'y a pas création, mais halte précaire d'une vérité, et que ce n'est donc pas un événement mémorable que d'avoir été, en telle minute d'un temps illusoire, tel hasardeux véhicule local de la parole incorporelle.

Les « saints » marathes n'ont aucun souci de recueillir leurs poèmes. Tagore, qui à soixante ans a composé 100.000 vers, oublie sa propre musique et doit la redemander à un de ses parents. Au temps de notre romantisme, un brahmane du Guzerate abandonne ses manuscrits à la rivière : il ne les repêche pas, à la manière du sépulcral Rossetti. Quand on rencontre un manuscrit autographe d'un poète indien,

on note cette anomalie. A la mort d'Abou-Nevas sous Haroun-al-Rachid, on ne trouve pas un manuscrit de ses poésies : elles n'étaient que dans les mémoires; tel était l'usage antéislamique, tel il reste. Dans sa rapide autobiographie, Avicenne (v. *Le Livre de science*, trad. H. Massé et Achena, Belles-Lettres, 1955) se montre écrivant ce qu'on lui demande, sans garder de copie pour lui. Un nom comme celui de Khayyam en Iran couvre des apports collectifs, c'est presque l'étiquette d'un genre, et cette confusion est usuelle.

Les philosophes de l'Orient, remarque Tomlin, aiment mieux vivre leur sagesse que de l'écrire, et même que de la parler, et par là il les distingue de leurs confrères occidentaux; l'un des plus grands en Chine maudit l'usage de la parole; Lao-Tseu, à en croire la légende, ne rédige un abrégé de sa doctrine que pour obtenir d'une douane son visa de sortie : « Le Sage, dit-il, enseigne sans parler. » Combien de siècles a-t-il fallu pour que le Japon facilite ses lectures par des syllabaires! La Chine de 1955 commence à parler d'écriture phonétique, sans trop se dissimuler que ce sera s'aligner sur l'Occident. La plupart des prophètes d'Israël n'écrivent pas : Jérémie dicte à Baruch. Mahomet, analphabète, dicte par bribes le Coran qu'il connaît par audition. Pour nous-mêmes, la Bonne-Nouvelle nous arrive d'Orient comme quatre transcriptions attardées de ce qui fut tradition orale, les Evangiles ayant d'abord été un trajet entre bouche et oreille. Le plus important de Çankara n'a pas été capté par les écrits qui portent son nom; le haut enseignement en Inde est celui du *gourou;* les paroles du Bouddha ne représentent, selon la tradition, que les feuilles d'un arbre, ses silences celles de toute une forêt. Dans le Rig-Véda, les mentions d'auteur ne désignent pas telle personnalité, mais les *rishi* qui ont « vu » les hymnes révélés (Renou, *Poés. relig.*, 6).

La chose arrivée est une convention qui n'engage à rien l'univers où elle se produit ni l'homme qui la raconte, les traits par lesquels celui-ci la décrit valent surtout comme signes généraux d'une autre réalité que celle d'un jour; les Essences elles-mêmes recommencent toujours à dépendre de la méditation d'une communauté qui, fût-elle invisible, est attachée aux pas de l'inspiré; dans cette sorte de concile perpétuel, ce que nous appelons des livres dépend de la voix vivante qui semble les faire traverser par des agitations de plein air.

Chaque civilisation dure en vertu de principes que propagent des foules qui n'en ont pas lu l'énoncé : le peuple chrétien connaît l'Evangile, dans la majorité des cas ce n'est point par une lecture intégrale; le peuple occidental est aristotélicien, le peuple français est cartésien (ou plutôt ils sont déclarés tels), alors que les lecteurs d'Aristote et même ceux de Descartes représentent une quantité négligeable (et d'ailleurs ces étiquettes doivent leur succès à la compression de systèmes touffus en formats expéditifs). En Asie c'est bien autre chose : le livre, toujours plus oral et transmis que transcrit, participe de la faculté de mouvement qui fait vivre la connaissance. Livre de tous, parce qu'il n'a pas besoin qu'ils s'isolent pour être avec lui ni qu'ils soient lecteurs pour être savants.

Deux exemples seulement entre cent : les copies des Védas ne se multiplient dans l'Inde, où jusque-là elles étaient propriété réservée, que récemment, et stimulées par la demande européenne; ces textes sont aujourd'hui encore autant récités que lus, et on a pu naguère se demander s'il n'en restait pas des parties à écrire, en tout cas, à retrouver; bien mieux, la lettre du sanscrit imprimé (le *nagari*) ne se fixe, vers le XIXe siècle, que sous la pression des habitudes européennes (en langue vulgaire, Tulsidas connaît une prodigieuse diffusion orale); — l'épopée pehlevi n'est rédigée que tardivement sous l'impulsion d'une domination étrangère, et reste livre populaire déclamé par des professionnels. Aussi plus d'une littérature a pu se perdre, nous ne saisissons celle de l'Arménie qu'au moyen âge. Le savoir des analphabètes indiens ou musulmans ivres de poésie, celui de la Chine confucéenne d'hier, c'est toujours celui d'auditoires religieux nationaux, et dont la définition apparaît quand on songe aux « *craignant-Yahvé* » dans l'Israël de Canaan et de la diaspora : ce sont *ceux qui ont entendu dire* (2). Avoir entendu dire, voilà qui semble la formule préférée de la richesse intellectuelle en Asie.

Grâce à quoi l'Asie est de beaucoup le lieu du monde où il y a *le moins d'illettrés des grands livres;* où peut-être la notion d'illettré des grands livres n'a pas plus de sens que celle d'auteur des grands livres, car toutes deux supposeraient qu'on brise la communauté. Au premier plan pour tous les

(2) Un exégète moderne a pu prétendre que le Christ voulait soutenir la Loi écrite contre un débordement de tradition orale (Schoeps, *Jésus et la loi juive*, *Rev. d'hist. et phil. relig.*, 1952).

temps et pour tout le monde, les grands livres expriment l'immense majorité du besoin de livres, et l'immense majorité de la population ne se fatigue pas de les revivre : le moteur de la vie du livre et le moteur de la vie du jour ne font qu'un, — est-ce que vous vous représentez ce que cela veut dire? Surtout avec ce complément : ce sont, la plupart du temps, des livres de poètes.

Naturellement, cette extraordinaire supériorité a son revers de servitudes, dont la plus visible est un formalisme favorisant les remplois interminables de lieux communs, les interprétations littérales, les végétations de gloses parasitaires : c'est une simple tautologie de dire que, si le génie individuel est moins coté, l'interchangeable est plus envahissant; il n'est pas douteux non plus que l'auditeur prenne plus de plaisir paresseux à réentendre les mêmes choses que le lecteur à les relire.

On achète à ce prix, qui n'est pas mince, un avantage qui me paraît un des phénomènes graves dans l'histoire des moyens d'expression, c'est-à-dire dans l'histoire des civilisations : *la permanence des grands calibres*. En Occident, il ne serait pas fou d'espérer qu'on déniche deux ou trois excentriques aptes à lire de bout en bout, même sans l'enjeu d'un diplôme ou d'un pari, *Divine Comédie, Paradis Perdu, Enéide;* mais il serait prudent de faire vite : j'ai cherché Camoëns dans vingt librairies, c'est son nom même qui n'y rappelait rien à personne. Cela n'enlève rien au génie de Poe et de Baudelaire, qu'ils nous aient enseigné à faire de stérilité vertu, mais c'est devenu un tabou de nos poètes qu'on ne saurait chanter long qu'à la condition de penser court. D'Orient, tous nos voyageurs reviennent stupéfiés par la quantité d'auditeurs qui jubilent à l'annonce d'une récitation qui dure des nuits entières.

Comme le *Véda* quotidiennement dans l'Inde (v. Renou, *Sanskrit et Culture,* 34-39), épiques et grands lyriques continuent d'être publiquement scandés en Iran dans des festivals (v. J. Rypka, *L'Ame de l'Iran,* 101-102), les lutteurs et athlètes y rythment leurs exercices sur les vers de Firdousi. Antar continue d'être vécu en Islam. Le monde arabe ne cesse de se plaire aux conciles poétiques sur des tombes de marabouts, et rappelons-nous que nulle musique autonome n'est venue absorber la principale faculté émotive de ces peuples : l'enthousiasme auditif (qui n'a pas faibli davantage en Extrême-Orient), nous ne pouvons nous en faire une idée

que d'après nos publics enivrés par des pianistes et des violonistes; Firdousi ou le Véda vieillissent là-bas aussi frais que chez nous Bach et Beethoven sont peu usés par tant de mains de virtuoses et de chefs d'orchestre : seul, le caractère musical préserve les chefs-d'œuvre contre des cultes de condescendance. Il va de soi qu'en revanche on retombe sur le risque de la ritournelle (toutefois il ne faudrait pas trop que les moulins à prières soient un procès instruit par les appareils à sous).

A la longue, la mémoire des oreilles gâte moins les textes que celle des yeux (3). Et le parlé lie plus ceux qui parlent que l'écrit ceux qui lisent. Quelle prime pour des phrases, de vivre sur la chair des lèvres, qu'on a quelques raisons de dire plus sociable encore que celle des prunelles! Vie flottante, qui peut être la plus fidèle : pour le Socrate du *Phèdre* (274-6), l'Egypte est bien coupable d'avoir inventé l'écriture, cette mémoire postiche et fallacieuse, génératrice de faux êtres qui « se taisent majestueusement quand on les interroge » (tr. L. Robin).

Encore les premiers tributaires de l'écriture la confinent-ils dans des emplois rares : peut-être même intervient-elle moins comme un expédient pour contrôler la littéralité orale que comme une solennité pour confirmer un sacrement par des mains sacerdotales de scribes spécialisés. Je sais bien que sous les plus anciennes ruines, à Ur par exemple, on retrouve un abondant matériel scolaire; mais il prouve seulement que déjà les enfants apprenaient un rudiment commercial, lequel n'avait sans doute en commun avec le chant des doctes que la forme des lettres. Et les langues dans lesquelles nous parviennent les textes majeurs ressemblent beaucoup moins à une *koïné* qu'à un *kunstdialekt* : ce sont des langues réservées. Il suffit de penser à la façon dont, jusqu'à nous, les communautés parsies ou juives entendaient leurs livres sacrés pour comprendre qu'un peuple de fidèles peut se passer du b-a ba qui permet de placer un sens distinct sous chaque mot prononcé. Là persiste tout un usage qui n'est pas le mécanisme du lecteur-écriveur, il associe peu de représentations graphiques à l'intelligence auditive. Dans l'écart qui est entre les premières et la seconde, un entraînement séculaire a

(3) Pour le *Rig-Véda*, « tout un réseau de récitations (...) sans défaut » en fait, sans altération d'une syllabe, d'un accent, « l'un des rares livres du monde antique qui soit rigoureusement sans variantes ». [Renou, *Poésie relig.*, 7.]

rendu l'esprit agile à faire concorder une stricte conformité sentimentale avec un vague des opérations mentales.

Ce système reste commandé par le décalage qui sépare la langue parlée de la langue écrite. On sait dans combien de cas celle-ci ne survit qu'à part, et laisse douter si et quand elle a été parlée. Tels nous apparaissent, pour leurs propres récitants, l'hébreu biblique, le sanscrit védique, le pehlevi avestique, assez tôt le sumérien à Babylone, relativement l'arabe coranique en face des dialectes; récemment, P. Demiéville marquait fortement, pour le chinois, l'opposition entre la langue écrite des classiques, « inintelligible à l'audition », et les innombrables parlers locaux d'entre lesquels s'est formée assez tard la langue d'une littérature nouvelle, le chinois écrit n'étant plus qu'une langue morte, visuelle et artificielle; non plus que pour le sanscrit, « on ne sait pas au juste quand ni comment le chinois écrit a divorcé du chinois parlé, ni même dans quelle mesure il s'est jamais parlé ».

Or, plus la lettre est un privilège, plus elle est une vénération : véhicule de la foi, elle est gage de la foi chez ceux qui sont admis à la tracer et chez ceux qui en baisent la forme obscure. Reproduire correctement les caractères par le pinceau ou le roseau, comme, nous l'avons vu, les sons par la gorge, c'est faire acte pieux. La lettre arabe est intangible, étant inhérente au dogme; les Massorètes, quand ils veulent faciliter la lecture de l'hébreu, refusant d'attenter aux consonnes divines, marquent les voyelles par des points placés *à côté* des antiques lettres ou hors des lignes. On imagine à quel degré pareilles fidélités au littéral peuvent retentir sur le littéraire.

Dès qu'on parle chez nous de langues savantes ou artificielles, on pense au latin de Pétrarque ou de Jean Second, à celui de Descartes et Leibniz : ce ne serait ici qu'une demi-analogie; car ce latin-là, poétique dans un cas, scientifique dans l'autre, a bien pour justification de réunir tous les doctes lecteurs que sépareraient leurs divers langages nationaux; mais justement, sous les plumes des écrivains (et fût-ce celle du cardinal Bembo), il se souvient beaucoup plus d'être la langue de la culture que celle de la religion. Ainsi la poésie latine des humanistes conserve pour un certain temps un rang aristocratique, mais qui est celui d'un luxe; on pourrait comparer son sort à celui de la poésie toujours plus incompréhensible mêlée au drame chinois. Ce sont des effets singulièrement moins gratuits que le théâtre hindou obtient

quand Câlidâsa marque le caractère des personnages nobles en leur faisant parler le sanscrit, tandis que les rôles inférieurs, et ceux de femmes, n'ont droit qu'aux prâcrits, langues du commun, dont la gamme variée révèle la condition de chacun. Très largement, en Asie, la survivance des langues réservées permet de réveiller immédiatement un passé littéraire de communautés religieuses.

Mais, de tous les effets que peuvent produire la persistance de l'oral et la tendance à l'anonymat, le plus considérable demeure l'agglomération d'œuvres aux dimensions colossales, ce que Hugo appelait des « polypes de la poésie », des « myriologies composites », « étendues de poésie plutôt que poèmes », et comme dues à la collaboration d' « êtres auxquels la terre n'est plus habituée ». Il visait l'Inde surtout, avec les 100.000 *çlokas* du *Mahâ-Bhârata*, et les 24.000 du *Râmâyana*, équivalent encore de 5 *Divines Comédies;* on peut penser aux 300.000 *Sutras* du Concile bouddhique de l'empereur Kanishka au IIe siècle de notre ère; au XVIe, Tulsidas tire du cycle de Râma une nouvelle mouture en langue vulgaire, égale à la version sanscrite et succédant à l'adaptation en bengali, la Bible de millions d'hommes; au XIIIe, le Marathe Jnandev paraphrasait les 700 *çlokas* de la *Gitâ* en 36.000 vers; la *Geste de Prithirap, roi de Dehli* devenait une histoire du monde en 100.000 distiques. Mais ailleurs? Il y a en Chine les 50.000 poèmes des T'ang; il y a en Iran les 80.000 distiques du *Shah-Nameh* (en traduction française 7 volumes épais), les 100.000 distiques d'Attar, les 7 *masnavis* de Sanai, dont l'un comprend 11.000 vers; la légende attribue à Roudagui, l'un des premiers poètes en langue persane, un million trois cent mille vers, ce qui nous force seulement à croire que ces chiffres fantastiques étaient au moins une banalité dans la conversation; l'œuvre immense d'Asadî, émule de Firdousi, peut rester enfouie jusqu'en 1829, son nom inconnu jusqu'en 1882 (*Livre de Gershâsp*, tr. Huart et H. Massé), que font en plus ou en moins quelques dizaines de milliers de vers?

Encore l'ampleur atteinte par de nombreuses œuvres importe-t-elle moins en soi qu'à titre de permission d'exister donnée à certains genres littéraires. Le vaste appétit de l'Asie pour les histoires et les chants est question de tempérament et signe de jeunesse, sa patience devant l'intarissable est récompensée par le fait que la séance qui dure prolonge la vie de société, tandis que chez nous toute lecture reste le tête-à-tête

de deux solitaires. Après quoi il y a relation naturelle entre la mesure du goût moyen et le volume des œuvres prédominantes : seule, une exigence robuste de tout un public appelle les grands formats, qui seuls permettent les genres synthétiques, et entre tous l'épopée.

Celle-ci est à la fois la primeur-type de l'Asie et sa survivance étonnante. On saisit aussi mal l'instant où l'épopée s'y détache de la cellule-mère hymnique que le dernier où elle se sclérose et ne fait plus que vivoter. Ajoutons que l'idée même de rhapsodie est de celles qui nous transportent l'esprit à l'est de nos cartes poétiques habituelles. Il est vrai que l'épopée proprement dite manque en Judée et en Chine; cependant, banyan des littératures, elle porte dans son essence et sa croissance la marque du climat asiatique.

Dès que l'hymnaire évolue en bifurquant, une branche épique fait pendant à la branche sapientielle : ce sont deux façons dans un même travail édifiant, éterniser une sagesse en axiomes indéformables et un héroïsme en statures inoubliables. On concentre sur des noms et des têtes un instinct de haussement toujours prêt à revêtir d'emphase des paroles et des événements. Tout ce qui arrive est candidat à la merveille, la nature attend son coup de pouce, elle a besoin de si peu de chose pour dépasser, elle aussi, son mot à mot.

L'aède transfigure à chaud l'histoire locale et quotidienne déroulée sous les yeux de tous; il le faisait naguère encore dans des coins d'Europe restés à l'âge de l'Asie, Russie des bylines, Serbie des gusslars, Bretagne des improvisateurs. Râma, Rustem, Antar, sont l'individu hors série dans lequel l'individu de série remet son droit à tout avoir souffert, goûté et surmonté, et sa conviction de ne jamais devenir un mort : aussi le héros, qui naît ou devient dieu, rend à chacun son juste dû de divinité. Depuis le prototype de Gilgamesh, il libère et incarne une sorte d'hypertrophie de la faculté d'étonnement.

Quand se dégradera l'admiration confiante pour le principe de vie qui produit les mondes, ce Plaidoyer du Mort Immortel qu'était l'épopée s'affaiblira en formes directement biographiques dans le lyrisme et le roman : Perse, Chine, pulluleront de mélancolies expérimentales. La douleur qui vous retranche travaille partout et toujours à parler plus haut que l'émerveillement qui vous multiplie. Les premières images de surhommes montraient déjà, par endroits, des doublures d'amertume qui étaient les moments du sous-homme : Gilga-

mesh n'a-t-il pas ses paroles d'Ecclésiaste? Or, fatalement, les grandeurs ont leurs saisons, même aux pays des colosses : le ton épique, c'était une sorte de pari perpétuel entre l'exploit et la louange, le fait advenu et le mot trouvé, entre le récitant de génie aussi et le parleur moyen, bientôt une surenchère croissante, d'un cycle, d'un récit, d'un protagoniste, à l'autre; une telle émulation fait les fécondités et les progrès en préparant la monotonie et la dégénérescence : les savantes codifications du plagiat, dont la *Kâvyamimâmsâ* (Renou, *Antol. sanskrite*, 312) donne une idée pour l'Inde, compromettent naturellement en premier lieu la cause de l'épopée, dont la technique est celle du plein remploi de toutes les formules : exploit-type, figure de commande, hémistiche passe-partout.

On suit ces trajets dans la marche des littératures orientales. On les voit, pour leur part, et selon leur proportion, connaître l'oscillation entre le roi qui défie les dieux, le moi qui défie les rois, le déçu qui gratte sa plaie jusqu'à ce qu'elle soit le centre du monde, le satisfait qui distille son euphorie pour en faire la source des littératures. Le contraste se découpe avec un relief particulier au Japon, du VIIIe au XIe siècle, entre les cosmogonies mythiques du *Livre des choses anciennes* (*Kojiki*) et les *Notes de l'oreiller* où Sei Shônagon apparaît comme la créatrice précoce du genre impressionniste (*Zouhihitsou*), et on sait de quelle floraison de journaux intimes pourra se parer l'île aux Raccourcis.

Pourquoi, en Palestine et en Chine, n'aperçoit-on pas d'épopée? Parce que les héros à littérature s'y appellent Moïse et Confucius; rassasiant l'appétit de merveille, ils sont les porte-foudre de notre deuxième branche, celle du sapientiel. Celle-ci comme l'autre soulage dans les auditoires le commun appel à une immortalité de référence : si l'épique arrête la mort à l'entrée d'aventures prodigieuses et devant des traits de figures inaltérables, le sapientiel arrête sur des fronts, des paroles et des conduites de législateurs, une sagesse qui volatilise les conditions de la terre. Et puis il existe encore un autre héros qui n'absorbe certes pas moins la demande de survie : c'est, d'un côté, cette unité collective, Israël, ancien nom d'un mortel, devenu nom perpétuel de l'histoire d'un peuple; — c'est, de l'autre côté, cette continuité chinoise à peine plus abstraite, la succession des empereurs et des ancêtres.

De même que l'intarissable des rhapsodes nécessite des

accommodements avec la cheville et le bouche-trou, le fulgurant des moralistes a pour postérité le formel des verroteries. C'est que les routines trouvent des lits tout faits dans ces gaines indéformables dont nous faisions honneur aux bonnes mnémotechniques : car, par sa force même, cette rigide armature deviendra une cause d'affaissement et d'avilissement; la mémoire encourage l'imagination au moindre effort, les vertus de la répétition aboutissent à des excès : littératures de centons et de marqueteries dans l'Inde, en Perse, en Arabie; littératures de citations, d'allusions, d'anthologie, en Chine, au Japon, en Judée.

Un facteur jusque-là secondaire prend aussi le dessus dès que faiblit la grandeur : c'est une furie de collectionneurs de beautés terrestres. Ainsi qu'il y avait deux courants linguistiques, sacré et vulgaire, il y avait toujours, au moins profilés, deux versants d'œuvres : celles qui, tendant à l'ésotérique et au sublime, ravalaient la part de l'accident humain et physique; et celles, en face, où la sensualité et la suavité se jouaient autour de biens positifs. Avec la poussée d'expression mystique contrastait, mais d'abord sourdement, une poussée continue d'expression érotique, bachique, réaliste (Inde du yoni-lingam, sensualité arabe dès Imroul-Qaïs, poésies persane et chinoise du vin, etc.).

Or, les conventions verbales qui des deux côtés étaient devenues naturelles se coaliseront d'autant mieux, et s'encourageront l'une l'autre, qu'entre elles un lexique de symboles était toujours commun, fréquents les échanges d'équivoques : de la Mer de Chine à la Méditerranée orientale, la coupe de l'ivresse et les yeux de la bien-aimée servent pour adresser aux biens matériels des déclarations dont il est souvent impossible de savoir si ce sont celles des attachements ou celle du détachement.

### 3. — *LES TERRES A POÉSIE*

Si le génie asiatique ressemble à une jeunesse prolongée, et s'il s'en remet surtout à la transmission orale, on ne sera pas étonné que la poésie y fasse prime.

Toute poétique repose sur un équilibre instable entre éléments émotionnels et rationnels des langages; oserai-je dire que tout poète fait un peu sortir le mot de ses gonds afin

qu'à son lecteur il en arrive autant? La poésie reprend ou simule les magies qui usent moins des vocables pour désigner des objets que pour conférer des pouvoirs sur eux; le jeu incessant des appellations avec les sonorités est, on l'a vu, un des plus sûrs procédés pour accoucher de rapports inédits le monde des choses séparées.

Or, nous savons déjà que l'Orient se fie particulièrement à ce genre d'opérations; et nous savons pourquoi : prédominance de littérature orale, et même para-musicale; équivalence entre valeurs mentales et valeurs ornementales; dans un temps élargi, plus d'élasticité de la logique et plus de jeu entre connaissance et expression. Davantage encore : enseigner partout la vanité des apparences terrestres, c'est renverser déjà la supériorité de l'idée sur la forme; car, à mesure que tout objet de savoir se volatilise, les termes mêmes qui le disent deviennent la réalité la plus saisissable et la plus intéressante. En outre, la littérature se disculpe de complicité avec le néant par la prudence avec laquelle ses œuvres s'abstiennent de revendiquer l'existence particulière, et leurs auteurs le mérite individuel : les unes et les autres ne visent qu'à s'insérer dans des séries d'actes efficaces.

Toutes ces conditions, dont l'effet combiné est de donner au moins autant d'importance et de consistance au contenant formel qu'à la pensée contenue, sont également propres à l'Asie et à la poésie : ainsi, par de nombreuses coupes, se vérifie entre Asie et poésie une convenance naturelle, qui est restée une fidélité historique.

J'ai lu — mais cette formule en Orient n'engage à rien — qu'un grand ascète — était-il yoghi, était-il soufi? — reçut la visite d'une femme très belle; c'était un sage d'un degré élevé; il la regarda au visage, referma craintivement les yeux, et dit : « Mais oui, c'est très beau. » La femme belle, offensée d'être admirée au neutre comme un objet, déchira ses vêtements pour mettre l'insolent devant ce fait acquis : la beauté de son corps entier, forcément plus significative que celle du seul visage. Le saint homme n'était pas parvenu encore au degré le plus élevé; il rouvrit tout grands ses yeux, regarda tout à son aise, et répéta, mais plus froidement : « En vérité, cela est d'une grande beauté », et il inclina le buste devant cette femme nue et belle, avec une profonde révérence. Alors elle se mit en colère : « Comment! s'écria-t-elle. *Cela?* Mais ne respectes-tu donc pas comme vivant et divin l'ouvrage même de cette Toute-Puissance que tu sers? » Le saint homme

se prosterna de nouveau : « Rien, dit-il, jusqu'à présent ne prouve que dans la beauté de cette forme habite la beauté d'une âme. » Il réfléchit et ajouta : « Mais en effet nous devons le présumer, et *si nous nous trompons, c'est un malheur encore pire pour moi que pour toi.* »

Cette dernière parole, peut-être toute l'anecdote, pour qui y réfléchit à son tour, semble toucher au nœud de la question Littérature; la littérature asiatique vit sur la jointure ou la coupure entre un art de fins et un art de moyens. Ayant, elle aussi, les apparences de n'être faite que pour une beauté charnelle, *la poésie doit tout le temps être une justifiée :* car enfin qu'est-ce qui lui permet d'être belle? Oui, cette petite question est dans l'esprit méfiant de tous ceux qui la lisent et ne l'ont pas faite. Originellement, ce qui veut dire *orientalement,* elle est — et voilà la grande affaire —, elle est, au contraire, la principale justifiée : elle est *une justifiée de naissance.*

Celle des hautes époques et des grandes terres est une servante maîtresse qu'on a fait venir du fond des souffles parce qu'on avait besoin d'une Intendante des Mémoires; en souvenir de cet emploi primordial, les hommes futurs, s'ils se soucient de postérités, ne cesseront plus de compter des pieds sur leurs doigts. Arrivée la première aux rendez-vous de l'esprit, elle peut, dans cet état de grâce des sociétés qui naissent, donner à la trame sonore la rigueur qui en fera le conservatoire des événements, et rendre à la chaîne sémantique la liberté qui fait foisonner le réel. Moins elle est déliée de nécessités formelles, plus elle brise les clôtures rationnelles; c'est elle qui maintient le mieux, étant un entier langage de noms propres, et refaisant toujours du mot une vie qui commence, la nouveauté de l'être devant la sensation; elle aussi qui réorganise pour lui les habitudes en solennités.

L'Inde offre (peut-être après l'Egypte) un des plus anciens exemples du sacre de la Parole : du neutre brahma qui désigne celle-ci, se détache la personnalité divine « Brahmâ ». Il y a en toute l'Asie *une prédestination poétique des moyens d'expression.*

# MERCVRIALE

*CHRONIQUE SUR ONDES COURTES*

FEVRIER 1956. — Le silence est un admirable produit de la volonté. On doit subir un entraînement sévère, entendre beaucoup de bruits, voir bien des gens avant d'obtenir le silence qui devient alors une forme intelligente et délicate de la sensibilité. Il épure tous les malentendus et fait disparaître les bavures désagréables du décor humain. C'est aussi une expression familière de la vie littéraire et, quelquefois, une protection contre tous les détails inutiles de la vie sociale. C'est une perfection de laboratoire qui n'atténue jamais le goût de vivre, et l'amitié — qui doit être silencieuse — se développe, se renforce sans craindre le « fading » sentimental qui n'est qu'un témoignage de mauvaise santé.

Pour l'obtenir il faut tenir compte que la littérature n'est qu'un ensemble d'opinions contradictoires et de bruits provisoires. Le silence doit être utilisé au compte-gouttes, à bon escient. Alors ce qu'il perd en images, souvent trop quotidiennes, il le gagne en lumière : cette lumière tardive qui, parfois, éclaire les visages de l'oubli, de l'incompréhension et de la vanité posthume. L'homme voué au silence, comme d'autres aux disciplines d'un ordre religieux, éprouvera une sorte d'horreur pour les manifestations publiques de sa personnalité. Si, d'aventure, il naît poète, il n'aimera pas qu'on lise ses poèmes en public. Pour lui, la poésie doit demeurer un art secret dont les livres, qui exigent le silence pour être lus, deviendront les intermédiaires entre le créateur et ses clients (au sens latin du mot). Quant à moi, je suis toujours gêné lorsqu'on lit à haute voix des poèmes en ma présence. On m'impose une situation d'indiscret qui ne me plaît guère. J'aime la télévision parce que cet art magnifique et fragile, qu'est le cinéma, ne se révèle qu'à deux ou trois spectateurs : en l'occurrence ma femme, mon bouledogue et moi.

Cette vision réduite à des proportions de solitude relative, m'enrichit souvent, car je ne la partage pas ou peu. Ma profession qui me nourrit m'oblige cependant à essayer de toucher le cœur du public qui me déconcerte presque toujours. Dans un sens le livre qui apporte une honorable satisfaction à son auteur ne devrait pas sortir de sa bibliothèque personnelle : celle qui contient son propre passé, puis son présent et son avenir.

Naturellement, la jeunesse de l'auteur tient une place importante dans le goût qu'il éprouve pour les nuances de sa personnalité, à la condition de savoir limiter la place qui lui convient. La jeunesse ne peut protéger un écrivain que son âge classe dans la catégorie des vieux « chnoques » ou mieux des « vieux c... » ; ce qui est la contre-partie des récompenses officielles. Cette appellation irrévérencieuse me semble un modèle d'imprécision. Si l'on tient compte de la notoriété d'une récente petite fille-poète — ce qui n'est pas rare — l'âge où l'on pénètre dans cette catégorie décriée modifie considérablement le chiffre d'années par quoi on accède à ce titre. Pour une fillette poète de moins de dix ans, par exemple, on devient un « vieux c... » dès l'âge de douze ans. C'est amer, mais c'est ainsi.

●

Je suis très content d'avoir vu Marguerite Monnot chez elle avec son mari, le si sympathique Paul Péri. Etait en visite un jeune auteur dramatique, Frédéric Valmain, épris de Simenon et de quelques écrivains dont le choix précise son penchant pour la poésie que le monde actuel émet, bien à son insu. Marguerite Monnot me fait penser au visage fin et mélancolique de Katherine Mansfield. Comme la plupart des mélancoliques discrets, elle est gaie et dynamique. C'est une jeune créatrice de poésie populaire dont l'œuvre est importante : elle s'impose, car elle touche profondément cette sensibilité populaire souvent très dissimulée. Les compositeurs de qualité classique sont peu nombreux qui ont pu s'imposer en composant et pour la rue et pour certains domiciles dont la valeur est certaine. Je ne connais parmi les vivants que Maurice Yvain et Georges Auric. Quand ils l'ont désiré, ils ont pu pénétrer dans le royaume populaire des Marguerite Monnot, des Christiane Verger et Florence Véran dont les mélodies possèdent cet incomparable lyrisme qui n'exige pas de commentaires. Cette poésie appartient aux puissants et multiples décors

de la vie que l'on subit sans savoir pourquoi entre les heures de bureau et d'atelier : je veux dire en dehors de la collectivité.

Je me souviens de cette belle chanson : *Je n'en connais pas la fin...*, ce qui représente l'extrême limite de la tristesse de tout, à certaines heures, bien entendu. Cette chanson n'est pas la conséquence d'une nécessité professionnelle, mais l'expression de ce surnaturel familier et paisible qui change la lumière des yeux et donne au sourire un abandon délicat; la gentillesse qui naît des moments de solitude quand l'heure appartient aux images fanées et aux photographies jaunies de ceux qui contribuent à la vérité de la « Bonne Fortune », cette Gitane dont le feu brûle à mots couverts.

Ces rencontres entre la pensée et la vie ont parfois fait défaut à des écrivains admis à la célébrité. Ce détail n'enlève rien à leurs mérites, mais il est permis de croire que beaucoup parmi eux ont vécu dans le climat inhumain de leur génie. La chaleur purement littéraire qui rayonne de leur œuvre n'est qu'une convention admise et parfois comprise sans arrière-pensée par des lecteurs qui connaissent les règles du jeu. Mais ce n'est là qu'un jeu dont la distinction est naturellement indiscutable.

●

Un dimanche récent, au milieu du jour, mon poste de Radio a donné rendez-vous chez moi à quelques éléments remis à neuf des années vécues entre 1901 et 1906. Pierre Berger et Georges Godebert tenaient la tête de ce cortège de figures de cire et de pantins émouvants en étoffe rembourrée de son. Il y avait là, parmi ces visages morts, le soldat de la route de Mandalay, Nelly de la rue des Saules extraordinairement animée par l'intelligente et jeune comédienne Christiane Lénier. Elle se confiait à Jean Servais, conservateur de remords. D'autres se groupaient autour de Frédéric Lefèvre, et d'Yves Robert, éparpillés dans les nuages de la pensée. Tout ce monde de grande importance me posait des questions. Les mots me venaient facilement sur les lèvres. Toutefois, ils s'anéantissaient tous au contact de l'air, sans doute privés de force.

*Pierre Mac Orlan,*
de l'Académie Goncourt.

## *LETTRES*

**TRISTES TROPIQUES, OU LA CONSCIENCE MALHEUREUSE.** — L'œuvre de Claude Lévi-Strauss, jusqu'ici, ne relevait que de la science. On retrouve l'ethnographe dans *Tristes Tropiques* (1); on y découvre aussi un homme et un écrivain. L'ouvrage se situe ainsi dans cet ordre confus que, confusément, nous appelons littérature : je vois même assez peu de productions récentes capables, dans cet ordre, de rivaliser avec lui.

Il y a dans l'auteur un écrivain virtuel, refoulé, qui aurait pu faire carrière dans les lettres s'il n'avait préféré faire carrière dans l'ethnographie; ces aimables quatrains qui se forment, pendant la traversée des forêts brésiliennes, dans un esprit abandonné aux associations, cette pièce inachevée — *l'Apothéose d'Auguste* — dont nous trouvons le résumé dans le livre, nous en persuadent aisément. Mais Lévi-Strauss n'aura pas été seulement un écrivain en puissance : il l'est ici en acte. Ce livre ne relève-t-il pas d'une tradition littéraire : celle du voyage philosophique? De Montaigne à Rousseau, la curiosité pour toutes les formes exotiques et primitives d'humanité n'a-t-elle pas été le fait des écrivains autant que des savants? Et on admirera l'extrême précision de l'observation et de l'écriture, la variété des registres : fantaisie, mélancolie, pathétique, sécheresse... Style d'écrivain par ses qualités, et surtout par sa liaison constante avec les mouvements mêmes de la vie : ses colorations différentes reflètent celles de l'expérience vécue. Avant tout, c'est ce lien de l'enquête et de l'expérience, cette résonance affective confondant recherche de la vérité et recherche de soi, qui élèvent jusqu'à la littérature ce livre de savant : la littérature se définissant non par ses thèmes ou sa frivolité, mais par sa vibration existentielle.

L'auteur nous dit avoir longtemps hésité à écrire son livre. On le conçoit sans peine. Ne déclare-t-il pas, à la dernière page, que non seulement le moi est haïssable, mais « qu'il n'y a pas de place entre un *nous* et un *rien* »? Pourtant, c'est ce moi immolé, refoulé, qui, ici, se libère et s'exprime : constant support de l'œuvre, et, parfois, son sujet même.

C'est peu de dire que Lévi-Strauss est d'abord un savant : il est un savant dont la dévotion à la science prend la forme

(1) Plon, éditeur.

limite du rationalisme mathématique. Ecoutons-le. « En faisant l'inventaire de toutes les coutumes observées, de toutes celles imaginées dans les mythes, celles aussi évoquées dans les jeux des enfants et des adultes, les rêves des individus sains ou malades et les conduites psycho-pathologiques, on parviendrait à dresser une sorte de tableau périodique comme celui des éléments chimiques, où toutes les coutumes réelles ou simplement possibles apparaîtraient groupées en familles, et où nous n'aurions plus qu'à reconnaître celles que les sociétés ont effectivement adoptées » (p. 183). Ainsi, il croit que la matière de toute science — et des sciences humaines comme des sciences physiques — accepte l'ordonnance d'une légalité, et qu'une grille mathématique pourrait permettre de lire les plus capricieuses apparences, si la science était suffisamment élaborée. Par ailleurs, tout ce que nous confie Lévi-Strauss de sa théorie de la connaissance tend à séparer aussi radicalement que possible le plan du savoir scientifique de celui du vécu. Dans les pages si remarquables où il esquisse l'histoire de sa formation intellectuelle —, nous le voyons rejeter la phénoménologie, et naturellement le bergsonisme et l'existentialisme, parce qu'ils entretiennent la confusion du réel et du vécu : alors que Marx et Freud, ses maîtres, lui ont enseigné que la vérité est toujours à distance, et se trahit d'abord par le soin qu'elle met à se dérober.

Entre cet idéal d'anonymat scientifique et l'homme réel qui le professe, on devine une curieuse opposition. L'homme, en effet, n'est jamais neutre. Devant toutes choses : formes sociales, individus, paysages, villes, odeurs, couleurs ou saveurs, il réagit, et combien vivement. Il aime ou déteste, il connaît l'hostilité comme la sympathie ou la nostalgie. Un homme passionné, très vivant, parfois amer et injuste, toujours sensible, assez encombré de soi-même, s'interrogeant, doutant, pris au piège de ses divisions, quêtant une unité de vie et d'âme personnelles. Un homme, pour tout dire, assez romantique, derrière ce rêve d'une mathématique universelle qui est celui du savant. Rousseau est son dieu, et — en dépit de la précise sécheresse, et du contrôle de l'ironie — sa phrase s'attendrit souvent à la tiédeur d'une mélancolie issue d'une familiarité constante avec soi-même : alors, nous ne sommes pas très loin de Chateaubriand, cet autre voyageur qui se souvient.

« Histoire de mes pensées », « vie de voyage », autobiographie intellectuelle et morale : on trouve tout cela dans *Tristes Tropiques*. Mais la motivation profonde du livre n'est pas dans ce besoin de libérer un moi que l'œuvre scientifique dut refouler.

L'œuvre est confession plus que confidence : examen de conscience. L'auteur s'y raconte bien moins qu'il ne s'y interroge — éprouvant le besoin de découvrir le fondement de sa vocation d'ethnographe, et moins pour la justifier que pour la mettre en question.

Lévi-Strauss ne fait pas mystère de son hostilité à l'égard de l'Occident moderne. Ne lui reprochons pas, comme certains l'ont fait, un complexe inavoué : il prend la plume pour en faire l'analyse. Il ne met pas en doute que la curiosité à l'égard des sociétés primitives, la volonté de les considérer avec compréhension, donc avec sympathie, ne soit révélatrice d'un désaccord. « ...Une civilisation contre laquelle il fallait bien que je me persuade avoir opté, au risque de démentir le sens que j'avais donné à ma vie » (p. 407). S'il est de bonne foi, l'ethnographe doit avouer que « le prix qu'il attache aux sociétés exotiques — d'autant plus grand, semble-t-il, qu'elles le sont davantage — n'a pas de fondement propre; il est fonction du dédain, et parfois de l'hostilité, que lui inspirent les coutumes en vigueur dans son milieu » (p. 413). « N'a pas de fondement propre... » L'expression est remarquable : elle suggère que la curiosité scientifique ne peut être une motivation suffisante. Aux yeux de Lévi-Strauss, nul doute qu'il n'y ait là une loi générale. Pourtant, quand il affirme que l'existence de l'ethnographe est « incompréhensible, sinon comme une tentative de rachat » et qu'il est « le symbole de l'expiation », nous sentons ici comme un aveu, comme une inquiète interrogation.

On a tenté d'enfermer Lévi-Strauss dans cette contradiction : la société moderne, à laquelle l'ethnographe préfère les sociétés primitives, a pourtant produit l'ethnographe. L'objection ne porterait que si l'auteur déniait *toute* valeur à la société actuelle. Telle n'est pas sa position : dans l'échelle des valeurs, il a bien le droit de ne pas mettre l'existence de l'ethnographe au degré le plus élevé. Cependant, tout au long de son livre, enquêtant, constatant, décrivant, il ne cesse aussi de juger. En a-t-il bien le droit? Lui-même, on le voit, se pose la question. S'approchant des sociétés primitives, comme il veut tout comprendre et accueillir, son mouvement est inévitablement de valorisation et de sympathie. S'évadant de la société moderne, débarrassant son esprit de ses normes, il fait acte d'hostilité et de dévalorisation. Mais le savant s'inquiète de ce fondement passionnel de l'attitude scientifique; et l'homme n'est pas sans éprouver la contradiction entre la compréhension accordée aux uns et la critique réservée aux

autres, l'esprit conformiste chez les Bororo et l'esprit réfractaire en Europe ou aux U.S.A.

Manifestes, ici, le déchirement, l'inquiétude, peut-être même le remords. Mais toute bonne psychanalyse conduit vers une issue, frayée par la prise de conscience elle-même. Finalement, Lévi-Strauss se rassure; et il en a le droit. La nécessité d'une compréhension, donc d'une justification des sociétés exotiques, s'impose comme exigence méthodologique. Elle n'est criticable que dans la mesure où elle implique une comparaison systématiquement défavorable à notre société. Avouons que, dans *Tristes Tropiques*, elle prend parfois cette forme. L'auteur ne m'a pas convaincu que l'anthropophagie soit plus acceptable que ce qu'il appelle *l'anthropoémie*, c'est-à-dire l'élimination judiciaire du coupable. Je ne suis pas sûr que l'on puisse en même temps reprocher à l'Occident d'avoir détruit les traditions des peuples qu'il domine et de n'avoir pas réussi à supprimer leur misère : on ne peut pas à la fois récuser des valeurs et regretter de ne pas les voir suffisamment répandues. (Les foules de l'Asie, sans l'Occident, ne seraient-elles pas plus misérables encore?) Mais, à le bien lire, le livre n'apparaît ni comme une apologie inconditionnée des sociétés primitives ni comme un dénigrement systématique de la nôtre. La vraie pensée de l'auteur est bien différente. Au fond, toutes les sociétés se situent pour lui sur un même plan : celui d'une exigence qui leur est commune, faire une société vivable, et celui d'un échec qui, bien qu'à des degrés différents, leur est aussi commun. « Aucune société n'est parfaite... aucune société n'est foncièrement bonne; mais aucune n'est absolument mauvaise » (p. 417). Chacune tend vers une norme idéale, dont elle est, par une distance variable, séparée.

Valoriser les sociétés primitives en dévalorisant la nôtre? Opposer au schème du progrès continu celui d'une décadence constante? Certainement pas. Lévi-Strauss écarte le mythe de l'homme naturel, cher à Diderot et à quelques autres : l'âge d'or n'est pas derrière nous. Mais il n'est pas non plus (et le plus grand risque pris par l'auteur est simplement de suggérer qu'il est encore moins) au terme du mouvement social actuel. Il ne s'agit pas de vérifier une option globale qui ne pourrait être qu'injuste : mais il s'agit de détruire l'illusion moderne du progrès en réclamant pour toutes les cultures une même justice. Nous voyons alors qu'elles subissent un sort commun : aucune ne gagne sans perdre, tout choix a sa contre-partie. Nous voyons aussi (et c'était la thèse de *Race et Histoire)* (2) que la réussite

(2) Paris, Unesco, 1952.

d'une civilisation, loin d'être le privilège d'une race ou d'une forme particulière d'esprit, est le fait d'une série de hasards auxquels ont contribué trop de conditions et de chances extérieures pour qu'on puisse voir en elle le signe d'une élection.

Il est juste de dire que Lévi-Strauss récuse moins la civilisation occidentale qu'il ne nous met en garde contre l'injustice d'une valorisation systématique. Et qu'il justifie moins les sociétés primitives qu'il ne nous engage à les considérer avec justice. L'infériorité de ces sociétés ne doit pas nous faire perdre de vue ce par quoi elles sont supérieures à la nôtre : un meilleur équilibre entre l'homme et son milieu, l'accord de l'homme et des puissances cosmiques. Et s'il est vrai que la plus grande menace qui puisse peser sur une civilisation est de ne se heurter jamais qu'à elle-même, le premier mérite de ces structures sociales irréductibles à la nôtre est d'être justement une diversité, que notre crime est de vouloir anéantir. Quant aux réussites de l'Occident moderne, je ne crois pas que l'auteur les ignore. Mais il proteste à bon droit contre la volonté d'ignorer ses échecs et ses méfaits : cruauté d'une civilisation mécanique qui, multipliant les vies sans partager les ressources, réduit des millions d'êtres à une condition subhumaine; meurtrière lucidité d'une civilisation scientifique qui, supprimant les mythes rassurants qui permettent de vivre en harmonie avec le monde et le destin, fait apparaître l'homme comme l'insignifiant avatar du déterminisme universel; homogénéité stérile d'une civilisation de masse destructrice de l'indispensable, de la fécondante diversité... Quant à nos réussites, craignons de les attribuer à un génie dont nous aurions le privilège, et qui nous donnerait le droit de regarder de haut tout le passé. Nul type d'homme ou de société n'a le monopole d'un génie inventif dont témoignent — autant que les nôtres — les découvertes jalonnant les millénaires de la préhistoire. Les succès sans précédent de la civilisation moderne viennent du cumul et de la convergence des inventions; à un moment donné, un plus grand nombre de joueurs se sont trouvés engagés dans la partie. Les joueurs se valent; mais selon les conditions du jeu, le nombre, la diversité et la coopération des joueurs, les probabilités varient...

Vues équitables, vues fécondes, aussi, qui nous engagent à considérer avec compréhension et justice les formes sociales que nous ne pouvons qu'étudier, et avec sévérité celles que nous devons non point fuir, mais tenter de changer — puisque toute partie peut se reprendre. Est-ce là tout à fait le fond sinon de l'esprit — du moins du cœur de Claude Lévi-Strauss? J'en doute un peu. Et nous sommes tentés de poursuivre la psychanalyse au-

delà du point où il la poursuit lui-même — au risque de percevoir un hiatus entre le mouvement qui anime toute cette inquiète recherche et les formules théoriques, relativement apaisantes, auxquelles elle aboutit.

Qu'a-t-il donc été chercher chez ces Indiens dont il nous parle avec tant de pénétration? Chez les Bororo, par exemple, il admire une organisation sociale entièrement *signifiante* (dans la disposition même du village, il y a toute leur mythologie, leur cosmologie, leur métaphysique), une parfaite intégration de l'homme à son groupe. Pourtant, ne cherche-t-il pas autre chose, qu'il croit trouver auprès des Nambikwara? « J'avais voulu aller jusqu'à l'extrême-pointe de la sauvagerie... » Il a d'abord souhaité toucher et voir ce qui n'a pas été altéré par nous — l'état social avant que l'Occident moderne n'ait jeté à la face du monde son « ordure ». Et, tout de même, il y parvient. Précaires, mutilées, fugitives, ces formes sociales témoignent pourtant de leur irréductible réalité. D'où vient alors la déception qu'elles inspirent, au delà de la tristesse de les savoir condamnées? N'est-ce pas l'état social qui serait en lui-même décevant? Ce modèle d'organisation et d'intégration, qu'est la société Bororo, est lui aussi justiciable d'une critique qui vérifie l'idée marxiste des *mystifications*. Il nous montre que « la représentation qu'une société se fait du rapport entre les vivants et les morts se réduit à un effort pour cacher, embellir ou justifier, sur le plan de la pensée religieuse, les relations réelles qui prévalent entre les vivants » (p. 256). Lévi-Strauss nous a avoué le désaccord qui le sépare de la société moderne. Ne peut-on pas l'étendre à *toute* société? Cherche-t-il donc l'homme de la nature, l'homme avant la société? Est-ce cela, pour lui, « l'extrême-pointe de la sauvagerie »? Non, sans doute. L'homme naturel est un mythe. « Qui dit homme dit langage, et qui dit langage dit société. » Ne cherchons pas à saisir l'homme en dehors du groupe où il se réalise. Il est évident que l'auteur identifie intégration à la société et accomplissement humain; l'existence de l'individu, l'existence de cette conscience séparée qui a permis à Montaigne d'écrire ses *Essais* et à notre ethnographe d'écrire ses *Tristes Tropiques* n'est pas à ses yeux (comme elle l'est aux miens, je l'avoue) le rachat, mais bien la condamnation d'une société dont elle atteste la désintégration. Et pourtant cette appartenance nécessaire n'entraîne-t-elle pas avec elle une sorte de malédiction? Il y a dans ce livre un profond pessimisme qui, au delà de la société moderne, concerne toute société. Très vite, toute organisation sociale rencontre son péché originel. La force initiale est belle, « l'homme

ne crée vraiment grand qu'au début » (p. 442). Ensuite, tout ordre social prend la forme de l'inertie, de l'*entropie*, comme disent les physiciens. Toute organisation sociale apparaît en fait comme une désintégration de l'ordre naturel, puisque « chaque parole échangée, chaque ligne imprimée, établissent une communication entre deux interlocuteurs, rendant étale un niveau qui se caractérisait auparavant par un écart d'information, donc une organisation plus grande. Plutôt qu'anthropologie, il faudrait écrire *entropologie* le nom d'une discipline vouée à étudier dans ses manifestations les plus hautes ce processus de désintégration » (p. 448).

En dépit de la conception exaltante de la civilisation comme jeu qu'il est toujours possible de reprendre, et de l'appel à l'action qu'elle implique, le secret du livre est sans doute celui-là. Toute société va de l'action à l'inertie, de l'intégration à la désintégration : toute vie sociale est dégradation. Si l'auteur n'a pas la naïveté de chercher l'homme naturel dans le passé, et s'il se refuse à voir dans l'individu moderne le rachat de sa société, il ne renonce pas à épier dans la nature une compensation à l'ordre humain. Au contact de toute humanité, une sorte de blessure le rejette vers l'ordre naturel : et l'entreprise anthropologique n'est peut-être là qu'à titre de substitution. L'auteur ne nous dit-il pas qu'il a voulu d'abord être géologue? Et s'il s'est tourné vers l'homme, n'est-ce pas avec l'intention de le traiter comme une chose? Mais l'homme ne lui a pas donné l'apaisement qu'il eût trouvé auprès des pierres et des plantes : il éveille inévitablement mille passions, il révèle et impose une conscience qui ne peut être que conscience malheureuse. *Tristes Tropiques* est l'accusation d'une société malheureuse portée par un homme qui lui ressemble. Un homme tourmenté, divisé par cette nature d'homme qui colle douloureusement l'un à l'autre le regard et l'objet du regard. Il lui reste à nous le dire, à nous en faire l'aveu pathétique — et à chercher cette paix refusée « en deçà de la pensée et au delà de la société » : « dans la contemplation d'un minéral plus beau que toutes nos œuvres; dans le parfum plus savant que nos livres, respiré au creux d'un lis; ou dans le clin d'œil alourdi de patience, de sérénité et de pardon réciproque qu'une entente involontaire permet parfois d'échanger avec un chat ».

*Gaëtan Picon.*

**Mickiewicz et l'Histoire pathétique de la Pologne**, par *Edouard Krakowski*, 219 pages, 750 fr. (Ed. La Colombe); **Adam Mikiewicz, Hommage de l'Unesco à l'occasion du centième anniversaire de sa**

mort, 278 pages, 750 fr. (Unesco). — Poète, pèlerin et homme d'action, Mickiewicz est mêlé à un drame politique, à des mouvements si complexes qu'il est presque impossible, même après cent ans, de tracer de lui un portrait précis. D'autant plus qu'à l'occasion du centenaire de sa mort, chacun souhaite accueillir le grand homme dans son propre Panthéon.

M. Edouard Krakowski me semble avoir donné dans toutes les embûches du sujet. Il parle de trop de choses, il en parle trop vite et d'une manière désordonnée. On s'en apercevra surtout lorsqu'il fait allusion à la France. Que dire, par exemple, de phrases comme : « Toute la politique de Chateaubriand... n'est que fantaisie, caprice, incohérence. » Ou bien : « Balzac et Baudelaire... n'appartiennent que par leur époque au romantisme. » Surtout M. Krakowski multiplie par trop les allusions partisanes à l'Europe d'aujourd'hui. Il n'éclaire pas, il brouille les cartes. On le regrettera, car plusieurs de ses pages présentent un grand intérêt. J'en donnerai pour preuve ses considérations sur l'état de surcivilisation de la Pologne par rapport à ses voisins, au cours de son histoire : les dangers de l'idéalisme.

On se sentira plus à l'aise dans l'*Hommage* que l'Unesco consacre à Mickiewicz. Non qu'on y trouve toujours le recul et l'objectivité qui manquent à M. Krakowski, mais il va de soi que dans un tel genre la disparité des opinions s'exprime. Il y a dans cette juxtaposition et cette confrontation de jugements quelque chose d'enrichissant, d'exactement adapté au sujet que le livre traite — Mickiewicz mystique, réaliste, polonais, européen, démocrate, césarien, etc. — et aux desseins culturels que l'Unesco poursuit ou devrait poursuivre : « la contribution à la connaissance de... » par l'appel aux spécialistes de tous bords. On relèvera comme particulièrement remarquables les pages sur le romantisme de Jean Fabre qui définissent d'une manière nouvelle un mouvement qu'on a trop l'habitude en France de ne considérer que sous l'angle artistique; celles de Maxime Leroy sur la tentation du despotisme, plus répandue qu'on ne croit dans les années 1840-1850 parmi les intellectuels français. On lira aussi avec intérêt les études venant d'autres horizons (parfois trop didactiques et primaires à mon goût) de Giovanni Maver, professeur à l'Université de Rome, celle de Karel Krejci, professeur à l'Université Charles-IV de Prague, qui nous remettent en mémoire, si nous l'avons oublié, l'énorme éveil des peuples italien et slaves dans la seconde moitié du XIXe siècle. A ce propos, une remarque : tout se passe comme si la France, ayant soulevé en 1792, 1830, 1848 des vagues de revendications, s'était toujours, aussi bien politiquement que culturellement, désintéressée du déferlement de tels raz de marée sur le monde. — GEORGES P.

**Privilèges**, par *Simone de Beauvoir*, 272 p., 590 fr. (Gallimard, coll. Les Essais). — Un avant-propos nous avertit que les textes publiés sous ce titre de *Privilèges* (*Faut-il brûler Sade? — La Pensée de droite, aujourd'hui — Merleau-Ponty et le pseudo-sartrisme*) répondent tous trois à une même question : « Comment les privilégiés peuvent-ils *penser* leur situation? » Je dirais plutôt que leur unité procède du fait qu'ils marquent un tournant dans la pensée de Simone de Beauvoir. Leur similitude ne réside pas dans les sujets, mais dans le point de vue de l'auteur. Point de vue qui s'affirme d'un texte à l'autre.

Certes, *Faut-il brûler Sade?* dé-

montre l'impossibilité où se trouve l'aristocrate du XVIII^e siècle de légitimer ses privilèges. Mais pour être vraiment politique et convaincant, cet essai aurait dû, me semble-t-il, faire une part plus grande à l'usage que les admirateurs actuels de Sade font du personnage. En deux mots : surenchère et radicalisme; nous allons plus loin que tous les théoriciens de la Révolution, donc, à quoi bon? J'aurais voulu aussi que Simone de Beauvoir se livrât quelque peu à l'autocritique. Elle ne paraît pas avoir écrit sur le sujet de Sade sans une secrète complaisance. L'existentialisme n'a-t-il pas cédé naguère à la tentation d'être en quelque sorte le Judas de la bourgeoisie, nécessaire et destructeur?

*La Pensée de droite, aujourd'hui* est moins ambigu. Il faut savoir gré à Simone de Beauvoir de rétablir les notions de droite et de gauche, d'avoir essayé de définir et de circonscrire la droite, d'avoir su discerner un mouvement dans les années de marais que nous venons de vivre. Certaines étiquettes qu'elle épingle sur des gens qui ne veulent pas d'étiquette font plaisir. Beau travail de nettoyage et beau massacre d'équivoques. Où je la suis moins, c'est lorsque je me demande : « Qu'est-ce que la pensée de gauche? » A force de dénoncer, elle fait la part bien belle à l'adversaire et réduit terriblement la plate-forme des écrivains progressistes. On se dit : « Comme il est difficile d'être révolutionnaire! » de même que beaucoup de femmes, après avoir lu *Le Deuxième Sexe*, ont pensé : « Comme c'est difficile d'être femme! » Il est méritoire d'être exigeant, méfiant à l'égard de toutes les compromissions et de toutes les hypocrisies qui nous guettent, mais trop de puritanisme décourage et cache souvent une faiblesse profonde.

De *Merleau-Ponty et le pseudo-sartrisme*, je ne dirai pas grand-chose. Querelle de spécialistes. Je relèverai pourtant cette phrase, tellement simple qu'on s'étonne qu'elle n'ait encore jamais été écrite: « Le fait est que Sartre fait partie de ceux qui veulent changer le monde : et il choisit les moyens que lui rend accessibles sa situation concrète qui est celle d'un écrivain bourgeois. » — GEORGES P.

**Au Café**, par *Mohammed Dib*, 188 p., 450 fr. (Gallimard). — Nous connaissions Mohammed Dib par *l'Incendie*, roman lent, tortueux, à la fois épique et d'une grande pénétration de pensée. Les mêmes qualités se retrouvent aujourd'hui dans *Au Café*, mais approfondies, décantées par le genre littéraire, la nouvelle, que l'auteur a choisi comme moyen d'expression. On admirera tout d'abord la sûreté du trait, ce qu'il y a d'indiscutable dans les atmosphères évoquées : en un mot, la présence des choses et des personnages, obtenue par une accumulation de phrases courtes qui dessinent, corrigent, ajoutent avec nervosité et entêtement. Ces phrases décrivent ce qu'il y a d'immuable dans les décors où se passent les histoires, ce qui fait de l'Algérie d'aujourd'hui une prison. On remarquera ensuite que chacune des nouvelles est moins un récit qu'une sorte d'instantané : la minute où une âme morte (souvent de misère) prend conscience d'elle-même, de sa condition, de la condition d'autrui, de l'état où se meurt un peuple. Dès lors, quelque chose remue et s'agite dans le paysage, dans la chair des personnages, qui émeut comme une naissance, qui effraye aussi, parce que c'est souvent de la haine. Mohammed Dib ne peut avoir mieux servi sa nation qu'en s'appliquant ainsi à détecter cette germination de l'esprit. Et après? dira-t-on. Après? Rien. Le reste appartient à l'Histoire. Ce qu'il importe de savoir aujourd'hui, c'est que des hommes qui ne pensaient pas se sont mis à penser.

Cette rencontre de la matière brute et de la dignité humaine, ce premier cheminement de la psychologie à l'intérieur de l'inerte, cette annonce de changement, le respect de l'auteur pour ce qui est, son goût du poids des choses en lesquelles un enfantement se prépare, la joie qu'il éprouve à observer partout l'éveil d'une vie nouvelle (joie contenue, car cela se passe dans les douleurs), tout cela rappelle Tolstoï. Ou rappelle plutôt un âge de la littérature lié à l'apparition d'une conscience nationale, qui a commencé en France au XIX^e siècle, qui a émigré vers l'Est, qui se retrouve aujourd'hui dans les pays coloniaux.

Après cette mosaïque de nouvelles, on attend de Mohammed Dib un nouveau grand roman. Il a ce qu'il faut pour peindre à fresque. — GEORGES P.

**Les Ordalies**, par *Gilbert Gadoffre*, 1 vol. in-16 de 267 p., 600 fr. (Editions du Seuil). — Œuvre originale (qu'il est encore prématuré de juger, car elle ne constitue que la première partie d'un triptyque), participant à la fois du roman d'action par le sujet, — un épisode

du « maquis » de la dernière guerre, — du roman policier par la progression angoissée d'une énigme, du roman d'atmosphère « à la Grand Meaulnes », mais à condition de muer la notion de mystère en celle de « sacré » : charge mythique inhérente à toute histoire humaine, libérée ici par l'invasion de circonstances d'exception. Ce château, ce mystérieux Prince blanc (qui ne sont pas sans répondants et dans notre littérature médiévale et même dans une histoire toute proche, si invraisemblable que l'épisode puisse apparaître), ce feu qui vient cerner le héros dans sa cachette et l'invite, à travers de somptueuses visions de cauchemar toutes chargées d'allégories, à l'épreuve suprême des « ordalies », autant d'épisodes qui ne sont pas séparés d'une réalité plus diurne. Donner une forme à l'ambiguïté de la conscience sommée par l'action, telle est la tentative que l'on peut saluer dans ce roman. — M. M.

**Hans Christian Andersen. Sa vie et son œuvre.** Publié à l'occasion de son 150e anniversaire. Copenhague, 1955, 1 vol. gr. in-8° de 220 p. — Né en 1805, mort en 1875, Andersen fut romancier avant de trouver dans le conte l'emploi réel de son génie (mais ses romans mériteraient eux aussi d'être connus à l'étranger). Pour le cent cinquantième anniversaire de la naissance du poète, la présidence du Conseil de Danemark lui a consacré un beau livre, que voici ici traduit en français. Enrichi de lithographies, d'illustrations anciennes des *Contes*, de portraits d'Andersen, de reproductions de ses dessins, l'ouvrage comporte quatre chapitres, dus à des collaborateurs différents (dont le ministre actuel de l'Instruction publique de Danemark) : La vie d'Andersen; Idée et forme des contes d'Andersen; Andersen en quatre-vingts langues; Andersen exemple pour les poètes. — M. M.

**Histoire d'aimer**, par *Louise de Vilmorin;* in-16, 152 p., 300 fr. (Gallimard). — Un conte très Louise-de-Vilmorin. Un charmant marivaudage (où la romancière marivaude avec son récit comme font ses héros avec les frissons et reflets qui leur tiennent lieu de sentiments). Et quoi d'autre? Hélas, rien d'autre. — S. P.

## *POÉSIE*

« VISAGE NUAGE », par *Pierre Emmanuel* (Ed. du Seuil). — Son nouveau recueil fait entrer, je m'en réjouis, maintenant seulement, je ne m'en cache pas, Pierre Emmanuel dans mon champ auditif. Confessant plus de la trentaine et demie (bon âge des poètes), une vue nouvelle du temps lui a-t-elle fait prendre parti pour son rythme plus strict, qui attendait de présider au resserrement de toute l'élocution? Naturellement, personne n'a jamais douté que la poésie ce soit des mots en parfaite servitude et tout heureux de s'y voir. Elle commence à une vocation d'options impétueuses que je craignais de voir ajournée, peut-être laissée pour partie à la charge du lecteur.

Dès les premières pages que voici, on sait que la parole y est prise pour revivre une foi; on le saura de mieux en mieux jusqu'aux poèmes culminants de la Passion. Or, paradoxe de fait, il n'y a pas de plus grave épreuve pour une poésie que de coïncider avec la glorification du Verbe. Ce n'est pas le lieu de se demander pourquoi, si la musique ou la religion convoquent la poésie, elles n'en font généralement qu'une bouchée; une

exception miraculeuse, que nous avons vu naître récemment, ne change pas la règle. D'autant plus prouvé apparaîtra donc un art sacré où ces deux termes-là ne se détruisent pas entre eux, — et d'autant plus proche de sa justification originelle une poésie qui se disculpe de la peinture de chevalet en redevenant la grande imagerie de la proclamation.

Du reste, pour vivifier de place en place notre confiance, la poésie de Pierre Emmanuel ne jette jamais par-dessus bord sa pesanteur humaine; rien n'est jeté, ni le charnel, ni aucune sollicitation; partie belle peut-être, non pas drame tranquille : le drame est d'aller vers cet état nouveau de soi qui doit devenir celui de chacun à son tour; les hauts cris de l'espérance ne seront pas plus émoussés que masquée la mauvaise conscience des oscillations.

Serait-on même injuste en voyant dans un cahotement vital et le sujet du livre et la marque de l'auteur? Pierre Emmanuel semble un artiste et un vivant auquel coûte particulièrement la rupture avec aucune de ses attirances, — celles, bien entendu, que lui offrent en nombre ses propres possibles, — mais aussi quel habitant d'un siècle à haute sonorisation est jamais sûr de n'écouter que sa seule voix dans son for intérieur? Je m'en rapporte à l'allégorie du beau poème qui prête son titre au recueil, et qui me laisse sur cette admirable et précieuse image de la figure humaine :

*Sans tain le miroir ovale*
*Attend la face de Dieu.*

Oui, nous suivons les intermittences de cette ombre étrange, comparable à celle des nuages dans l'azur, que promène notre propre masque sur le tissu de nos journées; de là, un symbolisme de l'éclipse et de la promotion. Cependant je me console mal de voir un livre que j'aime s'affubler de cette enseigne qui me rappelle certains conformismes verbaux : *Visage Nuage*, — ceci encadré dans son cache-cache de carton jaune et bleu.

Jamais on ne nous a tant dit qu'il faut être de son temps : ce n'est pas la peine, il fait le nécessaire. Quant au poète, je ne crains pas de penser que c'est à lui de dater les autres. J'espère ne pas compromettre Pierre Emmanuel, puisque je ne le connais pas, en imaginant dans sa dernière œuvre quelque chose comme une amorce de désintoxication; j'en parle forcément du dehors; pour lui, il n'y a jamais eu de coquetteries qu'avec ses séducteurs du dedans; nos dictatures de minorités laissent des refrains vivaces, et tout usurpateur, à partir d'une certaine ancienneté, rencontre

un ventriloque fraternel dans chaque entraille résolument — ou même innocemment — contemporaine.

Je serais très mal venu à insister sur des thèses si impopulaires, alors que ces poèmes, abjurant les langages de l'instant, se succèdent comme des ouvertures progressives sur l'éternel. Laissant aux « horribles fleuristes » leur « pâtée de mots artistes », le poète épelle « pas à pas » un « chemin vers la Parole ». Tout de suite après le symbole central du Nuage, éclate le mythe du *Phénix*, rajeuni de l'intérieur comme l'aigle du Psaume :

*Afin que reprenne vie*
*En se dévorant l'oiseau.*

Et de partie en partie, plus décisivement dans toute la seconde moitié du recueil, chemine une intensité d'expression liée à un approfondissement de la connaissance, en sorte que le vrai secret des mondes devienne le vrai ressort des poèmes : les vrais livres ne sont jamais autre chose qu'une graduation de la vie.

On ne peut pas demander que la Pénultième se retrouve à chaque ellipse, qu'un ange vous soulève au-dessus de tous les cailloux; l'éloquence reste au tournant, passons sur une « ligne de clivage », mauvais exemple. Par-delà maint dénivellement, et fût-ce loin de mes routes, m'entraîne un phénomène majeur : l'être-en-mouvement. Dans un long espoir qui reste un long risque, quelqu'un va vers une rencontre qui soit totalement celle de la personne par le même acte que celle du chant.

Le poème, dont son auteur ne connaît que fragments, est la grande aventure entrecoupée :

*Paradis perdu des images*
*Chaque jour ma main te récrit*
*Mais déchire page après page*
*Ton rêve que l'encre flétrit.*

Dans un des poèmes de la fin les plus incontestables, une allégorie semble pouvoir réhabiliter — posthumes — les illusoires avènements de nos langages : *A Josaphat*, « l'âme soufflée par le cuivre » de l'ange, tout cesse enfin d'être partiel; alors ce qui va être dit au nom de l'être reconstitué lui prête une formule qui rendrait compte aussi de l'ambition et de l'opération poétiques :

*Je sans nombre ni couture*
*Me rassemble autour du cri.*

Spécimen insuffisant mais typique des raccourcis étonnants qui abondent sous la plume de Pierre Emmanuel. La création

apparaît volontiers chez lui comme un pouvoir de bloquer des afflux d'images en équations métaphysiques; on pourrait puiser presque au hasard de cette « sagesse artésienne »; je ne vois guère à lui comparer que les densités, parfois forceries, d'un Angelus Silesius, d'un John Donne, notre XVI[e] siècle.

*Fais ô Verbe que mes vocables*
*Soient nus comme l'eau du torrent...*

Et voici qu'en effet, de plus en plus haut, est gravie la *Simplicité* qui est grandeur; des plates-formes graduelles conduisent à un dernier sommet, onze *Fragments d'une Passion*; ni la nudité du vocable ne fera défaut :

*Toi dit le cœur l'écho N'est-ce que toi,*

ni la frappe d'un éclair sur une définition de l'Esprit :

*Pouls de l'éternel silence,*

ni maintenant transfigurée une éloquence, ou d'exégèse :

*Dieu se rompt lui-même à leur table*
*Pour qu'ils le rompent sur la croix,*

ou de prophétie :

*Tiens-toi debout à la porte des hommes*
*Et je mettrai mes paroles dans ton cœur.*

Mais cet annonciateur n'oublie jamais qu'en lui-même reste le drame du mal, la menace en tout homme d'un « assassin comme les autres », celui qui a « tué le Verbe de Dieu » et qui le sait; ce n'est pas l'accent le moins émouvant de cette poésie, de découvrir, sous le Nuage,

*...que son vrai visage*
*Est la face agonisante de Dieu.*

TESTAMENT, par *Roger Gilbert-Lecomte* (Gallimard, Coll. « Métamorphoses »). — Préfaciers, Arthur Adamov, Pierre Minet font tout ce qui peut encore être fait pour que nous passions par l'intérieur en entrant chez R. Gilbert-Lecomte mort à trente-six ans, et il y en a eu douze. En symbiose dès l'enfance avec Daumal, dont il faudrait étudier parallèlement l'important *Poésie noire, Poésie*

*blanche* (Gallimard). Je ne crois pas que des pratiques d'absorption extra-cérébrale aient fait réussir vers et morceaux tels que

*Grande prison de cire en forme de femme*

ou :

*A l'orient pâle où l'éther agonise...*

Ce n'est pourtant pas une question épidermique que le caractère rare et interrompu des langages que parlent les usagers des Paradis Artificiels, à commencer par Coleridge et Quincey; c'est un problème de vie seconde dont ils s'exaltent et se vident avec un défi contre l'univers localisé dans leur déficience elle-même.

A quelle profondeur de l'homme et de l'artiste ce problème peut s'enfoncer, dans le cas-type d'un Baudelaire, j'avoue l'avoir appris par les pages où Maurice Saillet, dans le *Baudelaire II* du Club du Meilleur Livre, ce monument, ouvre un monde peu réellement exploré depuis la *Volonté de Métamorphose* de Joseph Baruzi (mais qui la connaît?).

LA BEAUTE DE L'AMOUR, par *Jacques Audiberti* (Gallimard). — Sous-titre : « roman en vers »; on ne voit pas Audiberti récrivant *Hermann et Dorothée*, il y a un peu de cela pourtant, une pincée tout au plus; davantage, moyennant quelques sauts de carpe ou marsouin, du *Vieux Marinier*, au moins par une mixture de strophes avec des *marginalia*. On n'ira pas jusqu'à se demander si cette histoire de bateaux dans une île grecque, où l'arbre et l'amour prévalent sur l'acier, rivalise par ses 24 rhapsodies avec celles, plus développées, d'un précédent aède pour archipel. Ici, même quand le poète s'absente, il semble que ce soit pour aller chercher de nouveaux paquets de réussites. Système ou conviction, créer par des chaînes d'images un compact décousu du monde, jusqu'à ce que des sonorités tirent de son absurde une logique en oblique. Au fond, quoi de plus raisonnable pour un poète que de vouloir mettre son bruit dans nos têtes fatiguées du leur? La question est, sauf erreur, de savoir où sera le bruit-délivrance, où finira le bruit-bruit, — c'est peut-être celle de nombreuses poésies.

*Raymond Schwab.*

Les Vignes de Septembre, par *Loys Masson* (Seghers). — Dans la poétique de Loys Masson, je n'ai pas encore trouvé l'entrée; tout ce que je peux dire pour le moment est que je ne jouerais pas le jeu si je disais que son procédé d'expression me paraît jouer le jeu. Avec quelque sympathie qu'on suive la cohue qu'il projette dans la nature pour en arracher des bouffées de discordances, j'avoue que cet encombrement ne me met pas plus à l'aise qu'une arrière

boutique de brocanteur; et j'ai conscience que le recueil n'était pas fait pour que j'y aille cueillir deux brèves et reposantes chansons :

*J'entends chanter le roi des chats-*
*[huants.*

R. S.

**Trois longs regrets du Lis des Champs,** par *Marcel Thiry* (La Flûte enchantée, Liége). — Un deuxième métier est le salut du poète; celui de Marcel Thiry le met à même de renouveler par trois fois les thèmes de la « Forêt de Gâtine », d'où il a, je pense, rapporté sa baguette de coudrier : *Anabase Platane*, ou le mythe des arbres de Provence faisant le voyage du Nord pour y apprendre aux calculateurs affairés comment on laisse passer le temps; *Prose des Forêts mortes*, ou le cauchemar des pousses de nature transformées en objets de commerce et qui en demandent compte au marchand peu marchand; *Air du Wagon postal*, ou le Lamento de la terre captive entre les rails, endroit du monde le plus privé de verdure :

*Pris d'amour dans la nuit pour un*
*[wagon postal,*
*Quand j'étais stèle seule humaine*
*[et comme un phare*
*Là où le rail s'évase en delta de*
*[métal...*
*Quand j'habitais ce beau manque*
*[d'herbe absolu...*

En écoutant très loin, peut-être percevrait-on quelque harmonique des trains de Larbaud, mais bien davantage ce que naguère il y avait déjà d'auto-horoscope dans ce beau titre : *Toi qui pâlis au nom de Vancouver...* Tout dans ce cahier, depuis la typographie d'une collection comme on n'en voit plus guère, jusqu'à la discrétion de la musique, est raffinement; cependant l'énergie propre au songe pose en termes de douce obstination poétique le seul problème de notre temps, — peut-être le seul de l'homme : jusqu'où a-t-on le droit de vendre la nature et quels rapports y a-t-il *finalement* entre perdre son temps et gagner sa vie? ces problèmes dont on ne peut, bien entendu, chercher la solution que sur la flûte... Et celle-ci est à l'enchanteur. — R. S.

**D'ombre câline au buisson,** par *Edmond Humeau* (La Tour de Feu). — En faveur d'un lecteur qu'il souhaite, le poète, avec une émotion faite pour se gagner, revoit vingt-cinq années où il a cherché les passages brûlés de la poésie, sous le zigzag de ce triple parrainage : Marcel Ormoy, Max Jacob, Ramuz. A chacune de ces mémoires syncrétisées est dédiée une des premières parties de la plaquette; les débuts semblent, en effet, avoir laissé la demi-présence d'une romance encore prête à montrer un bout de sentiment :

*Je n'aimais pas le vent d'hiver*
*Qui se bat sous la porte...*

Mais bientôt c'est le grand catch avec les vocabulaires; là, le seul arbitre qui ne risque pas sa peau est l'efficace humour de l'auteur :

*Les ondes dînent au pré...*

Tandis que nous frémissons pour lui d'une loterie sans antibiotique connu, lui, non, il éperonne à plaisir ces champions qui s'emportent sous son crâne, et le voilà tout euphorique et gaillard de regarder jusqu'où ça ira, ce qui-perd-gagne :

*Félicités cerfeuil graminées*
*En lauriers du bouillon nagent*
*Où se cuit le perroquet.*

R. S.

## *THÉATRE*

**COMEDIE-FRANÇAISE** (Salle Richelieu) : *Les Femmes Savantes*, de Molière. — **THEATRE NATIONAL POPULAIRE** : *Le Triomphe de l'Amour*, de Marivaux. — **THEATRE SARAH-BERNHARDT** : *Cyrano de Bergerac*, d'Edmond Rostand. — Oui, c'est ainsi : les trois soirées importantes de ce début d'année sont signées Molière, Marivaux et Rostand; les trois soirées qui peuvent nous inciter aux plus piquantes méditations sur certains mystères de la vie du théâtre.

A la Comédie-Française, c'est l'anniversaire moliéresque du 15 janvier qui a été célébré par une reprise des *Femmes Savantes*

dont évidemment, et selon une fatalité créée par la pénurie de pièces modernes, on attend une honorable série de recettes. Cette nécessité de remporter sans cesse des succès commerciaux avec le répertoire dont le texte ne comporte plus de surprise pour le public oblige à faire porter l'intérêt sur la présentation de la pièce. Il y faut introduire, coûte que coûte, de quoi piquer les curiosités et alimenter les conversations : ainsi naît, persiste et grandit cette fureur que Robert Kemp a si bien nommée la « *libido novandi* », qui tient les meilleurs, les plus expérimentés de nos metteurs en scène. C'était cette fois l'excellent Jean Meyer (on se rappelle son étincelant *Bourgeois Gentilhomme)* : il a fait, au cours d'une même soirée, du savoureux, du parfait, du contestable et de l'impossible.

Le savoureux : un décor de Suzanne Lalique, où les divers ors fauves des reliures d'innombrables livres brillent du haut en bas des murs, sur des rayons que couronnent des bustes de bronze vert; un Chrysale (délicieusement joué par Debucourt) qui a troqué son épaisseur traditionnelle pour une charmante faiblesse velléitaire aux impulsions fugitives... Le parfait : le Trissotin de Jacques Charron, infatué, susceptible et calculateur, et cousin reconnaisable de Tartuffe, et le Vadius de Rollan, bien finement cuistre et tout hérissé d'envie et de rancune sous ses fleurs de rhétorique. La célèbre dispute, soigneusement décapée, et repensée, réplique par réplique, a brillé des plus fraîches couleurs. De même la scène du sonnet, avec un Trissotin seul devant l'alignement de ses trois admiratrices, égrenant leurs répliques pâmées selon un rythme d'une rigueur presque musicale. Parfaite aussi, et récompensée d'un retentissant succès, la Bélise suggérée à Andrée de Chauveron, et réalisée par elle avec l'humour le plus sûr et le style le plus fidèle. Il s'agissait d'abandonner la Bélise traditionnelle, maquillée, pomponnée, sautillante. Non qu'elle ne fût pas vraie, mais pour chercher autre chose. Merveille : ici la « *libido novandi* » a rencontré une autre vérité, tout aussi plaisante, une Bélise pâle, élégiaque et blette dont la folie se teinte de douce anémie cérébrale. On a acclamé cette pittoresque surprise.

Le contestable : un excès de noirceur imposé à la belle, majestueuse et bien-disante Philaminte de Lise Delamare. On se prend à craindre que la soupe manquée de Chrysale soit un jour assaisonnée par la Voisin... L'impossible : une erreur de distribution — et de conception — qui a fourvoyé la chatoyante Hélène Perdrière (si ravissante l'autre saison en Silvia) dans une Armande abandonnée dès le lever de rideau à toutes les agitations d'une furieuse rage. Que les *Femmes Savantes* contiennent, sous les

satires d'ordre littéraire, le drame d'Armande, condamnée par Molière à l'humiliation et à l'abandon pour avoir refusé les risques et les charges de son destin de femme, cela est vrai, et perceptible pour tous les spectateurs depuis l'interprétation décisive (et alors nouvelle) qu'en donna Julia Bartet jadis, et qui fit toujours depuis lors plus ou moins tradition. Qu'on se plaise (*libido novandi*) à mettre là-dessus l'accent avec une insistance particulière, pourquoi pas, une fois en passant? Encore faudrait-il suivre la marche de la pièce, et nous faire assister — comme Molière l'a indiqué — à l'écroulement *progressif* de la fausse supériorité d'Armande, et que l'interprète disposât de notes graves, dont la chaleur pût aller jusqu'à une brûlante âpreté...

Voilà beaucoup de chicane, dira-t-on? Eh! non, c'est tout l'excellent qui nous rend plus exigeants devant le moins bon. Et puis, discuter des intentions de Molière, c'est rivaliser de fidélité, et c'est donc encore le servir.

●

Aucune discussion, aucune objection, aucune critique à cette inattendue résurrection du *Triomphe de l'Amour* dont Vilar vient d'animer et d'enchanter le sévère Palais de Chaillot. Le ravissement qu'il nous dispense ne comporte ni faille ni ombre. C'est du Marivaux ailé et fantasque, épanoui par le romanesque désinvolte de la Comédie Italienne, le Marivaux qui, dans ce climat féerique, frôle parfois le Shakespeare des comédies. Cousine (par l'Italie) des Rosalinde et des Viola, cette princesse qui se déguise en cavalier pour approcher incognito le jeune homme qu'elle veut élever jusqu'à elle, et qui séduit par mille ruses non seulement le jeune homme, mais un vieux philosophe, et la vertueuse sœur de celui-ci. Portant habit et bottes en preste cavalier, alternant déclarations hardiment brûlantes et aveux savamment nuancés, tour à tour Don Juan et Silvia, Lovelace et Monime, et toujours brillante d'humour capricieux et d'incisive lucidité, Maria Casarès y est presque déconcertante, à se mouvoir ainsi aux limites du réel... Tous, autour d'elle, sont fins, malicieux et parfaits : Vilar, Mollien, Catherine Le Couey, Monique Chaumette, et ces deux admirables bouffons, puissants et délicats tout ensemble : Wilson et Sorano. Musique de scène fluide et dansante de Maurice Jarre qui a adouci ses cuivres; costumes de Gischia qui a rompu aux demi-teintes les franchises habituelles de sa palette : tout est en harmonie, frais, vif, spirituel et tendre. On se réjouit de penser

que Vilar et sa troupe vont montrer par le monde, avec ce spectacle, un des plus fidèles et des plus parfaits portraits de la grâce française que le théâtre ait jamais réalisés.

●

Raymond Rouleau a repris, pour présenter *Cyrano de Bergerac* au Théâtre Sarah-Bernhardt, la mise en scène qu'il avait réalisée en 1954 avec Gino Cervi et les comédiens italiens. Elle nous avait ravis, et elle nous ravit de nouveau, avec Pierre Dux qui a été légitimement acclamé dans Cyrano. Intelligent, incisif à l'occasion, et formé par une longue fréquentation de Figaro, il a donné tout leur mordant brio aux parties satiriques et combatives du rôle. Sensible, ardent même, quoique avec réserve, et plus près par sa nature profonde des amoureux que des comiques, il en a vécu avec une sincérité rare et la plus délicate justesse les épisodes fervents et douloureux. Sous les paillettes des « pointes » et le retentissement des rimes, son Cyrano fait apparaître — sans sacrifier le nécessaire « panache » — un plus riche fonds d'humanité qu'on ne lui en prête généralement.

Pour gagner du temps sur les entractes, Rouleau a imaginé entre le 1^er^ et le 2^e^ acte, puis entre le 4^e^ et le 5^e^ deux interludes en ombres chinoises sur un vaste écran de scène bleu pâle. Le premier anime le combat à la Porte de Nesles, dans le style surabondant et folâtre des *Trois Mousquetaires*. Le second, au contraire, est tragique. Après le baisser de rideau sur l'assaut subi par les Gascons au siège d'Arras, la ballade des Cadets est reprise (par la voix de Cyrano) sur le mode mineur, tandis que défilent, en ombres, tous les éclopés, mutilés et misérables empruntés aux *Malheurs de la Guerre* de Jacques Callot. Le lamentable cortège se clôt par une silhouette féminine en deuil qui s'arrête, au centre, de dos, les bras en croix.

Ainsi se marque, dans la vie du drame maintenant sexagénaire (et toujours bien vivant) l'expérience que nous avons faite de deux guerres, et qui manquait à Rostand et à ses heureux premiers spectateurs. Que Rouleau, pour cette amère et pathétique trouvaille, soit profondément remercié !

*Dussane.*

## *CINÉMA*

LA JEUNE CRITIQUE. — Je suis heureux que Nicole Védrès ait dit mieux que je ne l'aurais fait tout le bien que je pense aussi du film de Gavin Lambert. Aujourd'hui et autour de nous, il n'y a simplement plus de bon sens, dans les deux acceptions du mot. C'est pour cette raison qu'un film comme celui-là — assuré, subtil, étrange — risque de passer inaperçu auprès de ceux mêmes qui prennent sur eux, il est de plus en plus difficile de savoir pourquoi, d'influencer le public, voire les propriétaires de salles comme il le faudrait aussi en l'espèce. Si ces choses pouvaient passer par des chiffres, on dirait qu'il y a deux écoles : les uns sont continûment ravis de savoir que deux et deux font cinq, les autres consentent que deux et deux fassent quatre mais en éprouvent de la gêne. Sans doute faut-il compter aussi avec ceux qui vont et viennent entre ces deux pôles de la pensée. Si je parle bon sens, ce n'est pas pour ressusciter Clément Vautel, mais parce que je trouve assez bien, et même joli tous comptes faits, que deux et deux fassent quatre, c'est-à-dire qu'un assez grand nombre de gens vivent en bonne santé et puissent de temps en temps voir un film de qualité plaisante ou exceptionnelle. Mais écoutez ce que leur disent des idoines (sensément).

Les voici célébrant dans les objets difformes de Rossellini les merveilles aphoniques du cinéma d'idées, sans rire et cependant de la façon dont Jacques Prévert a célébré les merveilles analogues du théâtre contemporain: « Hier soir, au Nouveau-Vieux-Colombier, nous étions quelques-uns et non des moindres... Pendant les entr'actes, alors que d'aucuns, pourtant sûrs de l'impunité, osaient à peine se permettre de faire semblant de sourire, nous autres nous échangions un regard qui en disait long. Et plus tard, après la « fête », oubliant l'heure, le nom des rues, le temps, l'espace, et la pluie qui tombait et autres superfétatoires matérialités, échangeant nos impressions, nous marchions. — C'était fort minable! — Oh! combien! — Et à cause de cela même d'une indicible intensité! — Mais un peu existentielle, il faut se l'avouer. — Peut-être, mais tellement chrétienne avant tout! — Cela je vous l'accorde, chrétienne jusqu'au bout des ongles rongés. — Quelle statufiante et salubre soirée. — Ah! le voilà bien le parfait nouveau réalisme des idées! — Eh oui, la vie même, la vraie... — ... la nôtre, si dure à vivre mais si belle à penser. — Et que l'homme est petit quand le Théâtre est grand! — Tout à fait exact, tenez,

moi qui me suis si consciencieusement mais si magistralement ennuyé, parfois je me suis senti chez moi, en famille, à la maison. — Quelle leçon pour la Télévision! »

Ce texte de Jacques Prévert, publié par les *Lettres nouvelles* en décembre 1953, est d'un humour prophétique. On a pu voir depuis, sous les plumes de la jeune critique née sénile, Hitchcock célébré de la façon dont Bossuet prononçait des oraisons funèbres, des preuves que ce même Hitchcock pense d'autant plus haut que ses ouvrages ont moins de substance, l'éloge du ton faux des *Mauvaises rencontres*, ton faux où nichent les vérités dernières. On a pu lire enfin dix pages consacrées à *French Cancan* sur l'air et les paroles de « Frère, il faut mourir ».

Ce qui est nouveau, ce n'est pas le cinglé solitaire, individu assez souvent délicieux à entendre, du moins jusqu'à ce qu'on soit pris de sommeil ou bien de boisson anesthésiante. Mais ce qui est nouveau, absolument et inénarrablement nouveau, c'est de voir une dizaine de cinglés identiques zigzaguant comme des poivrots et vêtus comme de curieux militaires, avec pour uniforme des espadrilles Rossellini, la vêture du croque-mort et des chapeaux Hitchcock. Sur leur itinéraire imprévu, ils agitent une griffe indéchiffrable, et d'ailleurs dans l'indifférence commune, bien qu'ils fassent du bruit et bien que de temps à autre une ménagère, un jardinier ou un cinéaste mettent le nez à la fenêtre et regardent défiler ces dix Ferdinand Lop sérieux comme autant de papes, les regardant avec une douce et miséricordieuse hilarité, point.

LE SPECTACLE LE PLUS COMIQUE DU MONDE. — Je suis poursuivi en ce moment par une idée entêtante, et naturellement un peu absurde, celle de la ressemblance de l'Angleterre et de l'Italie (enfin). C'est peut-être pour avoir vu à Menaggio, sur le lac de Côme, une séance de cinéma qui aurait pu se dérouler à Oswaldtwistle, hors de la salle, dans la salle et sur l'écran. Dans la salle, une grande foule d'une trentaine de personnes composée de militaires, de bonnes, de bonnes d'enfants et d'enfants proprement dits et de plusieurs âges achète des glaces en se bousculant et en poussant des cris d'animaux par un effet de la multiple réciprocité de l'amitié. Quand la salle est quasi remplie — et c'est seulement par cette entorse à l'horaire, ce soir-là, que Menaggio différa d'Oswaldtwistle —, quand donc la salle est quasi remplie commence la séance devant un auditoire qui se décline par rangs d'âge : trois rangs d'enfants

proprement dits, suivis d'un plus grand nombre de rangs de tout jeunes gens, prenant appui sur les rangs de bonnes d'enfants, de bonnes, de militaires, de garçons de bain, de garçons bouchers, de garçons charcutiers et d'autres garçons d'autres métiers utiles et poétiques en Italie. Au balcon, il y avait, je le suppose, des touristes de Hollande, le contrôleur des poids et mesures, un rentier d'un pays inconnu et quelques autres personnages de Giraudoux. L'un ou l'autre de ces spectateurs imitait de temps en temps le chat, le chien, le cheval et probablement jusqu'au rhinocéros. Mais seulement de temps en temps, de loin en loin et à bon escient le plus souvent, et sans jamais susciter la contre-manifestation des gens qui ont acheté à l'entrée le droit de regarder en gens bien élevés. Non, jamais rien de ces humeurs suspectes et qu'on ne connaîtrait pas non plus dans le cinéma populaire d'un village du Royaume-Uni. Le film même — film italien avec Toto en tête d'affiche, intitulé *Le spectacle le plus comique du monde* — pourrait être un film anglais. C'est un burlesque situé dans le milieu du cirque. On y voit Toto, aussi affolé qu'intimidé entre deux vamps rivales, rendre à leur sujet un jugement de Salomon. On y voit ces deux vamps se dénuder le dos jusqu'au milieu pour le profit du spectateur cependant qu'elles révèlent à Toto, croit-on, l'équivalence avant de ce demi-dos, puis se retourner vers le spectateur et le berner en montrant des soutiens-gorges sur leurs quatre gorges. On y voit aussi le héros déguisé en vieille dame à chapeau à fleurs applaudir aux exploits de son sosie, lequel, au comble de la frayeur impuissante, terrasse plusieurs lions à main nue, entre autres exploits. Plusieurs grands artistes de cinéma ont prêté leurs concours bénévole à ce film, c'est-à-dire qu'ils y figurent aussi intelligemment qu'ils le peuvent, en gros plan ou plan moyen. Le « relief » ajoute encore de la cocasserie, ainsi que la couleur. Ce sont donc des images animées en relief, en couleurs et pour les enfants, qui conjugent assez bien d'anciens moyens d'expression : les vues de baigneuses ou de valets de chambre sournois qui subsistent dans les modestes luna-parks des provinces, les spectacles qu'on rencontre dans le discret et merveilleux roman de l'amitié intitulé *Pierrot mon ami*, le paravent chinois, la lanterne magique, le music-hall à Edgware Road, la *Commedia dell'arte*, et le cirque naturellement. Il y entre une magie immédiate; une efficace entente de l'absurdité des relations humaines; enfin la mise en pièces des prétentions et l'aptitude à surélever de quelques degrés le voltage des spectateurs. Je ne crois pas excessif d'ajouter qu'on y découvre, par-delà des contrastes de tempérament et des pré-

jugés bien connus, quelque chose comme une entente italo-anglaise du destin des hommes. Je n'en parle pas en critique de cinéma, bien sûr. Je note seulement quelques réflexions suggérées par un gentil spectacle dans une salle faite à sa mesure, exercice salubre de temps en temps. Nul n'en tirera que *Le spectacle le plus comique du monde* est un chef-d'œuvre. Il faudrait du reste des savants encore plus diplômés pour certifier les chefs-d'œuvre. Mieux vaut donc entendre l'auteur des *Poésies documentaires* selon lequel : « Un éléphant sur une boule est un spectacle shakespearien ».

A PEU PRES LES MEMES CHOSES. — Je dois au hasard le rapprochement de deux films qui m'encouragent à cultiver ces idées, ou du moins leurs couleurs. L'un est italien — *Bonjour, éléphant*, de Vittorio de Sica, revu sur l'écran de télévision —, et de l'autre — *Touch and go*, œuvrette anglaise — les sous-titres ont été faits à la maison, comme il se trouve, de sorte que nous débouchons dans un trafic d'influence indubitable, oui, monsieur. L'éléphant du premier film a pour répondant le chat du second, et ces deux éminents animaux sont aussi les deux principaux personnages. L'éléphant, c'est Nabu; le chat, Heathcliff. Celui-ci se nourrit de foin dans une baignoire sise au quatrième étage quand celui-là se perche sur un ornement d'un pont de la Tamise, hors de la portée des humains, l'un d'eux excepté afin qu'il y ait une histoire. Il est bon de rencontrer ces bêtes : elles ne sont pas bêtaphysiciennes, ainsi qu'il a été dit par un prophète insoucieux de son testament. Les dernières nouveautés sont à la suite.

*Jean Queval.*

**Ordet.** — Voir *Ordet* et mourir. — Au mois prochain.

**Lola Montès.** — Grande mauvaise grâce il y aurait à refuser les mérites qu'accumule ce film. Avec l'écran du cinémascope il introduit par endroits — bons endroits — une conversation à deux personnages dans le même champ, le même plan, et cette confrontation est absorbante. Avec le même écran, s'en servant comme principe de résistance, prenant appui sur son absurdité même, Max Ophüls réalise une mise en scène de haute voltige, avec une application minutieuse et obstinée. Il introduit aussi divers plans sonores dans le dialogue même. Mérites, encore, du sujet. Oui. Avec la vie d'une courtisane de la danse, le cinéaste chante la complainte tragique de la déchéance, se servant des comédiens comme d'objets, et de l'ensorcellement des êtres à eux-mêmes, ou à leur mauvais génie réciproque, dans le couple. Martine Carol tient sa partie. Peter Ustinov domine le jeu, en superbe comédien. Les autres sont pris au piège. Seuls les extérieurs trahissent le ton dramatique, à travers la couleur. La nature n'est pas, elle, prise au piège. Pourrait-on dire. Le total de ces mérites n'émerveille pas. C'est dommage mais c'est un fait. Expliquons-le par la lourdeur. Ou par le spectacle, la distance du spectacle, qui quelquefois s'interpose entre spectacle et spectateur. Ou par la sur-

abondance du baroque. Ce sera comme vous voudrez.

**L'enfant et la licorne.** — Sur le terrain des références, c'est le troisième film raté de Sir Carol Reed depuis le *Troisième homme*. Quant au climat, c'est un film néo-réaliste, si vous voulez, qui se déroule dans l'*East-End*, par là comparable à *Il pleut toujours le dimanche*, un film attachant. Mais ce climat s'infléchit par la sentimentalité, trop, et par le conte féerique, pas trop convaincant. Quant à ce conte, il concerne surtout un enfant et un chevreau, dans lequel on peut voir une licorne, en effet. S'il n'est pas très convaincant, c'est pour toutes les raisons qui font le film raté. On y a mis de tout. Un vieux Juif, une plantureuse fille, une dame de bons sentiments, deux catcheurs, avec cet enfant, cette licorne et des comparses. La mayonnaise n'a pas pris. Tout n'est pas pareillement bien posé, et il n'y a pas de conjugaison. On s'explique mal aussi le mélange des accents. Par moments, on dirait que Kensington visite White Chapel, ou Auteuil Saint-Ouen, pour donner une équivalence. Ces acteurs sont des personnes déplacées. Au cœur de ces erreurs, il y a la couleur. Le réalisateur a joué contre la convention. Celle-ci réserve la couleur au passé et au music-hall. Il était bien d'enfreindre cette règle, ne serait-ce que pour voir. Mais, c'est raté, justement, et c'est bien dommage — raté sauf pour les enseignes lumineuses. Remarquez aussi que la couleur fait étriqué, aujourd'hui, sur petit écran. C'est un fait. Eh bien, c'est pourtant un joli film. Il y a, sur certaines images intimistes le contrepoint sonore entêtant du jazz de la rue. Il y a des moments sensibles. Il y a Diana Dors, « la Marilyn Monroe britannique ». Eh bien oui. Diana Dors est faite en vulgarité pleine pâte et du meilleur aloi. Bravo et merci. Il faut peut-être redire qu'il y a une licorne. Un assez joli film tout à fait raté, auquel on pensera avec plaisir, de loin en loin.

**La main au collet.** — Jusqu'au bout, Hitchcock fait marcher le spectateur. Jusqu'au bout, mais tout de même, à plusieurs scènes près, le récit est lisse, elliptique et plaisant. Il y a vingt discrètes prouesses de mise en scène. Des comédiens pour la plupart changés en leur silhouette. Un dialogue vif. Des fausses pistes et chausse-trapes. Bien des gens feront de la *Main au collet* leur meilleure soirée de la semaine. Hitchcock lui-même est le maître du divertissement populaire de bonne qualité. Le Dorothy Sayers ou l'Agatha Christie du cinéma. Toutefois, on le sait de longue date. Reste donc à dire ce qui distingue ce film des précédents. C'est qu'il est plus détendu que les autres. Qu'il donne deux femmes à apprécier sans arrière-pensée, à leur niveau naturel, et de menues surprises dans la découverte de leurs caractères. Mais il faut surtout mentionner la couleur. Elle est invisible et visible tour à tour et comme il le faut. Or c'est un sujet contemporain. C'est donc le pari perdu par Carol Reed que gagne Hitchcock. Il lui permet de montrer la Côte d'Azur à son avantage, au moins touristiquement. Le procédé *Vistavision* met l'image en valeur en éliminant le flou. Bref, ceux qui trouveront leur meilleure soirée dans la *Main au collet* auront raison, mais tout comme auront raison ceux qui ne jugeront pas impérieux de se déplacer. Il s'agit d'un cambrioleur dit Le Chat qui opère par les toits à travers propriétés et palaces. Un mégot écrasé dans un œuf sur le plat orne aussi ce récit.

**Les hussards.** — C'est un film de coproduction franco-italienne, mais dont pour une fois le sujet — les hussards de Bonaparte en visite chez nos sœurs latines — s'accommode de cette équation financière. C'est un film d'Alex Joffé, son meilleur, dont le sujet, ou plutôt le thème, est emprunté à une pièce du même nom de P.-A. Bréal. A un bout des choses, c'est une de ces mascarades dont est peuplé le cinéma d'Italie. Tout y est traité à la blague dans un mouvement savoureux sous prétexte que le passé est un pays. A un autre bout des choses, c'est une charade lointainement intellectuelle sur un ton à la mode, pacifiste et proche de l'esprit chansonnier. Elle veut dire que la bravoure la lâcheté la victoire la défaite la vie la mort l'amour fait en chemin sont des accidents pittoresques et éminemment réversibles. On voit Louis de Funès, peut-être bien notre meilleur comédien de composition au cinéma, dans une composition peut-être encore plus drôle que d'habitude. Blier et Bourvil, mariés comme étaient mariés Bach et Laverne. Un couple idéal. Bourvil, lui, ce film me dit que, le jour où l'on tournera Candide, Candide, il faudra que ce soit lui. On voit encore ce que l'on nomme d'accortes beautés : Silvana Pampanini et

tête d'affiche. Le film, cela dit, est comme son sujet, ou réciproquement. C'est de l'assez savoureux va-comme-je-te-pousse, et on se pousse pas mal, de hussard à hussard, d'ivrogne à pochard, de soudard à soubrette, d'ennemi à ennemi. Nino Frank dit qu'il aurait fallu donner le Delluc aux *Hussards* — plutôt que de découvrir Clair. Il y a aussi des années où l'*Almanach du Canard enchaîné* mérite le Goncourt.

**Une fois, il était.** — « Il était une fois un jeune homme au naturel pessimiste, celte, rêveur, maniaque, grand voyageur, qui avait lu Giraudoux et Arsène Lupin à douze ans et dont la passion dominante était le cinématographe. » Un bon jeune homme en vérité. Il a beaucoup aimé la *Strada*. Il est allé à Rome afin d'y rencontrer Federico Fellini, le metteur en scène, et Giulietta Masina, son épouse, laquelle incarne Gelsomina, dans ce film. Disons d'abord qu'il a bien fait. Les idées les plus générales sont celles qui laissent échapper le plus de substance. A beau faire des exégèses qui n'a pas pris la peine de regarder d'abord et de se renseigner ensuite. Si c'est toujours vrai, ce l'est du cinéma de façon particulière, et, à l'intérieur du cinéma, ce l'est surtout de l'Italie, pour des raisons que chacun aujourd'hui commence à savoir ou à soupçonner.

**Un exemple à suivre.** — De son voyage, le jeune homme — il s'est présenté lui-même, ci-dessus — a rapporté une longue conversation avec Giulietta Masina, une autre avec Federico Fellini, dans cet ordre. Il la publie dans un album édité par le *Seuil*, simplement nommé : *La Strada, un film de Federico Fellini*. Cet album — publié dans un format fastueux — comporte encore la reproduction d'un beau portrait en couleur de Gelsomina, sur la couverture, — une note de Federico Fellini, — des notes de musique, — un récit aide-mémoire, fait de photos légendées, — d'autres photos, — un article d'André Bazin, en postface, article qui a ému Fellini, Fellini le dit. On dira que c'est un ouvrage original. Oui, dans l'état des choses. Mais c'est surtout de bonne méthode. C'est un exemple à suivre, de critique et d'édition, en réalité. Le livre porte, à la fin, et en petits caractères, les signatures conjointes de François-Régis Bastide, Juliette Caputo et Chris Marker.

**Le travail.** — Le film a été tourné en trois mois, en soixante endroits différents. Il est fait d'un mélange, imprévisible, de l'imprévu et du concerté. Il y a donc eu plusieurs états du scénario, dans la mesure où l'on peut parler de scénario. Des coupures ont été faites au montage. Le doublage a joué son rôle, comme dans tout film transalpin.

**Gelsomina.** — Le personnage de Gelsomina est apparemment né d'une complicité conjugale, souterraine. Comme si Fellini avait découvert une personnalité dormante en son épouse : c'est elle-même qui le dit. Le sourire à bouche fermée vient d'elle-même, de son enfance. Ses yeux mi-éteints sont un artifice de l'art, obtenu avec beaucoup de talc. Son manteau est une capote de l'autre guerre. Ses cheveux ont été coupés au sécateur, et puis collés, avec de la colle.

**Diriger les comédiens.** — L'un des points forts de Fellini semble être son aptitude à diriger les comédiens. « Il m'est très difficile », dit son épouse, « de faire quelque chose sans savoir pourquoi; or Fellini ne donne jamais d'explication. Il ne veut chez les acteurs aucune initiative personnelle, car il sait parfaitement ce qu'il veut, et il préfère le leur dire chaque fois exactement. » Au doublage, il impose ou suggère les intonations.

**Le vrai, le faux.** — Vraies, entre autres : deux religieuses, la procession, la foule pendant le spectacle du Matto sur la corde, la boucherie. Fausses, entre autres : la prostituée (une actrice), la noce (mais de vrais paysans et des mariés de deux mois).

**Une plage, une place.** — Fellini parle : « Dans chacun de mes films, un personnage traverse une crise. Il me semble que l'ambiance la meilleure, pour souligner le moment de crise, est une plage ou une place, la nuit. »

**Chrétien? Poétique?** — Fellini déclare que son film est chrétien. Il trouve légitime que l'on parle à son sujet de grâce, et aussi de néo-réalisme de l'individu. Ce sont des mots. Il n'y a pas à récuser les mots de Fellini. Il n'y a pas lieu non plus que le spectateur les fasse siens. Chacun va sa route, et il est utile d'y rencontrer un peu de poésie.

## *ARTS*

CARPEAUX AU MUSEE DU PETIT PALAIS. — C'est au Petit Palais que devait être organisé l'Hommage à Carpeaux, car, depuis la donation de Mme Clément Carpeaux, c'est ce Musée qui possède à Paris le plus grand nombre d'œuvres transportables du sculpteur. Valenciennes, également très riche en œuvres du Maître, a fait de nombreux prêts à l'Exposition, ainsi que le Musée du Louvre, Mme Clément Carpeaux et de nombreux collectionneurs particuliers. Environ trois cents pièces ont été ainsi réunies : sculptures, maquettes, bustes, dessins et peintures. Beaucoup de peintures.

Les amateurs d'art savaient déjà que Carpeaux était un grand peintre en même temps qu'un grand sculpteur. Mais ils ne savaient pas tous que, pour lui, la peinture n'était pas ce qu'elle est pour la plupart des sculpteurs, c'est-à-dire un travail préparatoire, une façon nouvelle d'appréhender l'objet que l'on veut bien connaître avant d'en recréer la forme. Carpeaux peignait en peintre et non en sculpteur. « J'ai bien barbouillé des toiles... disait-il, j'aime cet art avec passion... » Et quand il se représentait dans son atelier, c'est en peintre qu'il le faisait, et le pinceau à la main. Il ne pouvait pas imaginer que sa « Vue du Tibre » ou son « Bal aux Tuileries » le conduiraient à la sculpture; il cédait au plaisir de faire jouer les lumières et chatoyer les tissus, ce qui est strictement du domaine de la peinture. C'est ce qui explique l'abondance des toiles réunies au Petit Palais et leur intérêt.

Comme Watteau, Carpeaux était de Valenciennes. Comme lui, il mourut jeune. Un peu moins jeune pourtant, mais chargé aussi de maux et de misères physiques, guetté dès l'enfance par un destin tragique que le succès n'écarta pas et qui devait le poursuivre jusque dans la mort.

Pourtant, il sut ce que c'était que la gloire, et, malgré des débuts difficiles, il fut glorieux de bonne heure. Il connut le monde et il y fut reçu. Il jouit même de la protection de l'Empereur, de l'Impératrice et des plus grands personnages de la Cour. Il eut pour modèles les têtes les plus couronnées, les épaules les plus célèbres. Toutes ses plus grandes créations furent, il est vrai, décriées par la critique : Ugolin, Flore, la Danse... Mais n'est-ce pas normal et le contraire ne serait-il pas trop exceptionnel? Comme Watteau qui, en dépit de sa vie malheureuse, reste le peintre des Fêtes Galantes et des Divertissements de rêve, Carpeaux

sculpteur sera toujours l'historiographe du Second Empire, fastueux, brillant et fragile, et celui-ci l'entraînera dans sa chute. Mais Carpeaux peintre va plus loin que son temps. S'il se tourne vers les Maîtres du passé, s'il pense à Watteau quand il figure une fête, à Latour, quand il peint un visage, il nous fait penser, lui, à ceux qui vinrent après lui. Quelques-uns de ses paysages évoquent déjà les Impressionnistes, surtout Renoir, et Corot. Certaines fêtes aux Tuileries, par leur facture très large, très libre, où il néglige de détailler les visages pour ne marquer que les grandes lignes, les coulées de lumière, annoncent déjà une sorte de pré-cubisme. Mais, dans l'une ou l'autre de ses techniques, et même dans ses portraits de Cour, Carpeaux sut toujours exprimer le style profond d'un être, son pathétique, sa sensibilité. « Ce Carpeaux », dit le Journal des Goncourt, « une nature de nervosité, d'emportement, d'exaltation... la fièvre du génie dans une enveloppe de marbrier.... »

POETIQUE DE LA NATURE, AU MUSEE GALLIERA. — Construit par Ginain, de 1878 à 1888, pour abriter les Collections de la Duchesse de Galliéra, l'édifice appelé aujourd'hui Musée Galliéra fut donné à la Ville de Paris, avec les jardins qui l'entourent, quand la Duchesse de Galliéra offrit ses collections à Gênes. La Ville y installa des Tapisseries, des Tissus, des Verreries, des Objets d'Art moderne, et organisa quelques Expositions dont la plus célèbre fut l'Exposition anglaise de 1948. L'intérieur du bâtiment n'avait pas subi de modification et ne correspondait plus aux besoins de la Muséographie moderne. Plafonds trop élevés, éclairage multiple à reflets, décoration démodée trop visible, fonds poussiéreux, tout y rendait impossible la présentation correcte d'un ensemble de tableaux et de sculptures et les visiteurs boudaient ce local ennuyeux. La transformation du Musée en Galerie moderne, bien éclairée, sans angles morts, avec des plafonds d'une hauteur normale, fut décidée cette année et réalisée en décembre 1955 par André Chamson. Cette importante création muséographique, qui adapte au goût français les exigences de la technique contemporaine, dote la Ville de la Galerie la mieux éclairée de Paris.

Pour l'inaugurer, on a choisi deux peintres : Yves Brayer et Chapelain Midy, un tapissier, Picart Ledoux, un graveur, Jacquemin, un sculpteur, Louis Leygue, dont les œuvres présentaient des affinités, ce qui permit de les grouper sous le titre de « *Poétique de la Nature* ». Brayer, de plus en plus accroché aux

Alpilles, éclaircit sa palette et s'attache à rendre l'éclatante lumière de la Camargue et de la Provence. Cette installation dans un univers étincelant, le fait œuvrer dans une gamme nouvelle qui l'enrichit et l'aère. A la blancheur crue des paysages méditerranéens de Brayer, répond l'art de Chapelain Midy, épris, lui aussi, de marines et de lumière, mais tourné vers la Hollande et séduit par ses architectures qui semblent créées pour servir son talent. Il n'abandonne pas pourtant la Nature Morte où il a toujours su trouver des accords, des harmonies précieuses.

Tous deux ont exécuté de belles maquettes et de ravissants costumes pour des Opéras et des Ballets. Leurs créations théâtrales sont rassemblées dans une salle aux murs sombres qui restitue le charme et le mystère des féeries pour lesquelles elles furent conçues.

Les tapisseries de Picart Ledoux, qui compose, avec des fantaisies végétales, des harmonies très personnelles, forment le fonds poétique de la belle salle où sont exposées les sculptures de Leygue. Celles-ci ont été très remarquées, surtout son Grand Cheval de cuivre et son Triptolème. Le graveur Jacquemin, déjà parvenu à la toute première place chez les graveurs français, dispose d'une petite salle très claire où il présente un important ensemble consacré à ses sujets préférés : champs et collines de son pays.

Il faut souhaiter qu'après ce premier groupe auquel succédera l'Exposition un peu tapageuse des « Peintres Témoins de leur Temps », d'autres groupes présentés dans ce Musée lui conservent sa dignité et qu'il ne soit pas utilisé par quelques-uns de ces nombreux Salons, le plus souvent sans intérêt, qui pullulent de tout côté et qui ne méritent pas ce cadre.

LA GRANDE FAMILLE DES HOMMES. MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS. — Il s'agit de montrer, par une grande réunion de documents photographiques, que tous les hommes sont frères, qu'ils partagent dans les mêmes servitudes les mêmes joies, les mêmes peines, les mêmes amours, les mêmes deuils. D'une naissance à l'autre, c'est le même cortège d'espoirs et de désespoirs qui se poursuit sous tous les cieux. Ceci formulé paraît bien élémentaire. Il y a longtemps que le mot Fraternité fut inscrit au fronton de nos temples et il est maintenant bien usé. Jamais pourtant le monde n'est apparu aussi solidaire dans son exiguïté que depuis l'ère atomique. Ceux qui bouderont le thème de l'Exposition pourront toujours se rattraper sur la technique et sur la présentation de cet ensemble de photos qui sont toutes deux

remarquables. Mais la plupart se laisseront toucher par la fraîcheur de ce plaidoyer, par tout ce qu'il renferme de tendresse, d'amour, parfois aussi d'humour et ils se sentiront gagnés par une sorte d'émotion. Telle photo de couple, tel groupe de famille (qu'elle soit famille de paysans italiens, américains, ou nègres) telle image de vieille femme et de petit enfant attire irrésistiblement la sympathie. C'est une découverte du même ordre que celle de la gentillesse du peuple américain, si frappante pour l'étranger. Ici l'Amérique est sur son vrai terrain, celui où elle excelle. A New-York même, plus de 300 000 Américains ont visité l'Exposition. A Berlin, en peu de jours, la moitié de ce chiffre a été atteint. Paris semble, à son tour, réserver à cette présentation un accueil triomphal.

Le souhait que nous formulons est que le visage humain, si bien capté par le photographe, ne disparaisse pas de la création artistique et que la « figuration photographique », en devenant plus fidèle, ne rejette pas l'artiste vers le domaine desséché de l'abstraction.

*Lucie Mazauric.*

**Carzou**, par *Florent Fels* (Genève, Cailler, 1955). — Une monographie, c'est, pour un artiste, mieux qu'une exposition, pour un écrivain, mieux qu'un prix. Pour que cet hommage ait un sens, il faut que l'artiste soit sorti des tâtonnements du début, qu'il ait découvert son style. C'est le cas pour Carzou. Maintenant, devant certains paysages, et surtout devant des paysages d'hiver, il arrive de dire : « C'est un Carzou », comme on dirait : « C'est un Dufy » ou : « C'est un Marquet ». Il a transposé le monde dans son univers graphique de lignes fines, de verticales et de roues, où les ruines elles-mêmes reprennent une valeur poétique et participent au merveilleux. Il y a toute chance pour que Carzou suive désormais la voie qu'il a ouverte et pour que d'autres monographies, plus importantes que celle-ci, viennent jalonner les futures étapes de sa création. — L. M.

**L'Espagne**, par *Yves Bottineau* (Paris-Grenoble, Arthaud, 1955). — Ce livre est fort bien fait. C'est un des meilleurs de la collection « Les Beaux Pays ». Il relate un voyage entrepris à travers toute l'Espagne et il est précédé d'une courte présentation historique qui met un peu de clarté dans le passé compliqué de la péninsule ibérique. Le visiteur peut se fier à ce récit sérieux écrit dans un style agréable et simple par un chartiste épris d'exactitude et par un homme de goût qui sait voir et juger. Une couverture d'Yves Brayer, de nombreuses photos, presque toutes excellentes, illustrent ce livre qui peut servir de guide. — L. M.

**Un portrait de Cézanne**, par *Jean de Beucken* (Gallimard, 1955). — Cézanne a inspiré de nombreuses études. Rewald a publié un beau livre sur sa vie et son œuvre, Gerstle Mack et Lionello Venturi également. Cependant, le travail de M. Jean de Beucken n'était pas inutile. Il ne prétend pas apporter des révélations sur l'œuvre cézannienne, mais il nous fait entrer, avec beaucoup de psychologie et de sensibilité, dans la connaissance intime de l'homme dont il évoque le charme, les travers, les faiblesses et la grandeur. On y découvre une fois de plus sur quelles bases fragiles, sur quelles humeurs inconstantes s'édifie le génie. Telle phrase montée en épingle par la critique et qui semble faire de Cézanne un chef d'école n'est peut-être qu'une simple boutade, contredite le lendemain. Tel parti que l'on juge pris après mûre réflexion est parfois adopté au hasard, par fantaisie. Le Cézanne de Jean de

Beucken est très proche de nous, très humble, attendrissant quand il déclare peu de jours avant sa mort : « ... Un peu de satisfaction morale... ferait beaucoup pour moi... » — L. M.

**Le Moyen Age fantastique,** par *Jurgis Baltrusaitis* (Collection Henri Focillon, Colin, 1955). — J. Baltrusaitis continue à explorer le monde du Moyen Age. Le fantastique médiéval n'est pas, comme on l'imagine souvent, une création spontanée. L'étude passionnante de Baltrusaitis montre qu'il doit beaucoup à l'antiquité gréco-romaine, créatrice de monstres, et à l'exotisme oriental qui lui fournit une décoration florale stylisée, des combats d'animaux imaginaires, des dragons chinois... Ces deux sources du fantastique se fondent, se pénètrent, se transforment à leur tour sous l'influence propre du génie médiéval. Peu à peu se développe aussi un fantastique macabre qui se manifeste à la fin du Moyen Age. Il s'ajoute à ces sources diverses et témoigne sous un autre aspect des angoisses de l'âme. L'amalgame de toutes ces tendances montre « cette puissance d'assimilation, cette unité d'évolution, qui ont contribué longtemps à l'illusion d'une absolue intégrité de l'imagerie et des systèmes morphologiques gothiques ». — L. M.

**Iconographie de l'art chrétien,** par *Louis Réau* (Presses Universitaires, 1955). — Le tome I[er] de cette iconographie vient de paraître. C'est une introduction générale consacrée à l'étude des sources diverses de l'iconographie sacrée et du symbolisme. Le tome II traitera de l'iconographie de la Bible (Ancien et Nouveau Testament), le tome III de l'iconographie des saints, avec un répertoire et des tables. Il ne s'agit certes pas d'une étude d'histoire de l'art d'une aussi vaste portée que celles d'Emile Mâle. Mais l'ensemble fournira un instrument de travail de première nécessité. Tous les répertoires d'iconographie sont à l'heure actuelle incomplets ou démodés. On a le plus urgent besoin d'un travail qui donnera, par exemple, les attributs des saints par ordre alphabétique et qui évitera les erreurs en permettant une identification rapide des personnages représentés. — L. M.

## *MUSIQUE*

ARTHUR HONEGGER. — On le savait très malade depuis plus de cinq années et l'on refusait pourtant de croire que la mort pût venir le prendre si vite; la solidité de son œuvre, la place qu'elle avait prise dans l'art contemporain semblaient conférer à sa personne physique un pouvoir de durée. Il en est de même chaque fois que disparaît un grand artiste, fût-il parvenu à l'extrémité de l'âge, et Honegger était en pleine maturité : on fêtait sa soixantième année en 1952... La nouvelle a jeté la consternation dans le monde des musiciens : peu d'hommes ont su comme lui se faire aimer, et il était de ceux qui ne courtisent point la gloire ni ne recherchent les honneurs. Mais il avait, du premier coup, dès ses débuts, conquis de haute lutte une renommée universelle avec *le Roi David*. Chose plus difficile encore, tout ce qu'il avait produit dans les années qui suivirent ses débuts, bien loin d'ébranler sa réputation, la fortifia. En même temps que s'affirmaient avec tant d'éclat ses mérites artistiques et l'originalité de son tempérament, l'affection qu'il s'était acquise par ses qualités de cœur et d'esprit grandissait elle

aussi. Il me semble encore le voir le soir où Robert Siohan fit connaître aux Parisiens ce *Roi David* dont les échos des représentations du Jorat, à la création, avaient porté au delà des montagnes de Suisse le retentissant succès. Je n'ai pas mémoire d'un pareil triomphe, aussi direct, aussi complet. Mais ce qui est demeuré dans mon esprit, plus vif encore que le souvenir de cette ovation ne voulant point finir, c'est l'attitude du jeune maître qui la recevait : ému, certes, et ne le cachant pas, mais si simple, si modestement heureux, si sincèrement étonné devant l'hommage d'un tel enthousiasme... Je le revois aussi, à quelque temps de là, dirigeant son *Horace victorieux* : le héros, c'était lui, si jeune, si plein de vie, l'apparence d'un athlète, un peu trapu, le geste prompt et précis, maniant l'orchestre avec une vigueur de champion sportif, et puis marquant les nuances avec une parfaite délicatesse. Il y avait en lui quelque chose de pur, une sincérité qu'il a su conserver jusqu'au dernier jour, une fraîcheur d'âme et une pudeur de sentiments que son œuvre nous livre. Lui, si habile, avait cette naïveté de l'enfance — au sens exact du mot — qui lui a fait marquer dans sa musique, aux moments qu'il le fallait, l'innocence d'une inflexion dont la simplicité naturelle est plus éloquente que les artifices les plus savants.

Il n'oubliait pas ses débuts ; et l'amitié, la franche camaraderie qui avait groupé les Six demeurait en lui aussi vive qu'au lendemain de la première guerre mondiale, au temps des *Mariés de la Tour Eiffel*. Entre ces jeunes des années vingt, pourtant, il n'y avait rien de commun qu'un même désir de liberté, un besoin d'affranchir leur art des contraintes qu'ils jugeaient surannées. Mais sur le moyen de conquérir cette liberté, chacun conservait son avis. Honegger se réclamait de Bach, de Beethoven et de Wagner. Milhaud détestait le maître de Bayreuth. Il n'y eut point de meilleurs amis cependant que Milhaud et Honegger, et ce fut un concert où tous deux figuraient côte à côte sur le programme qui fêta le même soir leur soixantième anniversaire, car ils étaient à quelques semaines près du même âge.

Cet attachement aux maîtres de l'art polyphonique allemand, Honegger le tenait de son origine helvétique : il avait commencé ses études au Havre, puis était allé à Zurich les poursuivre pendant deux ans, avant d'entrer au Conservatoire de Paris, dans la classe de Gedalge où il était devenu le camarade de Milhaud et de Jacques Ibert. Cette double formation explique son génie : la solidité alémanique des assises, et ce que l'influence de l'art et des méthodes françaises lui a donné de surcroît. Il fut en cela

comme César Franck dont l'art symphonique bien français, a dit Vincent d'Indy, est appuyé sur la haute tradition beethovénienne résultant elle-même des traditions antérieures de l'art musical allemand. A l'enquête ouverte par Paul Landormy voici une vingtaine d'années, Honegger répondait : « Je ne cherche pas comme certains musiciens anti-impressionnistes un retour à la simplicité harmonique. Je trouve au contraire que nous devons nous servir des matériaux harmoniques créés par cette école qui nous a précédés, mais dans un sens différent, comme base à des lignes et à des rythmes. Bach se sert des éléments de l'harmonie tonale comme je voudrais me servir des superpositions harmoniques modernes. »

Cette déclaration, Honegger la complétait par cette remarque : « Je n'ai pas le culte de la foire ni du music-hall, mais au contraire celui de la musique de chambre et de la musique symphonique dans ce qu'elle a de plus grave et de plus austère. » Il l'a bien prouvé : au moment où la plupart des jeunes musiciens renonçaient de parti pris aux formes « austères », et, en dépit d'un « retour à Bach » affirmé dans les interviews et les manifestes, rivalisaient de brièveté (qui n'était pas toujours, loin de là, de la concision), Honegger osait produire des ouvrages de vastes proportions. Il a été le promoteur d'une renaissance de l'oratorio, et lui a donné une forme moderne, correspondant exactement aux aspirations de son temps. Après *Le Roi David*, *Judith*, puis les *Cris du Monde*, puis *Jeanne au Bucher*, *La Danse des Morts*, *Nicolas de Flüe*, *Une cantate de Noël* — sept grandes œuvres magistrales en vingt-cinq ans, et pas une qui ne soit digne de lui. On n'a pas été juste pour l'une d'entre elles, pour *Les Cris du Monde*, parce que la forme a surpris, parce que cette sorte d'épopée de la détresse humaine, ce chant de la solitude de l'homme au milieu de la foule, plus isolé et plus perdu dans le troupeau qu'en plein désert, devançait son époque. Honegger avait compris ce qu'il y a d'atroce dans une civilisation qui tend à faire de l'homme l'esclave de la machine, et qui a inventé ce terme affreux « matériel humain ». Il a su exprimer par la musique le déchirement que ressent tout esprit généreux devant ces spectacles de la vie contemporaine, où la solidarité n'est trop souvent qu'un prétexte à une destruction plus parfaite de la liberté individuelle. Et le poème de René Bizet avait trouvé dans sa partition les prolongements qui atteignent jusqu'au plus profond l'âme des auditeurs. De certains, tout au moins, puisque sauf quelques exceptions comme l'article de Florent Schmitt, si enthousiaste, la critique s'était montrée réticente. Honegger s'en

était étonné : il m'en parlait encore la dernière fois que je le vis, une huitaine de jours avant sa mort, et il semblait heureux que j'eusse foi dans la destinée de cet ouvrage, où il avait conscience d'avoir mis le meilleur de lui-même...

Ses Symphonies, ses oratorios resteront pour attester la vérité de ce propos qu'il tint, au début de sa carrière, au lendemain du triomphe du *Roi David* : « Pour aller de l'avant, il me paraît indispensable d'être solidement attaché à ce qui précède : il ne faut pas rompre le lien de la tradition musicale. Une branche séparée du tronc meurt vite. Il faut être le nouveau joueur du même jeu, parce que changer les règles c'est détruire ce jeu et le ramener au point de départ. L'économie me semble plus difficile, mais aussi plus utile que l'audace volontaire : il est d'ailleurs inutile de défoncer les portes que l'on peut ouvrir. »

Programme de raison audacieuse, qui fut appliqué avec une obstination et une patience admirables. Honegger, sans défoncer les portes, a ouvert sur l'avenir de larges perspectives, et montré par son exemple que toutes les hardiesses étaient permises à qui savait si bien les justifier. Il est parti alors que nous pouvions attendre encore beaucoup de lui, et le vide qu'il laisse est de ceux qu'on ne comble pas...

*René Dumesnil.*

**Dictionnaire pratique des compositeurs et des œuvres**, par *Jacques Lonchampt* (Sté Française de Diffusion musicale, 33, rue du Louvre). — La mention « première année », sur la page de titre, fait espérer que ce volume sera suivi d'un ou de plusieurs autres qui viendront combler les lacunes lui donnant l'apparence d'un florilège plutôt que d'un dictionnaire. Mais la méthode adoptée pour la rédaction de chaque article est excellente : pour chacun des compositeurs, une courte et substantielle biographie chronologique, puis quelques citations de travaux critiques originaux qui lui ont été consacrés, enfin notices claires et bien ordonnées sur les œuvres retenues à titre d'exemple. Cela peut très utilement servir aux amateurs de disques — aussi bien qu'aux habitués des concerts.

**Vivaldi**, par *Marc Pincherle* (« Le Bon Plaisir », Plon, 244 p., 990 fr.). — Ce volume met à la portée d'un public plus vaste les précédents travaux de M. Marc Pincherle sur le *prete rosso* — lequel lui doit, par parenthèse, une bonne part du regain de faveur qu'il trouve après une longue période d'oubli si complet que son nom ne survivait plus guère, si ce n'est à cause des emprunts faits par Bach pour ses concertos. C'est en même temps une mise au point, qui ajoute à la biographie et à l'étude de la musique instrumentale des précisions nouvelles. Une bibliographie et une discographie, en fin du volume, le complètent très utilement.

## *LETTRES GERMANIQUES*

LE JEU DES PERLES DE VERRE. — Il y a dix ans déjà nous présentions à la Société des Etudes Germaniques le *Glasperlenspiel*,

paru en 1942 (voir la revue *Etudes Germaniques*, N° 4, oct.-déc. 1946), avant de consacrer à Hesse lui-même une étude dans le *Mercure de France* du 1er novembre 1948 et une autre dans *Critique* (N° 36), où nous envisagions surtout l'élément maternel et l'élément viril dans l'évolution du poète et dans son œuvre. La publication d'une bonne traduction du *Jeu des perles de verre* par Jacques Martin (Calmann Lévy, 1955, 2 vol. de 263 et 291 pages, 770 et 840 francs) nous permet de revenir sur cette œuvre magistrale en complétant nos études antérieures grâce à deux contributions allemandes. L'une est de J. Müller-Blattau, professeur de musicologie à l'Université de la Sarre : « Sinn und Sendung der Musik in Thomas Manns, Dr. Faustus » und Hermann Hesses « Glasperlenspiel », dans la revue *Geistige Welt* (Filser Verlag, München-Pasing, numéro de septembre 1949, pp. 29-34) ; l'autre, de G. Koller, Vice-Recteur de l'Université de la Sarre, publiée dans *Annales Universitatis saraviensis*, Faculté des Lettres (Univ. de la Sarre, Sarrebruck, N° 1, 1952, pp. 5-18), porte le titre « Kastalien und China » ; la même revue a d'ailleurs repris dans le N° 3 de 1952 l'article de Müller-Blattau.

J. Martin a eu pleinement raison de présenter cette œuvre d'accès difficile dans une préface qui est substantielle malgré sa relative brièveté. Il l'appelle avec insistance un roman d'anticipation, ce qui n'est pas faux, mais demande à être précisé; il la rapproche à ce titre de quelques autres comme le *Dr. Faustus* de Th. Mann et l'*Heliopolis* d'E. Jünger, ce qui ne nous paraît pas exact. En effet nous sommes en l'an « de grâce » 2200 et donc il y a bien anticipation, mais tout dans ce livre est rétrospectif. Nous ne vivons pas dans un monde futur régi par la technique ou dirigé par une centrale plus ou moins communiste; nous vivons surtout au XVIIIe siècle et nous revivons toutes les tentatives faites au cours des siècles pour aboutir à un règne de l'esprit, après que celui-ci eut été détruit par l'époque actuelle. L'auteur sait que ce monde est toujours en danger, mais qu'il reste éternel, puisqu'il fait dire au P. Jacobus : « Des périodes de terreur et de très profonde misère peuvent survenir. Mais s'il doit y avoir encore un bonheur dans la misère, ce ne peut être qu'un bonheur de l'esprit, orienté, dans le passé, vers le sauvetage de la culture des époques antérieures, et, pour l'avenir, vers l'affirmation sereine et persévérante de l'esprit, dans une ère qui sans cela risquerait d'être entièrement vouée à la matière. » (II, p. 108.) Nous avons donc une anticipation sur le passé, nous nous trouvons dans l'éternel présent de l'Esprit.

Nous avons également jadis refusé d'appeler *Le jeu des perles*

*de verre* un « Bildungsroman » parce que, après avoir conduit son héros à la suprême perfection et avoir fait de lui le « maître du jeu », Hesse l'amène à quitter le cloître spirituel où il règne en Père Abbé laïque et le fait périr au moment de le mettre en contact avec la vie. Mais nous ne pouvons pas souscrire à une affirmation de J. Martin qui voit dans cette œuvre « une caricature du Bildungsroman et la négation de son principe, la preuve par l'absurde, après *Candide*, que l'optimisme hérité de Leibniz est une erreur » (p. 15). Or, il y a formation de Joseph Valet dans les diverses « provinces pédagogiques » de Castalie, comme aussi au cours de ses trois vies antérieures. Il y a en outre formation de toute une élite et même formation de l'esprit lui-même, qui aboutit au jeu raffiné des perles de verre. On pourrait dire que Hesse a voulu écrire le Bildungsroman de la Bildung elle-même, en attribuant au terme Bildung le sens plein qu'il avait au XVIII[e] siècle; il a voulu montrer comment l'Esprit se forme et se sépare de la vie pour se sauver, même si par là il se condamne à rester stérile. C'est l'époque actuelle qu'il faut incriminer, spécialement les dix années au cours desquelles Hesse composa son œuvre, sans doute comme une réplique au national-socialisme alors régnant.

Un moyen essentiel de formation est la musique et sur ce point J. Müller-Blattau nous apporte une contribution d'autant plus importante qu'il rapproche pour les opposer les deux grandes œuvres contemporaines et parallèles : le *Dr. Faustus* de Thomas Mann et le *Glasperlenspiel* dans lequel Hesse a personnifié Th. Mann lui-même sous les traits du Maître Thomas de la Trave qui précède J. Valet à la tête de l'Ordre de Castalie. Dans les deux romans la musique joue un rôle central, mais le premier est un règlement de comptes avec le passé et une fin, le deuxième au contraire un point de départ vers l'avenir. D'un côté nous avons une biographie tragique, qui nous émeut profondément, de l'autre un livre de transformations et de renaissances, qui nous rend meilleurs. Alors que Th. Mann nous présente un Allemand et une Allemagne livrés à la musique, qui est « un domaine du démon », H. Hesse nous offre l'exemple d'une ascension continue grâce à un renoncement gœthéen (p. 34). Allons plus loin encore en nous référant à ce que nous nous sommes efforcé de montrer dans *Critique* : au règne de la musique, dont Nietzsche nous a dit qu'elle était ivresse dionysienne, doit succéder celui du Logos, c'est-à-dire celui de l'homme; *le Jeu des perles de verre*, dernière grande œuvre du poète, est le terme d'une évolution qui l'a conduit du monde de la mère au double univers, à la fois

féminin et masculin, de *Narcisse et Goldmund* (Trad. F. Delmas aux Editions Calmann-Levy) pour aboutir au couvent de Castalie, d'où les femmes sont bannies.

Un autre mode de formation est la méditation, dont le Magister dit à Joseph Valet : « Plus nous exigeons de nous, ou plus notre tâche du moment exige de nous, et plus nous avons besoin de cette source de vigueur qu'est la méditation, de cette réconciliation sans cesse renouvelée de l'esprit et de l'âme... Les hommes vraiment grands de l'histoire universelle ou bien ont su méditer, ou bien ont trouvé sans s'en rendre compte la voie qui aboutit où nous mène la méditation. » (I. pp. 108-109.) Cette méditation nous conduit en Chine où le héros, après avoir reçu au cours de sa troisième vie antérieure une formation hindoue, va la parachever, tout comme Hesse lui-même, qui vingt ans plus tôt avait publié *Siddhartha*. G. Koller n'est pas seulement professeur de zoologie et spécialiste des hormones, mais aussi humaniste; il eut la chance de séjourner plusieurs années à Shanghai en qualité de professeur à l'Université Tungchi; en outre, il s'est familiarisé avec les travaux les plus importants des principaux sinologues allemands, surtout de R. Wilhelm (*I Ging. Das Buch der Wandlungen*, chez Eugen Diederichs, 1923). C'est ce qui lui permet, dans l'étude citée au début de cette chronique, de nous expliquer par exemple le stage fait par Joseph Valet auprès du « Vieux Frère » dans le « Bois de roseaux » et même de nous éclairer sur le sens profond de l'œuvre, en opposant Laotse et Kungtse. Le premier est un Sage riche de toutes les connaissances de son temps et convaincu de la vanité de toute activité politique; aussi s'écarte-t-il de plus en plus du monde et il adopte une philosophie de la vie, dont le principe est le « Wu We », c'est-à-dire le renoncement à l'action : Kungtse n'est pas moins instruit que lui, mais il veut faire bénéficier les hommes de sa science en agissant sur eux et sur le monde; aussi le voit-on tantôt exerçant les fonctions de ministre, tantôt aller d'Etat en Etat, tout en se rendant compte d'ailleurs qu'il ne réussira pas; il est, selon une anecdote curieuse, « celui qui sait que ça ne va pas et qui pourtant continue ». Et G. Koller de se demander si Hesse n'est pas lui aussi convaincu que « ça ne va pas », si bien que pour éviter à Castalie le contact avec la réalité il fait périr Joseph Valet.

Conclusion: en ce début de 1956 la traduction du *Jeu des perles de verre* vient à son heure et à la nôtre, car plus « ça ne va pas, plus il faut continuer ».

*J.-F. Angelloz.*

**Die Lust am Untergang**, par *Friedrich Sieburg* (Rowohlt, Hambourg, 1945, 374 p., rel.: 12,80 DM). — Sieburg est dans une large mesure un moraliste à la française, un des très rares Allemands capables de vivre et de regarder vivre en réfléchissant sur la vie et en communiquant ses réflexions dans des chroniques de presse quasi quotidiennes qui, réunies en volume, gardent leur saveur. L'avant-dernier a paru chez Rowohlt, peut-être parce que l'auteur s'y exprime en pleine franchise, parce que, selon l'indication fournie par le sous-titre, il y « monologue sur le plan du Bund ». Or notre moraliste a le tempérament d'Alceste : derrière la façade allemande, le redressement économique et la reconstruction, le luxe et la joie de vivre, il voit les « Bundesdeutsche Illusionen », l'indifférence à tout ce qui va encore mal et surtout la joie factice de vivre à la veille d'une catastrophe atomique avec l'espoir, illusoire lui aussi, d'y échapper. Surtout il continue, ainsi que nous l'avons montré jadis, à « souffrir de l'Allemagne », dont il dit qu' « elle est un destin, non une forme de vie » (p. 31), à souffrir d'être Allemand, c'est-à-dire « tantôt démon, tantôt petit bourgeois » (p. 32), né pour « souffrir et faire souffrir » (p. 47). Ce diagnostic revient chez Sieburg comme une idée fixe et nous compatissons à cette obsession. Que n'est-il né en France, au siècle de ce Voltaire qu'il met en scène au terme de son livre!

**Nur für Leser**, par *Fr. Sieburg* (Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, 1955, 421 p., rel. : 14,80 DM). — Avec *Nur für Leser*, ce n'est pas Sieburg le moraliste qui nous occupe, mais Sieburg critique littéraire et qui, à ce titre, occupe une place de choix. En effet, les Allemands se plaignent de n'avoir pas dans leurs journaux ces rez-de-chaussée ou même dans les revues ces chroniques qui établissent un lien hebdomadaire ou mensuel entre l'auteur et le lecteur. De cela également Sieburg souffre, car il a été conquis par le caractère « sociable » de la littérature française. Il occupe précisément une tribune littéraire, celle de la revue *Die Gegenwart*, et s'il réunit « uniquement pour des lecteurs » les critiques qu'il y publia, c'est parce qu'il a besoin de sentir autour de lui une communauté littéraire, celle des gens qui pensent et sentent comme lui, plus encore : celle des gens qui vivent avec lui les publications nouvelles. Comme il est près d'un Thibaudet, dont l'histoire de la littérature l'enchante! Il l'a si bien compris qu'il le compare au « plus noble Bourgogne » et cela en dit long. Ami de la France, ce qui lui permet le cas échéant d'être sévère pour elle, Sieburg la remercie en lui faisant une large place dans ces chroniques, dont nous n'avons pas besoin de dire qu'elles sont intelligentes et sensibles et fort bien écrites.

**Gœthe Handbuch**, par *Alfred Zastrau* (Metzler, Stuttgart, la livraison de 80 p. : 7,50 DM). — Lorsque parut le premier fascicule de cette réédition du *Gœthe Handbuch*, qui est en fait une œuvre nouvelle, nous en avons dit l'intérêt unique et nous avons indiqué les conditions de souscription valables jusqu'à la parution du tome II. La publication du deuxième fascicule nous permet de montrer l'importance exceptionnelle de cette œuvre monumentale, car le hasard de l'ordre alphabétique réunit un certain nombre de questions importantes. Laissons de côté aujourd'hui les noms de personnes et de lieux pour nous en tenir aux sujets ou problèmes traités. Nous trouvons par exemple dans ce fascicule deux études magistrales sur le lyrisme du vieux Gœthe (neuf colonnes) et sur son style à la même époque (onze); or elles sont de Trunz, dont nous n'avons pas besoin de redire qu'il est un des meilleurs connaisseurs de Gœthe; indiquons plutôt qu'il s'est spécialisé dans l'œuvre du vieux Gœthe. Veut-on connaître l'activité professionnelle du poète ministre?; on trouvera ici quatorze colonnes, dues au professeur Flach. L'importance que présentent pour Gœthe l'Antiquité et spécialement l'art antique n'est pas un fait nouveau; mais le professeur Haussmann leur consacre ici quatorze colonnes nourries et il en ajoute sept sur les nombreuses galeries d'œuvres antiques connues du poète. Des thèmes aussi importants que l'analogie, l'anastomose et l'adaptation occupent respectivement douze, huit et cinq colonnes.

Il y a plus et mieux : ces diverses contributions, que nous sommes bien obligé d'appeler « études », n'ont rien d'abstrait, car elles reposent sur des textes de Gœthe, elles en sont littéralement truffées. A ce point de vue, l'étude sur l'analogie, due au philosophe Hildebrandt, est particulièrement riche et si, dans le premier fascicule, nous avions regretté que l'article sur l'allégorie, qui est de Zastrau, occupe une seule colonne, il con-

tient du moins un texte sensationnel, dans lequel Gœthe oppose l'allégorie et le symbole. On le voit, Gœthe lui-même nous parle par la bouche de ses interprètes, qui se font ses serviteurs.

**Deutsche Philologie im Aufriss**, par *Wolfgang Stammler* (Erich Schmidt, Berlin, Bielefeld et Munich). — Coup sur coup viennent de paraître plusieurs fascicules du monumental ouvrage dont Stammler assume la direction, ceux qui ouvrent le tome III. Pour en donner une idée d'ensemble, nous groupons les fascicules 20 à 25 qui réunissent — non sans un certain désordre — un grand nombre d'études. Les unes sont du domaine de la littérature comparée ou de ce qu'on appelle « l'exotisme » ; les autres traitent de questions neuves, telles que la presse, le cinéma ou la radio.

En voici la liste, qui est impressionnante : C. Roos : *Die nordischen Literaturen;* E. Kunze : *Wirkungsgeschichte der finnischen Dichtung im deutschen Sprachbereich;* H. Oppel : *Einfluß der englischen Literatur auf die deutsche;* H. Jantz : *Amerika im deutschen Dichten und Denken;* J. van Dam : *Der Einfluß der niederländischen Literatur auf die deutsche;* H. Petriconi-W. Pabst : *Einwirkung der italienischen auf die deutsche Literatur;* E. Schramm : *Die Einwirkung der spanischen Literatur auf die deutsche;* K. Klein : *Ungarn in der deutschen Dichtung;* F. Babinger : *Orient und deutsche Literatur;* H. Losch : *Einwirkung Indiens auf die deutsche Dichtung;* H. Hammitzsch : *Ostasien und die deutsche Literatur;* A. Rammelmeyer : *Russische Literatur in Deutschland;* A. Schmaus : *Tschechisch-deutsche Literaturbeziehungen;* A. Schmaus : *Südslavisch-deutsche Literaturbeziehungen;* H. Borcherdt : *Geschichte des deutschen Theaters;* K. d'Ester : *Zeitung und Zeitschrift;* F. Stepun : *Der Film;* K. Seeberger : *Der Rundfunk;* K. G. Just : *Musik und Dichtung;* E. Frenzel : *Stoff- und Motivgeschichte;* W. Stammler : *Schrifttum und Bildkunst im deutschen Mittelalter;* F. H. Oppenheim : *Der Einfluß der französischen Literatur auf die deutsche.*

Bien entendu, ces études sont de longueur et de valeur variables, mais l'ensemble représente une somme de savoir qui stupéfie. Il fait honneur à Wolfgang Stammler, qui dirige l'entreprise, à l'éditeur qui la réalise et nous ajouterons : au public qui l'achète.

**Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte** (Walter de Gruyter, Berlin, 1955, le fascicule de 96 p. : 9,50 DM). — Nous avons déjà signalé que l'ancien *Reallexikon* de Merker et Stammler faisait l'objet d'une deuxième édition réellement renouvelée sous la direction de W. Kohlschmidt et W. Mohr. Le deuxième fascicule va d'Aphorisme à Brief et nous offre des études remarquables d'Hendricus Sparnaay sur le « Artusroman » (douze pages), de Martin Greiner sur l'Aufklärung (philosophie des lumières) et des contributions moins importantes sur maints sujets tels que la poésie des bardes (Merker), la littérature baroque (Jan Hendrik Scholte), le roman paysan (Greiner), les traductions de la Bible en allemand (Brodführer), le Bildungsroman (Borschard), etc. Ces études sont toujours sérieuses et accompagnées de bibliographies importantes. Aussi le « clou » de ce fascicule est-il un travail de Wieland Schmidt qui s'intitule « Bibliographie zur deutschen Literaturwissenschaft » et ne compte pas moins de quatorze pages bourrées de renseignements. C'est à la fois l'histoire de cette bibliographie et un répertoire de tous les ouvrages et de toutes les revues qui permettent d'étudier l'histoire de la littérature allemande. Si l'on ajoute que dans la suite paraîtront des répertoires analogues pour des domaines particuliers comme les manuscrits, le théâtre, etc., on comprend que les Germanistes, qui disposent de tels instruments de travail, suscitent parfois une certaine jalousie.

**Rowohlts deutsche Enzyklopädie** (Rowohlt, Hamburg, 1955 ; le n° : 1,90 DM). — L'encyclopédie de Rowohlt, qui s'inspire sans doute de tentatives étrangères analogues, mais représente en Allemagne une tendance nouvelle, continue à s'enrichir de précieux volumes dans lesquels des savants réputés ont condensé toute leur science. Le n° 5, dû au spécialiste de l'histoire ancienne, Franz Altheim, dont plusieurs ouvrages ont déjà été traduits en français, porte le titre *Reich gegen Mitternacht* et un sous-titre explicatif, « Asiens Weg nach Europa », une première partie est consacrée à ce que nous appelons « l'invasion de l'Europe par les Huns », la deuxième au royaume des Sassanides, c'est-à-dire à l'étude d'une « forme d'état », c'est passionnant et actuel. Quant au n° 6, il a pour auteur J. Robert Oppenheimer, l'un des spécialistes de la recherche atomique, dont on n'a pas oublié les démêlés avec la

justice américaine, et pour titre : *Wissenschaft und allgemeines Denken*. Il réunit six conférences faites à la B. B. C. et qui sont intitulées : 1. « Newton : Der Pfad des Lichts » ; 2. « Wissen als Werkzeug : Rutherfords Welt » ; 3. « Wissenschaft im Umbruch » ; 4. « Atom und leerer Raum im 3. Jahrtausend » ; 5. « Ungewohntes Denken » ; 6. « Der Mensch in der Gemeinschaft ». L'auteur y a joint des textes importants, sur lesquels il s'était appuyé, l'explication de certains thèmes techniques, etc.

**Rodin**, par *Rilke* (Fischer, Francfort, 1955 ; le nº : 1,90 DM). — Dans la fort intéressante « Fischer-Bücherei » vient de paraître un volume qui aura un succès particulier. C'est trop peu de dire qu'il s'agit du Rodin de Rilke, car à la conférence que le poète fit sur le sculpteur en 1907, on ajouta en traduction allemande toutes les lettres qu'il lui écrivit de 1902 à 1913, lettres qui, évidemment, étaient jusqu'ici plus familières au public français qu'au public allemand. En outre, dans une postface importante, l'auteur de ce volume étudie avec compétence les rapports de Rilke et de Rodin. C'est, sous un petit volume, un fort bon ensemble, illustré de huit excellentes photos d'œuvres de Rodin particulièrement significatives.

**Hofmannsthal Prosa, IV** (S. Fischer, Francfort, 1955, 532 p., rel. : 19,80 DM). — Nous saluons avec une joie particulière ce volume, parce qu'il est le dixième dans la collection des œuvres complètes, le quatrième dans celle des œuvres intitulées « Prosa » ; cela nous permet une vue cavalière, qui peut être révélatrice. Dans le premier *Prosa* I, nous avons des textes de jeunesse, dont le dernier, la thèse sur l'évolution de Victor Hugo, parut en 1901 ; nous y découvrons surtout des éléments de formation du jeune écrivain et beaucoup sont étrangers. *Prosa* II, qui va de 1901 à 1911, rassemble les textes essentiels de *Schriften in Prosa*, ceux où s'expriment le mieux les conceptions du poète et ses idées sur la poésie, ceux qui sont devenus classiques, comme « Der Dichter und diese Zeit » ou « Gespräche über Gedichte », la célèbre « Lettre » de Lord Chandos et l'entretien sur le *Tasso* de Gœthe, etc. Avec *Prosa* III dont les textes s'échelonnent de 1920 à 1929, il était normal que l'Autriche l'emportât dans les préoccupations du poète, mais ce qui était particulièrement frappant, c'est son désir d'affirmer conjointement sa volonté d'Autrichien et sa foi en l'Europe. Le présent volume est peut-être plus bigarré, car de toutes parts et en toutes circonstances on sollicite Hofmannsthal ; une chose semble le préoccuper : l'avenir de « l'écrit » allemand ; aussi le voit-on éditer un *Deutsches Lesebuch* (1923) dont une nouvelle édition parut en 1952 chez S. Fischer, faire en 1927 à l'Université de Munich son extraordinaire conférence sur « Das Schrifttum als geistiger Raum der Nation », écrire en 1927 les pages devenues célèbres sur « Wert und Ehre deutscher Sprache ». Ces textes essentiels et beaucoup d'autres nous livrent évidemment le dernier état de la pensée de Hofmannsthal ; ils seront précieux pour ceux qui veulent l'étudier enfin comme il le mérite.

C'est pour eux que nous prions instamment l'édition S. Fischer et le responsable de cette édition, le professeur Herbert Steiner, de poursuivre rapidement leur entreprise et de nous offrir les inédits qui reposent encore à la Harvard University.

**Begegnungen mit Menschen. Büchern und Städten**, par *Stefan Zweig* (S. Fischer, Francfort, 1955, 452 p.). — Stefan Zweig avait beaucoup vu et beaucoup lu. On conçoit que ses amis l'aient invité à rassembler en un volume les impressions qu'il avait eues et dispersées au gré des publications. Il le fit, en 1937, alors qu'il était déjà en exil à Londres et le volume parut au Herbert Reichner Verlag à Vienne, Leipzig, Zürich ; il devient maintenant accessible grâce au Fischer Verlag, qui nous donne dans un livre dense et important le résultat des rencontres de Zweig. Rencontres d'hommes d'abord, qui s'appelaient Verhaeren, Rilke, Rodin, Toscanini, Gorki, A. Schweitzer, Masereel, etc... Rencontres d'époques historiques comme celle où il vécut et dont il mourut. Rencontres de villes et de paysages, d'Ypres à Benarès, de Salzbourg à New-York et au Brésil. Rencontres de livres enfin, ceux de Joyce ou de Carossa, de Balzac et de Rimbaud dont il parle en connaisseur dès 1907. Il y a là beaucoup plus que des souvenirs ou des discours occasionnels, car Zweig excellait à saisir une question et à poser un problème ou plutôt à se laisser envahir par eux ; il n'allait pas toujours jusqu'au fond de la question ou à la solution du problème, mais il les présentait avec un talent tel qu'il les imposait au lecteur.

Ce recueil s'imposera de même à lui.

**Studien**, par *A. Stifter* (Benno Schwabe, Bâle, 1955, 2 vol. de 300 et 340 p., rel. : 20 fr. s.). — Nous avons en leur temps signalé la publication des trois volumes de « Récits » dans la version originale, la maison Benno Schwabe ne s'en est pas tenue là et il semble bien qu'elle veuille nous fournir un Stifter complet, puisqu'elle a publié les grands romans *Witiko* et *Nachsommer*. Et voici que paraissent les *Studien*, dont Stifter parlait, dans sa préface de 1943, comme de feuilles volantes qui s'étaient détachées de sa table de travail. Ces « Etudes », qui sont en fait des récits à la fois romantiques et réalistes, furent bien accueillies du public et restent chères aux lettres. Stifter continua donc, composa des nouvelles histoires et améliora les premières. Max Stefl, qui est le responsable de cette édition, nous permet de les relire avec joie dans ces deux volumes dont la présentation est remarquable et il nous permet de les confronter facilement avec la version originale; il a bien mérité de Stifter.

**Jacob Burckhardt Briefe III** (Benno Schwabe, Bâle et Insel-Verlag, Wiesbaden, 1 vol. de 450 p., rel. : 22 fr. s.). — Dans les deux premiers volumes de lettres, nous avions, pour ainsi dire, vécu la formation du futur historien; dans celui qui va d'avril 1846 à mars 1858, nous vivons son contact avec l'Italie et nous le voyons installé dans sa première chaire. Que serait devenu Burckhardt sauf une expérience personnelle et prolongée de l'Italie? On a peine à l'imaginer; c'est ce qui fait l'intérêt majeur des lettres qu'il écrit au cours de ses deux séjours d'avril à août 1846, puis de décembre 1847 à juin 1848. On croit relire Gœthe, quand il écrit le 12 septembre 1846 combien il eut de peine à se séparer de l'Italie : « Je sais maintenant que, hors de Rome, je ne pourrais jamais plus être réellement heureux et que tous mes efforts vont se concentrer sottement dans la pensée d'y revenir, ne serait-ce que comme laquais d'un Anglais. » (P. 36.) Mais déjà sa valeur d'historien est reconnue, son livre *Die Zeit Constantins des Grossen* est paru et le voici, après un prélude universitaire à Bâle, professeur au Polytechnikum de Zurich. C'est le début d'une carrière dont l'importance ne se limitera pas à l'histoire. L'édition de cette correspondance due à Max Burckhardt répond aux exigences du genre; elle est remarquablement présentée et copieusement illustrée; dans le présent volume, on trouve notamment de nombreux dessins italiens, qui sont de Burckhardt lui-même.

**Die Frau des Pilatus**, par *Gertrud von Le Fort* (Insel, Wiesbaden, 1955, 59 p., 4,80 DM). — Les admirateurs de G. von Le Fort se réjouissent que l'âge n'ait pas de prise sur son talent; sa dernière nouvelle les enchantera. Seule peut-être une femme pouvait imaginer cette héroïne qu'est l'épouse de Pilate et faire d'elle, à l'image du Christ, la rédemptrice de son mari. L'histoire est fort simple : Claudia se vit en rêve parcourant des salles immenses où des foules nombreuses prononcent des paroles étranges... « a souffert sous Ponce-Pilate ». Effrayée, elle prie son mari de ne pas condamner à la crucifixion ce Juif au regard lourd de compassion dont le peuple demande la mort. Les années passent, le procurateur est revenu à Rome mais il s'est éloigné de sa femme qui, ayant soif d'une foi nouvelle, fréquente les réunions des « Nazaréens », mais n'ose pas demander le baptême pour ne pas avoir à révéler son nom. Les persécutions commencent. Pilate en est chargé. Alors sa femme, qui a compris que le Christ est mort pour tous les hommes, se rend parmi les Nazaréens pour essayer de les sauver ou plutôt afin de mourir pour son mari. Telle est l'histoire exposée dans une lettre à une Romaine de Vienne par Praxédis, l'esclave grecque affranchie de Claudia, telle est la nouvelle de Gertrud von Le Fort, une vision de poète, contée avec un talent évocateur et dans une langue admirable par la grande romancière catholique.

**Rudolf Borchardt Reden** (Klett, Stuttgart, 1955, 447 p., rel. : 21,50 DM). — Il y a peu de temps, l'Académie des sciences et de la littérature de Mayence consacrait à Rudolf Borchardt un volume de sa collection des « Oubliés ». Pour sauver le poète de cet oubli immérité, une « Rudolf Borchardt Gesellschaft » s'est constituée, sous la présidence du poète R. Alexander Schröder, à Brême (Unser lieben Frauen Kirchhof 24/25). En outre, un éditeur audacieux s'est engagé à publier les œuvres complètes en huit volumes et il commence par un recueil de ses discours — qui sont souvent de longues études — consacrés à Hofmannsthal, à Schiller ou Virgile, à la poésie, à des

problèmes essentiels tels que « Révolution et tradition dans la littérature » ou « Restauration créatrice » ou encore « L'importance du XIXe siècle dans l'histoire de l'esprit ». Ce n'est donc pas le poète que ce premier volume nous présente, mais le penseur, le critique, l'humaniste conservateur qui veille sur « l'éternel trésor de la poésie ». L'avant-propos de R. A. Schröder est, lui aussi, une étude poussée et objective sur Borchardt; le poète mérite que nous lui consacrions, un jour, une chronique entière.

**Schiller-Reden im Gedenkjahr 1955** (Klett, Stuttgart, 1955, 419 p., rel. : 12,80 DM). — Nous avons dit que le cent-cinquantième anniversaire de la mort de Schiller avait été célébré en tous lieux; cela signifie de nombreux discours, souvent fort intéressants et qui risquaient de se perdre. Aussi félicitons-nous la « Deutsche Schillergesellschaft » d'en avoir recueilli vingt-deux et de les publier dans un recueil très bien présenté qui sera indispensable à tous ceux qui voudront étudier Schiller. A leur intention nous en donnons ici la liste : Thomas Mann : *Schiller;* Carl J. Burckhardt : *Schillers Mut;* Rudolf Alexander Schröder : *Friedrich von Schiller;* Max Mell : *Aufblick zum Genius;* Theodor Heuss : *Schiller;* André François-Poncet : *Friedrich Schiller. Unser Mitbürger;* Carlo Schmid : *Vom Reich der Freiheit;* Gerhard Storz : *Schillers Dichtertum;* Friedrich Beißner : *Schillers dichterische Gestalt;* Hans Mayer : *Das Ideal und das Leben;* Paul Böckmann : *Politik und Dichtung im Werk Friedrich Schillers;* Joachim Müller : *Bürgerfreiheit, Nationalbewußtsein und Menschenwürde im Werk Friedrich Schillers;* Wilhelm Emrich : *Schiller und die Antinomien der menschlichen Gesellschaft;* Fritz Martini : *Tragödie und Humanität;* Reinhold Schneider : *Tragik und Erlösung im Weltbild Schillers;* Wolfgang Schadewaldt : *Zur Tragik Schillers;* Friedrich-Wilhelm Wentzlaff-Eggeberth : *Schiller und die Antike;* Benno von Wiese : *Der Dramatiker Friedrich Schiller und sein Verhältnis zur Bühne;* Gustav Rudolf Sellner : *Schiller und die heutige Bühne;* Reinhard Buchwald : *Schillers Jenaer Schaffen;* Heinz Otto Burger : *Schillers letzte Worte;* Karl Schmid : *Schiller und die Schweiz.*

**Das war Binding** (Paul Neff, Vienne - Berlin - Stuttgart, 1955, 309 p.). — Binding n'est pas un « oublié » comme Borchardt, mais on n'a guère retenu de lui qu'un certain nombre de nouvelles, au premier rang desquelles il faut placer *Der Opfergang,* où apparaissent Joic et Oktavia, les deux femmes qui ont joué un rôle décisif dans sa vie. Voici une tentative pour le faire mieux connaître, un « livre du souvenir » dont le responsable est Ludwig Friedrich Barthel. De lui, nous avons d'abord une longue étude sur la vie de Binding, sur l'homme et sur son œuvre; puis des souvenirs provenant de cinquante personnes, parmi lesquelles Thomas Mann, Hauptmann, Mombert, etc., et enfin des témoignages empruntés à des lettres de l'écrivain. C'est toute une époque qui revit, une époque peut-être périmée et nous nous demandons si Binding retrouvera une large audience.

**D. D. R. Allemagne de l'Est,** par *Georges Castellan* (Edit. du Seuil, 1955, 413 p., 990 fr.). — Nous sommes assez bien renseignés sur la République fédérale allemande, mal sur la République démocratique allemande (D. D. R.). Aussi accueillons-nous avec une joie particulière l'ouvrage de G. Castellan, qui s'est fait connaître notamment par une thèse sur « Le réarmement clandestin du Reich 1930-1935 vu par le 2e Bureau de l'Etat-Major français ». Il s'est attaqué au problème immense que présente la D. D. R. avec une équipe de chercheurs : M. Barth, J.-Y. Calvez, A. Lewin, R. Ruffieux, W. Zyss, J. Bugnicourt et K. Altmeyer et il nous fournit les résultats d'une vaste enquête sociologique. Félicitons-le de n'avoir pas voulu « expliquer » l'ex-zone soviétique devenue état « indépendant », mais de l'avoir considérée comme un Etat nouveau, comme une réalité géographique, politique, économique et sociale, et d'en avoir fait des coupes anatomiques. Les fondements de l'Etat, les structures politiques et économiques, le nouvel ordre social, les Eglises, le climat, tels sont les titres des parties principales du livre, c'est-à-dire des cinq grandes coupes pratiquées par G. Castellan et son équipe. Elles abondent en renseignements de toutes sortes; elles sont volontairement sèches et, nous semble-t-il, aussi objectives que possibles et elles passionnent. Qu'on le veuille ou non, un Etat nouveau est [illegible] et il se consolide; ceux qui, en Allemagne ou ailleurs, parlent d'unification, doivent s'en accommoder et lire l'ouvrage de Castellan.

**Berlin**, par *Theodore Plievier*, trad. par Madeleine Laval, René et Elisabeth Chenevard (Flammarion, 1955, 420 p., 750 fr.). — Après *Moscou*, dont nous avions critiqué la traduction, voici le troisième volet du triptyque, *Berlin*, que nous avons analysé en son temps. Nous sommes heureux que cette traduction soit beaucoup plus soignée que la précédente et, nous semble-t-il, moins écourtée; elle devrait connaître un vif succès.

**Saarbrücker Hefte** (Minerva-Verlag, Sarrebruck; le n° : 300 fr.). — Nous avons dit la qualité de cette revue, qui veut être un miroir du pays sarrois et de la vie culturelle en Sarre. Le n° 2 présente également un vif intérêt et il est, malgré son prix minime, fort bien présenté et remarquablement illustré. En voici le sommaire : Heinrich Weinstock : *Der Oidipus des Sophokles und die Entscheidungsstunde Europas;* Peter Paul Seeberger : *Saarbrücker Schulen;* Wilhelm Peßler : *Volkskunst in Europa;* Mathias Zender : *Eigenart und Entwicklung des Brauchtums an Saar und Mosel;* Ernst Christmann : *« Müsse » Ein seltener Flurname zwischen Kusel und St. Wendel;* Ernst Christmann : *Wilde Pferde in Elsaß, Pfalz und Saarland;* Karl Schwingel : *Vom alten zum neuen saarländischen Bauernhaus;* Kurt Hoppstädter : *Die mutmaßliche Heimat des Minnesängers Heinrich von Tettingen;* Joseph Müller-Blattau : *Alt-Saarbrücker Hausmusik zur Gœthezeit;* Henri Hiegel : *Heinrich Lempfrid ein Geschichtsforscher des Saargemünder Landes;* Kurt Seidel : *Zu den Gedenkfeiern im Schillerjahr* 1955; Ernst Stilz : *Saarbrücker Musikbrief;* Erich Bourfeind : *Theaterfragen der Gegenwart.*

**Neue Deutsche Hefte** (Bertelsmann, Gütersloh; le n° : 3 DM). — Les directeurs des *Neue deutsche Hefte* ont certainement la volonté de rendre leur revue toujours plus attractive. C'est ainsi que nous trouvons dans le n° 20 (nov. 1955) deux intéressantes contributions sur un thème qui comporte déjà un point d'interrogation : « Berlin et la question de la capitale allemande »; l'une est de G. Benn : *Berlin zwischen Ost und West;* l'autre de Hans Joachims Schoeps : *Die fruchtbaren Jahre.* Et il y a aussi W. G. Hartmann : *Die Flucht* (Erzählung); Astrid Claes : *Gedichte;* Heinrich Scholz : *Argumenta ad hominem. Aphorismen;* Pascual Jordan : *Das Ende der Ideologien;* Hilde Hermann : *Große deutsche Familien XIV : Die Schlatter-Zahn Tiburtius;* Otto Knörrich : *Die Wandlungen der lyrischen Aussage;* Georg Bartning und Eugen Rosenstock-Huessey : *Glaube und Hoffnung. Ein Nachwort zu Evanston;* Werner-Wilfroed Koch : *Verlust der Heiterkeit.*

**Merkur** (Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart; le n° : 2,50 DM). — Au sommaire du n° 93 (novembre 1955) : Armin Kesser : *Der Geist Kierkegaards;* W. H. Auden : *Dichten heute;* Karl Krolow : *Gedichte;* Ortega y Gasset : *Velàzquez und Goya;* Peter Demetz : *Bitteres Wasser. Aus der Lyrik des tschechischen Exils;* Heimito von Doderer : *Die Posaunen von Jericho* (Erzählung); Albert Mirgeler : *Zur Geschichte der deutschen Innenpolitik.*

**Deutsche Rundschau** (Baden-Baden; le n° : 1,80 DM). — Dans le numéro de décembre 1955, nous trouvons : Hans Jaeger : *Titos Superprogramm;* Wolfram Daniel : *Armee der Fanatiker und der Deserteure;* Peter Undahl : *Kasachstanrotes Land mit goldener Zukunft;* Karl O. Paetel : *Gibt es einen amerikanischen Faschismus?;* Reinhold Schneider : *Das Große bleibt;* J. W. Stubbs Walker : *Die englischen Atomkraftwerke;* Helmut Lindemann : *Wie bildet man des Volkes Bildner?;* Klaus Peter Schulz : *Paul Löbe 80 Jahre alt;* Gottfried R. Treviranus : *Kuno Graf Westarp;* Wolfgang Hoffmann : *Das Schweigen;* Wolfgang Goetz : *Kunst und Oeffentlichkeit;* Hans Christoph Schmolck : *Documenta : Danse funèbre;* Joachim Rachel : *Gegen Fremdwörtelei;* Friedrich Seebass : *Neues von und über Heinrich Kaminski;* Carmen Kahn-Wallerstein : *Karoline von Wolzogen;* M. Desbordes-Valmore : *Der Triumphbogen;* C. F. W. Behl : *Antwort an Siegfried Einstein;* Valentin Gorges : *Morgen wissen es alle;* Hans Daiber : *Provokateure.*

**Frankfurter Hefte** (le n° : 2 DM). — Rendons hommage une fois de plus à la sincérité et au courage de Dirks et Kogon et de leurs collaborateurs; ils osent dire que tout ne va pas pour le mieux dans la meilleure des républiques fédérales, ils s'inquiètent pour l'avenir et réclament une « imagination politique productive ». Les articles des deux « éditeurs » donnent le ton du numéro de décembre 55, dont le thème central est non pas : « De quoi s'agit-il? », mais : « De quoi devrait-il s'agir en fait aujourd'hui? » Les contributions les plus impor-

tantes sont de Theodor W. Adorno : *Wird Spengler rechtbehalten?;* Walter Dirks : *Mitbestimmung, aktuell und mehr;* H. J. Langenbach-J. W. Storck : *Die deutsche Industrie und Hitlers Finanzierung;* Heinrich Böll : *Doktor Murkes gesammeltes Schweigen;* Josef Blanck : *Menschen des Wohlgefallens;* Albert Stierl : *Ueber die Lämmer;* G. Kiefer-P. Gundwin : *Die Siebenundvierziger.*

**Antares** (Blüchert, Stuttgart; le n° : 1,80 DM). — Le numéro de décembre 1955 est très varié, peut-être même trop, mais ses nombreuses chroniques apportent aux lecteurs allemands de nombreux renseignements sur la France. L'article le plus important est celui de J. Chaix-Ruy : *Objektivation und Freiheit nach Nikolaj Berdjajew;* il est complété par une bibliographie du philosophe qui, pour une raison mystérieuse, se trouve séparée de l'article.

**Studium Generale** (Springer, Berlin; le n° : 6,60 DM). — Quatre articles seulement, mais d'une importance toute particulière, dans le numéro de décembre 1955, consacré au rythme des saisons et de la vie dans la nature, chez les végétaux, chez les animaux et chez l'homme. Ils sont de : Troll C. : *Der jahreszeitliche Ablauf des Naturgeschehens in den verschiedenen Klimagürteln der Erde;* E. Bünning : *Jahreszeiten und Pflanzenleben;* Aschoff J. : *Jahresperiodik der Fortpflanzung bei Warmblütern;* de Rudder B. : *Der Mensch im Jahreszeitenrhythmus.*

**L'Allemagne d'aujourd'hui** (Presses universit. de France, 150 fr.). — Il y a visiblement chez les collaborateurs un désir de rivaliser avec *Documents :* nous nous réjouissons d'une concurrence qui en définitive sera profitable aux deux revues et donc aux lecteurs. Nous la suivrons avec un intérêt d'autant plus grand que, Louis Clappier ayant dû pour des raisons de convenance personnelle en abandonner la direction, celle-ci sera dorénavant assurée par Georges Castellan, l'auteur de *DPR Allemagne de l'Est,* dont nous avons rendu compte ci-dessus.

**Documents** (S.P. 81.528 par B.C.M.) « C » Paris, le N° 300. — Le numéro double de novembre et décembre 1955 intéressera vivement les lecteurs français, car il reste partiellement consacré à la conférence de Bad-Neuenahr, sur laquelle il publie : *Pour une compréhension meilleure,* par Theodor Heuss; Alfred Grosser : *Le litige franco-allemand;* Ulrich Dörtenbach : *Equivoques et malentendu;* Christian Pineau : *Problèmes d'une association;* Arnold Bergsträsser : *Nos deux pays dans la politique mondiale;* le rapport d'Alfred Grosser et celui de Johannes Semler. On y trouve également deux études sur la fameuse « Université populaire d'Ulm » : une par sa directrice, Inge Aicher-Scholl, l'autre par W. Dirks. Enfin les diverses chroniques sont comme toujours riches et vivantes.

**Etudes Germaniques** (Ed. I.A.C., 10, rue de l'Eperon, Paris, VI$^{e}$, le n° 350 fr.). — Le numéro 40 (oct.-déc. 1955) contient trois articles substantiels de : Jean de Vries : *Heimdallr, dieu énigmatique;* J.-A. Bizet : *La sagesse de Nathan;* Claude David : *Le Jahrbuch für die geistige Bewegung.* Plus importante encore est la partie bibliographique avec la très riche chronique des livres, de F. Mossé, les nombreux comptes rendus critiques et la revue des revues.

**Du** (Conzett et Huber, le n° 320 fr.). — La couverture du numéro de décembre, une Nativité de Geertgen Tot sint Jans, qui est adorable de naïveté et d'humanité, fait espérer un numéro de Noël. Il en est à peine question, mais en revanche nous admirons des dessins de Grünewald, des dessins colorés de « bizarreries de la vie », des reproductions de peintres hambourgeois du XIV$^{e}$ siècle, de belles photos et même — si l'on a le temps — de très nombreuses pages de réclames fort bien présentées. — J.-F. A.

## *LETTRES ANGLO-SAXONNES*

**UN LAWRENCE DEFINITIF? — Il n'avait plus été question de D. H. Lawrence au *Mercure* depuis le *D. H. Lawrence* d'An-**

thony West (London, Barker, 1950), le *Portrait of a Genius, But...* de Richard Aldington (*Ib.*, Heinemann, 1950), le *Life and Works of D. H. Lawrence* de Harry T. Moore (*Ib.*, Allen and Unwin, 1951), le *D. H. Lawrence and Human Existence* de William Tiverton (*Ib.*, Rockliff, 1951), le *D. H. Lawrence* de Kenneth Young (*Ib.*, British Council and Longmans, 1952), et les souvenirs de Lady Cynthia Asquith et de Bertrand Russell publiés naguère dans le *Listener.* Voici que deux livres coup sur coup viennent de reprendre, peut-être pour de bon, pour longtemps en tout cas, un sujet sur lequel on pouvait croire tout dit.

Le plus récent, *The Intelligent Heart* de H. T. Moore (London, Heinemann, 1955, 480 p., 25/), montre que *The Life and Works* du même auteur n'était qu'une préparation. Moore a documenté cette biographie de façon à ne laisser sans doute que des glanes à ses successeurs. Tout y a concouru : les témoignages imprimés, écrits (de nombreuses lettres de Lawrence, et loin d'être de broutilles), oraux. Les derniers pourraient intéresser surtout. Ils viennent de gens qui ont connu l'écrivain et l'homme, les uns de façon intime, durable ou profonde, les autres souvent au passage et dans des circonstances infimes en apparence. La somme est à la fois d'une vie et d'une cohésion intenses. Lawrence s'y détache sur un fond de chronique littéraire d'époque, où contribue fort l'illustration et où l'on est empoigné. Peu importe une faute d'impression çà et là.

Il existe un préjugé, ou une exigence, d'intégrité artistique, qui néglige *a priori* la vie et la personne d'un auteur pour son œuvre prise en soi. Le livre de Moore pétrit de telle sorte l'histoire d'un homme avec la genèse, le caractère et la fortune de ses écrits, qu'on n'y résiste pas. C'est que, si jamais la vie et l'œuvre furent inséparables, si jamais l'œuvre a mené tout droit à l'homme, si jamais l'homme s'est imposé, c'est bien dans le cas de Lawrence. Mais son portrait est l'un des plus difficiles à déprendre de la légende hostile ou idolâtre; un des plus malaisés à équilibrer, tant le personnage est divers et contradictoire. Moore, sans rien perdre en chaleur, sait conserver la sérénité. Le drame, dans son entier, passionne : beaucoup de ses acteurs vivent encore; pour peu qu'on les connaisse, personnellement ou par ouï-dire, on s'attache à eux sous l'aspect de leurs rapports avec le modèle central. Quant à celui-ci, le peintre présente les éléments d'un jugement et d'une acceptation. Dans ses romans, ses nouvelles, ses essais, sa correspondance, cet *Erdgeist*, comme on l'a décrit, exprime, critique, suscite, peut-être par excellence, une époque et sa civilisation.

C'est la conviction de cette éminence qui a dicté au Dr. F. L. Leavis son livre paru peu avant celui de Moore : *D. H. Lawrence, Novelist* (London, Chatto, 1955, 318 p., 21/). Lui non plus n'a pu se déprendre de cet homme, tant il est impliqué dans son œuvre. Mais il s'agit essentiellement de critique littéraire, d'enthousiasme et de revendication. Esquissons-en ce qu'elle a de positif. La thèse est que Lawrence transcende la vie organisée selon une mécanique intellectuelle et volontaire, plaie de notre civilisation, pour accéder à l'intelligence supérieure de l'instinct, à la raison qui accepte l'ineffable, à l'effort par où l'individu réagissant, s'il ne résout pas les problèmes posés à l'homme, les définit et conserve la vie et l'intégrité.

L'artiste qui nous invite à cette prise de conscience libératrice ne peut le faire en imitant les méhodes de ses prédécesseurs. Il se crée à soi-même ses moyens d'expression — comme tout artiste de premier rang. Pour le prouver, Leavis analyse en délicatesse et en profondeur non pas toute l'œuvre de Lawrence dont il se dégage en quelques dizaines de pages, mais ce qu'il tient pour le meilleur et le plus unique de cette œuvre : *The Rainbow*; *Women in Love*; de longues nouvelles comme *The Captain's Doll* et *St. Mawr*; et les contes.

Signalons, à point nommé pour permettre d'apprécier sur pièces, la « Phoenix Edition » des écrits de Lawrence en cours de publication chez Heinemann. Les contes notamment, *The Complete Short Stories*, en 3 volumes de 282, 304 et 267 pages, chacun à 10/6, plus maniables que le gros volume de 1948 signalé en son temps dans le *Mercure*, y ajoutent 6 nouvelles tirées de *A Modern Lover*. On admet la possibilité du jugement que porte Leavis sur cette partie de l'œuvre de Lawrence : « ...d'une qualité hors de pair, à une très petite fraction près... L'une des grandes réussites créatrices de la littérature. »

Nous sommes ici en pleine décision d'opinion et de valeur. A cet égard, on peut très bien estimer que, dans ses rares verdicts défavorables, Leavis met trop bas tel roman que le *Plumed Serpent*, ou au contraire qu'il rit à tort de ce qui nous laisse froids, qu'il confond l'humour et l'esprit, qu'il diminue beaucoup trop la part du prêche ou du jargon dans le récit de Lawrence. Je trouve souvent excessive l'abstention ou l'obscurité de ce récit, et je préfère la suggestion toute nue des idées comme (je prends au hasard) chez le Saint-Exupéry du *Petit Prince* ou chez Voltaire. Invoquer ces exemples ne prouve pas qu'on n'a rien compris à la thèse de Leavis.

Le grand mérite de celui-ci pourrait être, en poussant fort loin l'intuition, l'application et l'adresse, d'avoir lié des aspects de Lawrence malaisés à réunir et trop souvent séparés jusqu'ici, d'avoir, par exemple, détruit l'idée qu'il est un pur lyrique. Leavis non seulement affirme, mais montre qu'à la racine du génie lawrentien il y a l'intelligence « vitale » — notion rendue intelligible par les exemples cités — et l'esprit critique appliqué à une civilisation qui étouffe l'individu. Il prouve, par l'analyse fonctionnelle de plusieurs épisodes, la valeur à la fois historique, psychologique et sociale de la peinture; les ressorts de la technique; la manière dont Lawrence, au cours d'un même roman, évolue et infuse à son œuvre les leçons d'une expérience toute chaude. Regrettera-t-on qu'en raison de ce caractère évolutif Leavis n'ait pas fait entrer dans sa démonstration la plupart des romans, classés dans le temps? Un Français trouvera sans doute aussi que, pour proclamer la grandeur de Lawrence, son panégyriste diminue inutilement Flaubert qu'il prend pour repoussoir et dont il ne paraît pas comprendre la grandeur unique, elle aussi, et le propos. Ce besoin de défendre en attaquant l'entraîne à harceler des gens dont le goût n'est pas le sien — T. S. Eliot, Garnett, « Bloomsbury », etc. —, à leur attribuer des mobiles extra-littéraires. On n'entrera pas dans cette guerre. S'il attaque, c'est qu'il croit nécessaire d'affirmer Lawrence romancier prépondérant de notre âge contre une incompréhension moins générale et moins complète qu'il ne lui est possible de le penser.

Ce n'est pas d'hier qu'il mène ce combat. Il l'a commencé dans sa revue *Scrutiny* et dans deux livres d'essais mentionnés ici à l'époque : *The Great Tradition* (London, Chatto, 1948) et *The Common Pursuit (Ib.*, Id., 1952). Le premier expose une idée qui pourrait faire son chemin, avec des adaptations : celle d'une tradition propre au roman anglais, lequel ne serait pas du « tout fait », mais du « se faisant », porteur d'une vue exceptionnellement directe et complète de la condition humaine, et dégagée rétrospectivement de l'œuvre de quelques grands écrivains — George Eliot, Henry James, Joseph Conrad; Lawrence en serait le dernier représentant; après lui, jusqu'à nouvel ordre, le désert.

Tel qu'en lui-même, enfin? Lawrence, homme et écrivain, offre à chacun de quoi le tirer en sens contraires. De quoi opposer — et réciproquement — un démon rieur et enjoué à un fantasque coléreux; un agresseur à un persécuté; un loup hargneux à un aimant aspirateur d'amitiés; un superbe et un contempteur à

**un semblable accueillant et délicat; un chaste à un puritain obsédé du sexe; un demi-voyant, cherchant son chemin à tâtons dans les ténèbres de l'instinct, à un homme perspicace et raisonnable; un volcan au maître d'une composition et d'un style délibérés; etc., etc. Sa tête et son œuvre, comme celles de van Gogh, sont tout en bosses et en creux. La seule chose qu'on ne puisse faire est de lui combler ses creux et de lui raboter ses aspérités. Des uns et des autres, ses deux derniers commentateurs ont montré les rapports. En le plaçant sur l'étagère aux classiques, et sous couleur de tradition, ils ont su échapper au reproche d'avoir sans retour réduit à un Dr. Jekyll le Hyde vivant et rebelle.**

***Jacques Vallette.***

**L'île nue**, par *R. Braddon*, trad. Ponge (Paris, Flammarion, 1955, 300 p., 625 fr.). — Un Australien, engagé volontaire dans l'artillerie, se rend en Malaisie à un Japonais. Il raconte dans ce livre sa captivité, sans phrases, avec l'autorité de la chose vécue. Et quelle vie misérable! Des vainqueurs arrogants, un labeur de forçats, une hygiène déplorable, supportés avec une étonnante constance (seulement trois suicides). Les détails horribles ne sont pas épargnés au lecteur. Mais il puisera ici une belle leçon de solidarité dans la misère, et d'affermissement du caractère à l'épreuve. Il y trouvera aussi une tranche importante d'histoire contemporaine.

**Mission ultra-secrète**, par *M. Duke*, trad. Fosca (Paris, N. R. F., 1955, 291 p., 650 fr.). — Autre passionnant chapitre d'histoire contemporaine. Un Allemand, spécialiste de la physique nucléaire, est chambré par les services secrets de l'URSS. Une jeune savante anglaise, polyglotte par ses origines, est prêtée au contre-espionnage américain et réussit dans la périlleuse mission de ramener l'Allemand à l'Occident. Les difficultés, le sang-froid déployé, la chance qui favorise l'entreprise sont incroyables. Et pourtant l'aventure est garantie vraie. Seuls, pour des raisons évidentes, ont été changés les noms. Le livre est bien écrit et entraîne. Particulièrement palpitants sont la course de ski et l'enlèvement de l'Allemand dans une petite île de l'Adriatique.

**Le transfuge**, par *R. Wright*, trad. de Montlaur (*Ib.*, *id.*, 1955, 491 p., 1.200 fr.). — Le généreux Richard Wright est noir, et de plus un homme de notre temps au sens le plus large. Son héros, noir de Chicago, passe pour mort, tue plusieurs personnes par une espèce de fatalité en chaîne, et, inscrit au parti communiste, échappe faute de preuves à la culpabilité légale. Ayant tué à droite comme à gauche, il sera abattu par les communistes. Wright fut de leur nombre comme lui, et a pu lui prêter un peu de son expérience. Le drame de son héros est celui de l'isolement; non tant du noir dans une société blanche, que de l'homme seul, et il est légion, qui cherche une attitude intellectuelle honnête dans le monde moderne où il se sent étranger à lui-même aussi bien qu'aux autres. La conclusion? Il n'y en a pas, sinon qu'il faut s'aimer les uns les autres.

**Les ombres vertes du printemps**, par *C. Mackworth*, trad. Pichon et Prost (*Ib.*, *id.*, 1955, 255 p., 650 fr.). — Histoire d'une évasion durement gagnée, à la suite d'une lutte entre l'instinct et l'intellect. Laure, fille d'une mère impérieuse et d'un père blessé de guerre, est confiée au pasteur de son village qui prend sur elle un fort ascendant. Ce pasteur, victime de sa formation puritaine, s'enivre et est exhibé dans cet état par son fils, qui deviendra plus tard, à Paris, l'amant de Laura. Celle-ci essaie de comprendre ce fils qui l'aide à pénétrer le drame intérieur du père. Elle découvre dans quelle prison de tabous et de tourments elle est née et a grandi. Elle se libère en rompant avec ce passé. En accompagnement semi-symbolique à cette his-

toire écrite avec une ferme technique, on goûtera l'opposition du Pays de Galles et de Paris, qui sont comme les deux pôles de sa vie et de son esprit.

**Le génie et la déesse**, par *A. Huxley*, trad. Castier (Paris, Plon, 1955, 216 p.). — Le traducteur attitré de Huxley nous donne en français, peu après l'édition anglaise naguère commentée ici, le dernier roman du romancier-philosophe. Tant mieux pour ses nombreux lecteurs.

**Vacances vénitiennes**, par *V. Baum*, trad. Thies (Paris, Stock, 1955, 187 p., 390 fr.). — La célèbre femme de lettres publie aujourd'hui en français non son dernier roman, mais son premier, écrit à seize ans, en allemand et non en anglais comme elle en a depuis lors pris l'habitude. Il s'agit de la vie à Venise de trois jeunes Allemands, partis en quête de liberté, d'art et d'amour. Ils reviendront mûris. On goûtera les descriptions de Venise vue avec tout l'enthousiasme et la fraîcheur de la jeunesse.

**La souris qui rugissait**, par *L. Wibberley*, trad. Daillet (Paris, Fasquelle, 1955, 230 p.). — Aimable loufoquerie où un minuscule grand-duché, à la taille de la commune libre de Montmartre ou de l'Etat de Pimlico, défie l'Amérique et, grâce à un concours de circonstances bienveillantes, la vainc avec ses armes moyenâgeuses; ensuite de quoi il impose la paix au monde. Le texte est agrémenté de dessins dans le même esprit.

**The Development of English Humour**, by *L. Cazamian* (Durham, Duke Univ. Press, 431 p., 6 doll.). — Il y a vingt-cinq ans, le prof. Cazamian publiait un de ses travaux qui compteront le plus, avec la suite terminée en 1952 : une revue des manifestations de l'humour dans la littérature anglaise, prise dans l'ordre chronologique. Cette première partie exposait d'abord les rapports de l'humour et du tempérament anglais, ce dont on ne s'étonne pas chez un auteur pour qui l'un des aspects essentiels de l'histoire des lettres est leur rapport avec les psychologies nationales; prenant ensuite les choses en leur début, et passée la période anglo-saxonne, il trouvait sur son chemin le problème de l'humour français au moyen âge et de ses incidences sur la littérature anglaise pré-chaucérienne, laquelle donnait lieu à un chapitre, ainsi respectivement que Chaucer et ses successeurs en Angleterre et en Ecosse. On se félicitera de voir réimprimée cette enquête avec ses développements jusques et y compris à la Restauration. La Renaissance offre un sujet d'étude immense : l'humour exploré méthodiquement dans la Réforme, l'humanisme, la veine populaire; trois chapitres sur Shakespeare, un sur l'humour et la théorie des humeurs, d'autres sur son intervention dans le drame élisabéthain, dans la poésie sous la forme du concetto, dans la prose. La Restauration donne un terme convenable à cette étude, en ce que l'humour y devient conscient et qu'on peut dès lors prévoir l'orientation de recherches ultérieures. Travail capital, d'une érudition poussée qui nulle part n'étouffe les grandes lignes vigoureusement définies d'un sujet captivant, fuyant et complexe.

**The Unholy Three**, by *L. Auchincloss* (159 p.); **The Bleeding Scissors**, by *B. Fischer* (152 p.); **How Green was My Sex Life**, by *L. Lariar* (128 p.). Chac. : 25 c. — **Scheherezade**, by *A. J. Arberry* (189 p.); **Company Manners**, by *L. Kronenberger*; **Machines that Built America**, by *R. Burlingame* (166 p.). Chac. : 35 c. — **The Farm**, by *L. Bromfield* (320 p., 50 c.). — **The Narrows**, by *A. Petry* (445 p., 75 c.). — Tous : N. Y., NAL, 1955. — 1. Nouvelles sur la haute société, par un auteur de talent déjà signalé ici. 2. Chantage exercé sur une femme et assassinat à coups de ciseaux. 3. Amusant commentaire, par le texte et par le dessin, de sujets annexes à celui du rapport Kinsey. 4. Traduction nouvelle d'un choix des *Mille et une nuits*. 5. Enquête sérieuse et intéressante sur l'attitude américaine vis-à-vis de l'art, du théâtre, de la radio et de la TV, de l'humour, des affaires, de la morale et des mœurs, des livres. 6. Histoire des inventeurs et des inventions qui ont assuré à l'Amérique sa croissance, sa richesse et ses loisirs. 7. Un des plus célèbres romans de Bromfield. 8. Comment l'amour d'un homme et d'une femme de races différentes les expose à la méfiance et à la violence des blancs et des noirs.

**The Penguin Part Song Book**, by *L. Woodgate* (144 p., 4/6). **A History of the United States**, by *R. B. Nye* and *J. E. Morpurgo* (734 p.); 2 vol. de 3/6 chac. — Tous : Penguin, 1955. — 1. Le « Penguin Song Book », signalé ici il y a quatre ans, donnait envie de voir accrue cette collection de chants anglais et

étrangers de tous les temps. C'est chose faite, par le même anthologiste qui a procédé à plusieurs arrangements. Le nouveau recueil comprend, de la Renaissance au XIXe s., une centaine de chansons populaires et de marins, canons, cris de marchands des rues stylisés, etc. L'originalité en consiste, par rapport au précédent, à donner plusieurs voix, classées par registres. Des heures de distraction charmante en perspective, et de quoi élargir sa connaissance du folklore anglais. 2. Addition notable à la « Pelican History of the World ». 1er vol. : des origines à la guerre anglo-américaine de 1812. 2e vol. : la croissance des Etats-Unis désormais puissance mondiale. Une mine de faits, tirés de domaines divers, notamment la société, la politique, la religion, la guerre (un chapitre sur l'histoire militaire de la guerre de Sécession); la littérature aussi, avec beaucoup de citations d'œuvres mal connues et oubliées. La largeur de point de vue est assurée par la collaboration à ce gros travail d'un Anglais et d'un Américain.

**The Oxford Home Atlas of the World** (Oxford Univ. Press, 1955, 137 p., 15/). — Plus de 60 cartes d'échelle variée, sur une ou deux pages, dans cet atlas dressé par le service cartographique de la Clarendon Press : 13 pour les îles britanniques, 10 pour l'Europe, 10 pour l'Asie, 7 pour l'Océanie, 6 pour l'Afrique, 10 pour les Amériques et pour l'Antarctique (où l'on voit quel mince fuseau représente notre Terre Adélie), 8 pour le monde (climat, végétation, hygrométrie, relief, structure, population, communications, répartition politique), plus 31 p. d'index en 4 colonnes. Les points de vue comprennent, outre ceux qui figurent dans la parenthèse précédente, l'utilisation du sol et le relief sous-marin. L'indication du relief est, avec le système de repérage, l'une des excellences de cet utile travail.

**On Modern Literature**, by *W. P. Ker* (*Id.*, 1955, 300 p., 35/). — Ker (1855-1923) mourut professeur de poésie à l'université d'Oxford après avoir été professeur d'anglais à celle de Londres. Ayant consacré beaucoup de ses livres aux littératures médiévales, on croit souvent à tort qu'il se confinait dans ce domaine. Il avait lu, dans l'original, quantité d'œuvres littéraires écrites en quantité de langues anciennes et modernes. Le présent volume est tiré de papiers laissés par lui, ainsi que de notes prises pendant ses cours. Trois parties : jugements sur des écrivains de langue anglaise, essais critiques sur des sujets généraux, fragments variés. On en recueille l'impression d'un professeur incomparable par la liberté et l'activité de son esprit, d'un écrivain poli et viril, d'une érudition qui permet continuellement le rapprochement illuminateur et vivifiant, d'un discernement délié, fort en avance souvent sur les idées de son temps. Ce dernier trait s'affirme, non tant dans des essais sur la critique, la culture, la poésie, etc., que dans les médaillons où il fixe les figures d'auteurs espacés entre Butler l'ancien et Trollope; voyez p. ex. ce qu'il dit de Burke ou de Jane Austen. Ses éditeurs, T. Spencer et J. Sutherland, remarquent avec scrupule qu'il ne pratiquait pas l'explication de texte dont la France a donné l'exemple et dont l'Angleterre aujourd'hui connaît les vertus. Les siennes compensent amplement cette possible insuffisance. On le lit avec beaucoup de plaisir parce que c'est lui, dégagé de toute dogmatique, et que ses idées survivront aux modes passagères.

**Cézanne**, Vol. II, by *A. Clutton-Brock* (London, Faber, 1955, 24 p., 12/6). — On signalait naguère ici le volume consacré à Toulouse-Lautrec dans la « Faber Gallery » à laquelle s'ajoute celui-ci. Grand format, et 10 reproductions hors texte en couleurs remarquablement fidèles, tirées de collections privées d'Angleterre, de France et d'Amérique, ainsi que des musées de Boston, de Berne et du pays de Galles, avec 1 de la collection Courtauld et 1 de la National Gallery; donc, en majorité, peu accessibles. L'introduction et le commentaire en regard de chaque figure sont loin d'être oiseux : le propos, la composition, les styles successifs du peintre y sont fort bien expliqués.

**The Shield of Achilles**, by *W. H. Auden* (*Ib.*, *id.*, 1955, 80 p., 10/6). — 3 parties bien différentes de motif et de propos, dans ce dernier recueil d'un considérable poète. 7 « bucoliques » sur des thèmes de nature (vents, bois, montagnes, lacs, îles, plaines, cours d'eau); poèmes sur des sujets variés; 7 poèmes pour les moments de la journée, depuis l'heure de prime jusqu'à celle de laudes, et dont 2 avaient paru dans le recueil précédent. Plusieurs fois l'inspiration est sérieuse et sérieusement traduite, notamment dans la pièce qui donne son titre à la collection, d'une satire amère, et dans *The*

*Proof* où s'exprime une innocence heureuse, sans ignorance ni crainte; dans les deux cas la forme est ferme, souple, sans effort. Autre part, on n'est pas déçu par l'invention toujours aussi fertile, ni par le style toujours varié dans ses exercices de métrique et de vocabulaire, y compris quelques refrains à la manière de Yeats. Si l'on tente de le comparer à des analogues français, on trouve un Claudel (non les strophes en prose, mais les 2 pages de *Compline*) et beaucoup de Franc-Nohain. « Les bons poètes, dit Auden dans un art poétique qui tourne court, ont un faible pour les mauvais jeux de mots. » « Le bonheur du jeu verbal », pour parler encore comme lui, donne ici lieu à quelques faiblesses mais plaît la plupart du temps par l'imprévu et l'ingéniosité de l'imagination. Le caractère le plus persistant d'Auden, aujourd'hui, est sans doute celui d'*Homo ludens*.

**Air Power**, by *A. Lee* (*Ib.*, Duckworth, 1955, 200 p., 15/). — L'hypothèse qui sous-tend ce livre est celle d'une guerre est-ouest à laquelle, somme toute, ne croit pas l'auteur. Le sujet et le point de vue sont d'un évident intérêt : faire le point des expériences récentes en matière de guerre aérienne, essayer de prévoir quelles formes cette guerre pourrait emprunter et imprimer aux moyens et aux connaissances dont nous disposons. Chaque chapitre est consacré à un type d'opérations : bombardement stratégique, attaque des voies de communications, défense, reconnaissance, parachutage et transport, soutien des troupes au sol, rôle naval, coordination des armes, renseignement. Sur l'avenir des fusées, de l'engin téléguidé, de la bombe A et H, de l'arme aérienne dans la guerre biologique, du décollage vertical, le dernier chapitre, appuyé sur les réalisations actuelles dans différents pays, oriente la réflexion. Au total, le livre fait connaître les vues, sur ces questions passionnantes, d'une des autorités britanniques les plus renommées.

**Chosen Words**, by *I. Brown* (*Ib.*, Cape, 1955, 304 p., 12/6). — On a parlé ici de plusieurs des 7 livres d'excursions parmi les mots rédigés par I. Brown pour son instruction et son divertissement, et pour les nôtres. On aurait souhaité qu'il les réunit en un seul gros volume. Il paraît que l'entreprise n'aurait pas renté ses auteurs. Faute de mieux, voici un choix. Brown se défend d'être lexicographe. Pourtant il y a dans ses disquisitions, souvent, l'intérêt qui s'attache à l'étymologie, au sens et à la vie des mots. La curiosité première qui l'engagea dans ses recherches et ses rêveries est d'ordre esthétique. Imaginez un promeneur au Zoo qui s'arrête devant les formes, les pelages, les plumages attrayants ou rares et consacre à chacun des animaux qui l'intéressent un essai où, selon sa fantaisie, il mêle l'histoire naturelle, la citation littéraire, la réflexion laissée libre de suivre son chemin. Ce gentil esprit vous enchaîne après lui, littéralement vous captive. Le dictionnaire, une vaste lecture, l'aide de correspondants dont les noms occupent 6 pages sur 2 colonnes ont fourni la matière première de son miel.

**Rudyard Kipling**, by *C. Carrington* (*Ib.*, Macmillan, 1955, 573 p., 25/). — On attendait cet important travail, dont le premier propos est un tableau de la vie et de l'œuvre de Kipling. L'auteur a consulté les amis de l'écrivain; écrémé les archives de la famille qui l'a traité en biographe attitré, notamment Mrs. Bambridge qui a contribué au volume (elle a écrit l'épilogue dans un style qui rappelle celui de son illustre père); visité la plupart des lieux décrits par Kipling en Asie, en Afrique et en Amérique. Ne serait-ce que par les nombreux inédits cités, ce travail apporte beaucoup de nouveau. Beaucoup d'épisodes tus dans les *Souvenirs* de Kipling, ou traités par allusion, sont approfondis et détaillés, de façon à satisfaire la curiosité de ceux qui l'aiment. Kipling ressort de ce portrait comme un homme aux chaudes affections de famille et aux sentiments singulièrement humains. Le personnage de Mrs. Kipling se révèle indomptablement courageux en de fréquentes épreuves, dévoué sans réserve à son mari, mais aussi, d'après le témoignage de sa propre fille, assez difficile à vivre : on peut le relever, puisque c'est exposé sans réticence. Carrington parle aussi des idées de Kipling et nuance utilement l'idée trop sommaire qu'on se fait de son jingoïsme, ou plutôt de ce qui était un conservatisme raisonné, fondé sur la croyance à l'action. Il est permis de ne pas suivre, ni en bien ni en moins bien, tous les jugements littéraires de l'éminent biographe.

**Marvels of Ancient Rome**, by *M. R. Scherer* (*Ib.*, Phaidon, 1955, 440 p., 32/6). — Dans ce gros livre, le texte et l'image sont d'un égal intérêt. L'auteur s'est proposé

d'explorer non tant la Rome ancienne que cette Rome enrichie des harmoniques du temps : celle du moyen âge, de la Renaissance et de l'époque romantique. Après un tableau général, elle nous promène en bon ordre parmi 20 monuments ou ensembles architecturaux et pittoresques, comparant l'aspect actuel avec celui d'autrefois. Elle laisse parler le document historique, le mémoire, la description de l'écrivain ou du voyageur, nous épargnant ainsi de puiser à quantité de sources éparses. L'illustration, juxtaposant elle aussi la plupart du temps la photo contemporaine à la peinture ou à la gravure du passé, comprend un frontispice en couleurs et 218 reproductions monochromes, presque toutes pleine page et hors texte. En fin de volume, des notes et références biographiques et bibliographiques, une liste de dates, l'indication des sources des photos, et un index de 18 p. sur 3 colonnes. Beau travail, qui ne dément pas les merveilleuses promesses du titre.

**The Paintings of Bruegel**, by *F. Grossmann* (*Ib.*, *id.*, 1955, 206 p., 42/). — Les grands recueils Phaidon comprennent en général, en fin de volume, un catalogue raisonné des illustrations. Exceptionnellement, cette partie est aujourd'hui réservée à un second tome à paraître. Afin que le lecteur puisse utiliser celui-ci indépendamment, il y trouvera des commentaires en notes à la suite des figures. L'introduction comprend deux parties : une courte biographie, fondée sur tous les travaux précédents, et un essai sur Bruegel et la critique (vogue et interprétation). La réputation de ce peintre connaît deux sommets : à la fin du XVIe et au XVIIe siècles, puis dans les soixante dernières années. Au XIXe siècle, il frappe surtout par ses aspects comique et horrifique. Sa diversité contradictoire est bien mise en lumière par Grossmann. Paysan et citadin, catholique et libertin, humaniste, philosophe pessimiste et riant; continuateur de Bosch et de la tradition flamande, primitif attardé mais qui subit l'influence du maniérisme italien, illustrateur, peintre de genre et de paysage, réaliste, transfigurateur de la réalité. Tout cela est soutenable et dénote une personnalité inépuisablement riche et originale. Sa carrière est brève : 1551-1569. La quarantaine de tableaux à peu près certainement authentiques survivant de nos jours sont reproduits ici en 155 grandes planches hors texte, dont 11 en couleurs qui « rendent » particulièrement bien. Les photos de détails abondent; elles permettent d'apprécier le faire du peintre et de pénétrer dans son monde à la réalité fourmillante, à la poésie hallucinatoire. Une des plus belles réussites d'une collection qui en compte un si grand nombre.

**Winter in the Air**, by *S. Townsend Warner* (*Ib.*, Chatto, 1955, 250 p., 13/6). — Miss Townsend Warner est de ces écrivains qui, sans renouveler la littérature, réfléchissent sur la vie et en tracent des images auxquelles il vaut la peine de s'arrêter. Les nouvelles qu'elle vient de nous donner sont autant de tranches de vie présentées avec une mûre sensibilité. Elle met en lumière des épisodes, des situations, honnêtement et sans forcer le ton. Plusieurs fois, ses personnages refusent l'amour et le regrettent quand il est trop tard. Très divers, ils vont de la courtisane à la femme de pasteur, en passant par la jeune fille qui s'amuse à jeter le mauvais œil. Tantôt l'atmosphère est celle de tous les jours, tantôt elle est saturée de macabre ou d'excentricité. L'ensemble compose une tapisserie tragi-comique et de très bon goût.

**A. E. Housman**, by *I. Scott-Kilvert* (*Ib.*, Brit. Council and Longmans, 1955, 40 p., 2/). — N° 69 de « Writers and their Work ». Housman était un latiniste de taille internationale et un poète de la plus grande distinction. Son trait de caractère principal pourrait avoir été son intransigeance, vis-à-vis de lui-même comme des autres. Parfaitement courtois et réservé, cet homme impassible était vénéré dans son milieu de Cambridge, aimé jusqu'au culte. C'est qu'il offrait de nos jours un modèle de l'humaniste intègre et élégant d'autrefois, qui ne plaisantait pas sur l'établissement d'un texte. Ses sentiments ne se révèlent que dans ses écrits : par les flèches mordantes qu'il décochait à ses confrères, par les thèmes élégiaques et les vues assez désespérées de la vie qu'on trouve dans ses poèmes, notamment le *Shropshire Lad*, dont la popularité n'a jamais fléchi dans les pays de langue anglaise. Son biographe le présente sous son double aspect d'érudit et de poète dans cet essai qui est un des meilleurs de la série.

**Illustrated History of English Literature, Vol. III**, by *A. C. Ward* (*Ib.*, Longmans, 1955, 337 p., 25/). — Ce volume suit et complète ceux dont il a été parlé ici. On exami-

nera l'ensemble plus à loisir dans une prochaine chronique.

Livres reçus. — *The Rudiment of an Eye*, Poems by W. Price Turner (*Ib.*, Villiers Publications, 1955, 47 p., 5/).

The New Statesman and Nation, 24.12-21.1. — *Séries :* Nouvelles du monde commentées; Journal d'un Londonien; Notre Angleterre; Sagettes; Arts, spectacles, B. B. C.; Correspondance; Poèmes; Concours; Journaux; Dans la Cité (24.12-21.1). Victimes (7-21.1). — *24.12 :* Consolidation de l'ère post-stalinienne. La guerre d'Algérie. La presse Beaverbrook. Commerce porte à porte. Noël en Italie. Célébration moderne du solstice. Jeux de Noël. La jeunesse du Dr Johnson. *31.12 :* Coexistence et concurrence. Fin du miracle Butler. L'opinion et le jeu politique. La campagne avec P. M. F. Architecte ou entrepreneur? Señor Psst, cicerone. J. Bridie. *7.1 :* France et Mendès. Trafic d'armes. K. Martin en Israël. J. B. S. Haldane. Régime des prisons au Wisconsin. Don José le Catalan. John Strachey. *14.1 :* Ultimatum à Eden. Une seule voie pour la France. K. Martin à Chypre. Le cancer épidémique. Les lettres et les honneurs. En Colombie. Roger Fry. *21.1 :* L'U. R. S. S. forme quatre millions de techniciens. Capitalisme et charbon. Contrôle des voitures à Hendon. Emeutes anti-grecques en Turquie. Graham Greene au Kenya. Joyce et *Ulysse*.

French Studies, January 56. — Nouvelle interprétation d'*Horace*. Gillet de la Tessonnerie et l' « éthique de la gloire ». La *Thébaïde* de Racine. Lecture de Verlaine : « Le ciel est par-dessus le toit ». *Le vin perdu* de Valéry. Le cerf blanc dans *Erec et Enide* de Chrétien.

Etudes anglaises, oct.-déc. 55. — C. Williams et l'expérience romantique (R. T. Davies). Aspects biographiques de l'œuvre de S. Maugham (J. Dobrinsky). La littérature enfantine de langue anglaise (J. Métailler). Du nouveau sur J. Mandeville (F. Mossé). Les problèmes de *Measure for Measure* (J.-B. Fort). La correspondance de De Foe (P. Dottin). — J. V.

## *BRESIL*

DE L'ANTHOLOGIE DE LA POESIE BRESILIENNE CONTEMPORAINE AU THEATRE EXPERIMENTAL NEGRE. — Antonio Dias Tavares Bastos, poète trop modeste, qui ne publie que trop rarement ses propres poèmes, s'est fait l'introducteur en France et comme le maître de cérémonie de la poésie brésilienne. Son *Anthologie de la poésie brésilienne contemporaine* (Pierre Tisné, Paris) permet au lecteur français de suivre l'évolution du lyrisme au Brésil depuis la Révolution moderniste, qui date de 1922, jusqu'à nos jours. Cette révolution moderniste a voulu être une prise de conscience, nationaliste, du pays. Il s'agissait, à l'aide des procédés nouveaux, empruntés à l'Europe, le choc des images, le vers libre, l'humour, de lutter contre les influences européennes et de découvrir le Brésil essentiel : celui des contrastes de civilisations, du mélange des races, des Indiens anthropophages et des descendants d'Africains. On trouvera dans l'*Anthologie* les principaux noms de tous ceux qui participèrent à ce mouvement libérateur et un choix, bien fait, de leurs principaux poèmes. Mais le modernisme ne fut qu'une explosion violente, un tremblement de terre qui secoua la vieille poésie, la détruisit; il ne

devait pas apporter (sauf peut-être chez Raul Bopp) un lyrisme proprement brésilien. C'est que le Brésilien est tourné vers lui plus que vers les choses, et préfère explorer son âme plus que la forêt humide ou le *sertão* brûlé de soleil. Un poème de Mario de Andrade, cité par Tavares Bastos, nous montre comment s'opéra le passage de la découverte du Brésil à la découverte de la vie intérieure :

*Brésil...*
*Mâché dans le délice chaud de la cacahuète*
*Parlé dans un langage d'enfant sauvage*
*Aux vocables incertains d'un déhanchement mielleux et mélan-*
*[colique...*
*Brésil aimé, non parce qu'il s'agit de ma patrie,*
*La patrie est au hasard des migrations et du pain que Dieu*
*[donne...*
*Brésil que j'aime parce qu'il est le rythme de mon berceau*
*[aventureux*
*Le goût de mes repos*
*Le balancement de mes chansons, des amours et des danses.*
*Le Brésil, c'est moi, parce que c'est la très drôle expression de*
*[moi-même.*

L'explosion passée, il restera une poésie extrêmement savoureuse et pathétique, mais centrée sur l'isolement de l'écrivain, et sur l'impossible communion avec les autres hommes, nos frères. Au fond, le modernisme rejoint le romantisme, mais un romantisme dépouillé de toute sa rhétorique, devenu l'inventaire minutieux d'une souffrance nostalgique. De Manuel Bandeira, qui ouvre l'*Anthologie*, à Carlos Drummond de Andrade, qui apparaît à peu près au milieu du livre, c'est toujours la même tragédie de la solitude qui domine :

*Le temps pauvre, le poète pauvre*
*Se confondent dans la même impasse.*
*En vain, j'essaie de m'expliquer, les murs sont sourds.*
*Sous la peau des mots il y a des chiffres et des codes.*
*Le soleil réconforte les malades mais ne les guérit pas.*
*Les choses. Elles sont tristes, les choses considérées sans*
*[emphase.*

Le sociologue pourrait peut-être expliquer ce passage, du pittoresque brésilien au subjectivisme, par les événements. Le modernisme a correspondu à la guerre de 1914-18, qui a rompu, dans

le feu et le sang, le cordon ombilical qui reliait encore le Brésil et l'Europe, à la grande période de la première industrialisation de São Paulo, et surtout à la prospérité du café. Mais cette euphorie est brève. Les cours du café s'effondrent, des usines font faillite, l'immigrant achète la terre du grand propriétaire ruiné, les grèves achèvent en cauchemars le rêve poétique commencé. Oswald de Andrade a, dans *Marco Zero*, donné, en une série d'images, le film de ces événements. Mais l'histoire n'a pu que précipiter un mouvement qui se trouvait en quelque sorte inscrit dans la propre esthétique du modernisme. Le poème de Mario de Andrade, dont nous avons cité un fragment, est tout à fait significatif à cet égard. Le vers libre, en défaisant la sensibilité des langes où le Parnasse l'avait enserrée, loin de favoriser la quête de l' « objet », délivrait les rythmes et les musiques de l'âme. Par la suite, la poésie pourra revenir à des formes plus régulières, elle restera encore, chez beaucoup de jeunes, une descente nocturne, la visitation des souterrains, des puits intérieurs, des abîmes de la psyché.

Cependant nous pressentons, en lisant les dernières pages de l'*Anthologie*, que le retour à des formes fixes et le sens de la règle permettraient, mieux que l'exaltation moderniste, ce « retour à l'objet » que le modernisme avait vainement tenté. Avec João Cabral de Melo Neto par exemple, bien représentatif de ces nouvelles tendances, la poésie devient minérale, à l'image de la terre calcinée par la sécheresse du *sertão* :

*dans l'air minéral privé*
*même de l'ailée*
*végétation, dans le désert*
*que fuient les nuages,*

ou liquide, charriant la terre et les herbes pourries, comme dans *O Rio* du même auteur. Mais une autre tendance se dessine, dans les derniers poèmes de Jorge de Lima (on en trouvera des traductions aux pages 94 et 95), vers une poésie baroque. Si elle réussissait, par delà deux siècles, la littérature brésilienne contemporaine rejoindrait celle de l'époque coloniale. Pour le moment, nous nous trouvons en face d'une alternative : ou le gratte-ciel de ciment, triomphe de l'équerre et du compas — ou la chapelle baroque, ronde comme un ventre de femme, dans lequel remuerait, parmi l'or et les viscères, le fœtus d'un enfant peut-être divin.

Un des poètes qui figure dans l'*Anthologie* de Tavares Bastos, Vinicius de Moraes, vient de publier dans l'excellente revue de Paulo Duarte, *Anhembi,* si amicalement ouverte aux écrivains français, une pièce de théâtre en vers, qui rajeunit le mythe d'*Orphée,* en en faisant un poète noir de *sambas* à la recherche d'Eurydice assassinée, parmi les *favelas* (le terme brésilien qui désigne ce que nous appelons, nous, des « bidonvilles ») de Rio. Cette pièce doit être jouée prochainement par le Théâtre Expérimental Nègre. Ce théâtre constitue une tentative qui mérite d'être connue des lecteurs du *Mercure.* Les nègres brésiliens ont remarqué que, lorsque le Noir apparaissait sur une scène ou dans un film, ce n'était jamais que pour y faire un rôle de pitre, ou pour y pleurnicher dans une « comédie larmoyante ». Il existe pourtant une authentique poésie africaine au Brésil, miraculeusement transportée de l'autre côté de l'Océan et conservée sur une autre terre. Et il existe aussi un authentique drame du Nègre, réduit dans une société de classe à vivre aux plus bas degrés de l'échelle sociale. Redonner au Noir la fierté de sa couleur ou de ses origines, et en même temps le délivrer de son complexe d'infériorité, en faisant du théâtre un moyen de *catharsis* raciale, telle a été la volonté des fondateurs du Théâtre Expérimental Nègre de Rio, comme Abdias do Nascimento, auteur lui-même d'une pièce, *Sortilège* (également publiée par *Anhembi*), qui unit le folklore africain au drame de la situation sociale du nègre, et le sociologue Guerreiro Ramos. Ce théâtre a déjà joué un certain nombre de pièces, aussi bien d'ailleurs de blancs que de descendants d'Africains, et lorsque Camus a visité le Brésil, il a joué pour lui quelques scènes de l'*Etranger.* C'est dire qu'il ne s'agit pas d'une manifestation raciste. En exaltant la couleur noire, on ne veut exalter qu'une des races constitutives de l'ethnie brésilienne : « Dans la contemplation de la beauté nègre, dans l'exaltation explicite et sous-jacente des valeurs nègres, la *négritude* n'est pas anti-blanche, elle n'est pas agressive ni séparatiste. Au contraire, pacifique et intégrative, elle offre ce qu'il y a de plus universel, de plus œcuménique, et par conséquent de plus élevé et de plus catholique dans sa substance nègre » (Abdias do Nascimento).

Comme on le voit, la négritude prend ici un sens très différent de celui qu'elle a pris en France avec Sartre. Sartre la faisait entrer en effet dans une dialectique du prolétariat, où elle finissait par se nier dans la synthèse terminale. Avec le Théâtre Expérimental Nègre, elle est seulement la mise en valeur d'une couleur dans une communauté multi-raciale. Il n'y a plus thèse et

anti-thèse, mais enrichissement culturel d'une partie de cette communauté, au bénéfice de l'ensemble. De ce point de vue, l'expérience brésilienne a une portée qui dépasse les frontières de ce pays et mérite d'être mieux connue en France.

*Roger Bastide.*

**Gilberto Amado**, *Historia de minha infância* et *Minha formaçâo no Recife*, 2 vol., José Olympio (Rio de Janeiro). — Le grand événement littéraire de 1955 a été la publication des souvenirs d'enfance et de jeunesse du célèbre juriste et essayiste brésilien, Gilberto Amado. L'essayiste réapparait d'ailleurs souvent sous le mémorialiste, ce qui nous vaut des pages étincelantes sur les problèmes de la philosophie au Brésil, la linguistique, des considérations pertinentes sur l'homme du *sertâo*, entremêlées au fil des souvenirs. Le récit de l'enfance de Gilberto Amado dans une petite ville de l'intérieur du Nord-Est est riche de poésie vraie, en même temps qu'il est une évocation de ce qu'était le Brésil rural il y a un peu plus d'un demi-siècle. *Minha formaçâo* nous fait passer de cette zone agreste à la ville de Récife, Venise brésilienne, entrecoupée de rivières et de canaux. Et c'est alors l'histoire des années d'apprentissage, apprentissage sentimental autant qu'intellectuel, l'itinéraire d'une sensibilité et d'une pensée, qui se forme au triple contact d'Auguste Comte, d'Euclydes da Cunha et de Nietzsche. Deux livres savoureux, écrits dans une belle langue, claire et pure.

Le thème du roman de **Oliveira e Silva**, *A Verdade fantastica* (Ed. Aurora, Rio de Janeiro) est certes original. Un avocat fait acquitter son client, qui est innocent, mais non en disant la vérité; au contraire, en forgeant de toutes pièces une autre vérité, imaginaire. Malheureusement l'auteur n'a fait qu'esquisser le problème posé, qui méritait un meilleur traitement.

**S. Fraletti** a réuni, sous le titre de *Um mundo numa praça publica* (S. Paulo) deux poèmes de circonstances, qui valent ce que valent en général les poèmes de circonstances. Mais le recueil débute par une évocation de la place de la Cathédrale de S. Paulo, avec son église inachevée, ses bars où flânent de mauvais garçons, et ses trams qui grincent sur les rails, qui ne manque pas de charme.

**Arruda Santos** recommence le sonnet, exactement au point où il en était avant la révolution moderniste, et sans tenir compte de toutes les découvertes de la poésie contemporaine ( *O Rio Sâo Francisco e Marginal*, S. Paulo).

Le message de **Gilda Cesario Alvim**, *Labirinto* (Anhembi, S. Paulo), est autrement émouvant. Abandonnée, seule dans la nuit, une femme regarde des lambeaux du passé se défaire en pétales de songe, se déchirer en pluie, en nuages errants, en murmures de vagues... En quelques vers, Gilda Alvim, réussit à décrire un sentiment, assez rare, du moins dans la poésie brésilienne, celui de la dépersonnalisation par l'excès de souffrance, en même temps sans doute que par son existence loin de son pays natal. Et il faut avouer que cette description est cliniquement juste, car ce sentiment de vide intérieur entraine par contrecoup le sentiment de l'irréalité du monde extérieur. Et c'est avec ces deux « vides » que l'auteur a réussi à faire le « plein » de poésie. Ce qui est une belle réussite.

Cependant **De Castro e Silva** évoque, dans *Augusto dos Anjos, o poeta e o homem* (Belo-Horizonte) un autre poète de la mort et de la mélancolie. Le livre apporte quelques documents inédits et un essai d'interprétation, optimiste et chrétienne, de l'œuvre d'Augusto dos Anjos. Il ne nous satisfait pas entièrement malgré tout, car le biographe se laisse trop emporter par son admiration. Nul pourtant ne connait mieux l'auteur de *Eu* que Castro e Silva et nous attendons de ce dernier l'essai, objectif et critique, qu'il peut nous donner, s'il accepte de maitriser un peu mieux son enthousiasme.

**Abelardo F. Montenegro** nous envoie du Céara une excellente analyse historique du banditisme dans le Nord-Est, sous le titre de *Historia do Cangaceirismo no Ceara* et deux livres de critique littéraire, *O Messianismo russo* et *A ânsia da gloria de Balzac*. Ce dernier ouvrage

contient, outre une étude sur Balzac, un très joli essai sur l'absence du complexe de la mer chez les Brésiliens (qu'il faudrait comparer avec le remarquable travail de Mario de Andrade, *A dona ausente*) et deux études sur le mouvement symboliste dans le sud du Brésil, qui apportent une interprétation nouvelle des origines du symbolisme, mettant en lumière l'action des facteurs politiques, de la Révolution Fédéraliste, sur la genèse de ce mouvement dans l'Etat du Parana.

**Florival Seraine**, *Ensaios de interpretaçâo lingüistica* (Fortaleza, Ceara), de son côté, étudie, à travers une conception pragmatiste et relativiste, le langage oral de sa province natale.

Nous avons aimé le dernier volume de *Caçando e pescando por todo o Brasil* consacré au Brésil de la sécheresse et du São Francisco (Ed. Melhoramentos, S. Paulo). Il s'agit sans doute avant tout d'histoires de chasse et de pêche, mais l'auteur, **Francisco de Barros Junior**, nous donne en même temps des descriptions pittoresques, il sait faire vivre les hommes, il sait conter et son livre est toujours délicieux à lire.

OUVRAGES D'ART

**R. A. Freudenfeld**, *O Aleijadinho* (Ed. Melhoramentos, S. Paulo). — L'Aleijadinho, qui a vécu à la fin du XVIII^e^ siècle, est le plus grand sculpteur du Brésil colonial. Il a planté dans le décor rococo des églises de Minas un art, parfois sauvage, mais pleinement brésilien. On a beaucoup raconté de légendes sur lui, car ce sculpteur était infirme; il travaillait la pierre avec une main, rongée peut-être par la lèpre. Mais, grâce aux recherches patientes du Service du Patrimoine Artistique du Brésil dans les archives paroissiales, nous arrivons peu à peu à rétablir la vérité. Un livre de synthèse était nécessaire. C'est cette synthèse que nous offre Freudenfeld, sous la forme d'une préface à 79 bonnes photographies, qui font honneur aux éditions Melhoramentos.

**J. F. de Almeida Prado**, *Tomas Ender* (Companhia Editoria Nacional, S. Paulo). — Tomas Ender était un peintre autrichien qui est venu à l'époque où Dom João VI, fuyant les armées de Napoléon, quitta le Portugal pour se réfugier dans sa colonie brésilienne. Une époque pauvre justement en documents iconographiques. Les dessins faits par Ender étaient connus depuis plusieurs années, mais ils n'avaient jamais encore été divulgués. Le savant historien J. F. de Almeida Prado en profite pour nous brosser, d'une main de maître, un autre tableau, celui de la Cour et de la classe dirigeante du pays en 1817 et 1818. Epoque de transition entre le Brésil colonial et le Brésil impérial. Entre deux conceptions de la vie. Le lecteur français lira en particulier avec intérêt le chapitre sur les aventures de la Mission Artistique Française de Lebreton, Taunay, Debret, qui clôt le livre.

Signalons pour terminer les deux albums des Editions Melhoramentos *Isto é... o Rio de Janeiro* et *Isto é... a Bahia*, deux excellents choix de photographies, pour les touristes, qui rêveront longtemps sur ces pages évocatrices... — R. B.

## *LETTRES CANADIENNES-FRANÇAISES*

**LE POINT DES CHOSES.** — Les lettres canadiennes-françaises partagent avec la littérature belge de langue française et avec la littérature de la Suisse romande le redoutable honneur d'être justiciables vis-à-vis de deux écoles critiques : la critique française et la critique de leur pays d'origine. De plus, elles sont sujettes à être examinées par les critiques canadiens de langue anglaise justement persuadés que les écrivains canadiens d'expression française appartiennent au patrimoine canadien. La critique amé-

ricaine, de son côté, n'entend pas ignorer complètement une littérature qui se développe aussi près de la sienne.

Des raisons historiques et linguistiques assurent à la France, dans cette situation complexe, une sorte de droit de regard qui n'est d'ailleurs que la conséquence de son droit d'aînesse. L'intérêt des lettrés et de la critique, en France, envers la branche canadienne de la littérature française a été l'objet de fluctuations dont il serait profitable de faire l'historique. C'est au cours des années qui précédèrent la guerre de 1939 qu'il s'affirma de façon définitive et sérieuse et non plus seulement, comme autrefois, d'une façon sentimentale, alors que les Editions Flammarion lançaient à Paris le roman de Ringuet, *Trente arpents*, et que des écrivains canadiens plus confidentiels, Robert de Roquebrune, Marcel Dugas et Alain Grandbois, y publiaient des œuvres dont la valeur propre, indépendante des sujets qui y étaient traités, retenait l'attention des critiques parisiens.

Il est intéressant de noter que c'est à la publication à Paris du roman de Ringuet, une œuvre qui termine brillamment l'ère du régionalisme dans l'histoire de la littérature canadienne-française, que l'on peut attribuer un retour d'intérêt en France envers les œuvres canadiennes. Cette rentrée avait d'ailleurs été singulièrement bien préparée par le courant de sympathie créé par Louis Hémon, autour du Canada, quelques années auparavant. Certes le mouvement était bien engagé puisque, malgré l'interruption tragique de la guerre, la curiosité des lettrés français à l'égard des lettres canadiennes se manifesta de nouveau immédiatement après la fin des hostilités. La soudure marquée par le triomphe de Gabrielle Roy au Prix Fémina se consolide par la réédition en France d'autres romanciers canadiens, Germaine Guévremont, Lemelin et, le dernier en date, André Langevin.

La critique jusqu'alors silencieuse s'éveille. En 1954, M. Emile Henriot publie dans *Le Monde* un article d'ensemble qui est une excellente initiation au mouvement contemporain; M. André Rousseaux, grand explorateur de nouvelles régions poétiques, découvre chez St-Denys Carneau et Anne Hébert des accents d'une authenticité inusitée, et Claude Mauriac, qui va sur place prendre le pouls de notre littérature, exprime la plus intelligente sympathie à l'adresse de la jeune école de Montréal. Enfin, l'érudition entre en jeu sous la forme d'un ouvrage volumineux publié aux Presses Universitaires de France par un ancien professeur de Laval, M. Auguste Viatte. Les lettres canadiennes-françaises y ont une large place, malheureusement embouteillée par un souci de

l'appareil scientifique qui empêche l'intelligence critique d'y circuler à l'aise.

Voilà pour le côté français que l'on peut considérer d'ailleurs comme un simple début de défrichement. Côté canadien, l'intérêt de la critique envers les écrivains du pays est sans doute un phénomène normal. Quand on sait, d'autre part, que toute œuvre de quelque valeur publiée au Canada depuis le milieu du XIXe siècle a suscité au moins autant de commentaires que s'il s'était agi d'un chef-d'œuvre de caractère exceptionnel, on soupçonne que des raisons d'un autre ordre que l'ordre purement critique ont fort bien pu susciter un intérêt aussi étendu. Et l'on est naturellement amené à distinguer de plus près entre les courants critiques.

Jusqu'à 1930 environ, la critique au Canada avait en général un unique terme de référence. Les Canadiens Français, cabrés dans une résistance plus que centenaire à l'assimilation, jugeaient tous les phénomènes de leur vie nationale, la littérature comme les autres, à la mesure de l'apport que ces phénomènes pouvaient fournir à cette politique de résistance. A peine une œuvre était-elle publiée, qu'elle était tout de suite soupesée en regard des exigences fondamentales de la survivance des Canadiens Français : maintien de la religion, fidélité aux traditions, conservation de la langue française.

Le dernier représentant de cette lignée de critiques patriotes, l'honnête recteur Camille Roy, qui se flattait d'ailleurs d'être surnommé « notre critique national », mettait encore en 1920 toutes les méthodes qu'il avait assimilées d'une antique formation prise chez Brunetière et Faguet au service d'une critique uniquement moralisante et patriotique. On trouverait dans ses œuvres de beaux développements sur la valeur éminente du classicisme, mais, encore là, il s'agit d'un classicisme réduit à son seul cadre, sans dynamisme, et inassimilable par des écrivains modernes.

Il est donc impossible aujourd'hui de considérer cette mentalité comme un état premier de l'esprit critique au Canada français. Dans sa forme la meilleure elle relevait directement de l'apologétique et de l'essai patriotique. Mais au moins témoignait-elle d'un intérêt certain envers les tentatives littéraires des Canadiens Français considérés comme inspiratrices du sentiment national.

Depuis quelque temps cet intérêt a changé de nature. L'angle sous lequel on considère les lettres est différent et infiniment plus proche qu'autrefois de l'éclairage dans lequel se place la vraie critique. Non pas que la volonté de conserver les valeurs particulières à cette enclave française dans l'ensemble nord-américain

qu'est le Canada français soit amoindrie. Au contraire, cette volonté est toujours égale et voilà maintenant qu'elle est soutenue par une partie de l'élite anglaise du Canada qui voit dans la civilisation française une source de richesses pour tous le pays. Mais on sait distinguer entre les genres et, depuis quelques années, ce n'est plus la fonction religieuse ou nationale d'une œuvre qui intéresse au premier chef la critique ou même simplement l'homme de goût au Canada français. Comment l'éclairage a-t-il pu tourner et quand cela s'est-il produit?

Même dans les pires époques de solitude du groupe canadien-français des appels d'air se produisaient et des courants étrangers réussissaient à s'y infiltrer. De 1830 à 1870, par exemple, l'influence des œuvres françaises sur les esprits au Canada fut beaucoup plus considérable qu'on ne le croirait. Les romantiques français inspirèrent les premiers écrits durables de notre littérature et l'influence des courants d'idées qui circulaient en France à cette époque ne se bornait pas au seul domaine de la littérature. C'est donc à une veine française qui ne s'était jamais tarie, mais qui se perdait dans une ombre épaisse, malgré les protestations d'une suite peu nombreuse mais ininterrompue d'écrivains, qu'il faut remonter pour comprendre le paysage littéraire infiniment plus vaste et plus varié de notre temps.

Deux journalistes qui étaient de brillants esprits critiques protégèrent et alimentèrent cette veine française au Canada : Arthur Buies, qui mena contre une politique d'isolement intellectuel le combat tapageur d'un peau-rouge qui aurait lancé son cri de guerre en bon français; Olivar Asselin, apparemment plus rangé mais non moins efficace dans la lutte et encore plus incisif et plus pur comme écrivain. Si d'autres aidèrent la France moderne à retrouver sa vraie place au centre de la culture française au Canada, Buies et Asselin, eux, tentèrent de remettre la langue française et le goût français en honneur dans un groupe où ils s'éteignaient lentement malgré les aspirations de ce groupe à rester français. Buies et Asselin virent, bien avant ceux qui devaient reprendre et approfondir les mêmes thèmes, que plus les lettres canadiennes-françaises se rapprochent de la littérature-mère par les échanges, les influences, la confrontation et même par les imitations, plus il y a de chances qu'elles produisent des œuvres marquantes.

Par tous ces raccourcis qui, je le souhaite, ne nous ont pas fait perdre de vue les grandes lignes du tableau, nous arrivons au foisonnement d'aujourd'hui.

Il était dans l'ordre des choses que les efforts contradictoires de la critique patriotique et nationaliste d'autrefois, qui voulait à la fois conserver l'héritage français des Canadiens et le garder à l'abri des influences de l'esprit français dans ses manifestations littéraires, finissent par n'avoir plus aucun effet. L'esprit français, dans ce qu'il avait de vivant, au sein d'une nation composée d'une majorité d'anglophones, n'y a rien perdu, bien au contraire, et l'expression littéraire de cet esprit y a grandement gagné.

La qualité des débats qui agitent depuis dix ans les milieux intellectuels du Canada français l'indique bien. Ces débats ont commencé en 1947 par une mise au point de la position littéraire des Canadiens Français vis-à-vis de la France.

Après la césure de cinq ans qui s'était produite dans les échanges entre la France et le Canada, il était naturel qu'on s'interrogeât sur la nature de la liaison qui allait se refaire entre la littérature-mère et sa branche canadienne. Les événements ont donné raison à ceux qui, à l'encontre des autonomistes, soutenaient que la source française pouvait encore alimenter nos lettres canadiennes-françaises et rafraîchir l'esprit canadien-français.

Qui oserait parler encore au Canada de la création artificielle d'une langue canadienne qui aurait su mieux exprimer que le français l'originalité d'une âme canadienne-française? Et ceux de nos écrivains qui, à ce moment-là, regardaient vers New-York comme vers un marché prometteur, n'ont-ils pas tenu en même temps à figurer à la bourse des valeurs littéraires de la France? Enfin que reste-t-il des considérations d'arboriculture de M. Etienne Gilson qui, rangé du côté des autonomistes, soutenait que la littérature canadienne-française n'était pas une branche de l'arbre français mais son rejeton bien distinct en Amérique? Une suite d'œuvres de qualité, qui ont pris ou qui prendront naturellement leur place dans les cadres de la littérature française d'aujourd'hui, et dont certaines parmi les meilleures sont sorties de la plume des autonomistes de 1947, témoignent, mieux que toute argumentation ne pourrait le faire, en faveur de la filiation française, sans fissure, de nos lettres et de notre esprit.

La critique canadienne-française a d'ailleurs à s'occuper de problèmes plus complexes. Il lui reste, par exemple, à établir les rapports encore mal déterminés entre la littérature canadienne-anglaise et les écrivains français du Canada. Le développement parallèle de deux littératures à l'intérieur d'une même nation met en jeu des forces qui ont une influence profonde sur la vie nationale, surtout lorsqu'il s'agit de littératures relevant de deux cultures aussi bien définies que celles de la France et de l'Angle-

terre. Voilà un sujet proprement canadien qui permettra aux facultés d'analyse d'un essayiste de s'exercer à loisir et qui peut être traité sans risque de tomber dans la rhétorique patriotique ou les considérations lunaires.

Dernièrement on s'est interrogé, dans un numéro spécial du *Devoir* consacré aux lettres canadiennes, sur les grands traits de l'âme canadienne-française qui peuvent se dégager de la litttérature canadienne d'expression française. En dépit des apparences ce n'est pas là un retour aux questions d'ordre national que la critique se posait autrefois. Il s'agit d'une recherche humaniste. Mises à part certaines affirmations superficielles comme celle de Roger Lemelin pour qui le trait dominant de l'âme canadienne-française qui ressort de notre littérature c'est le côté fleur bleue ou encore des considérations grinçantes comme celles de François Hertel, on reste avec un ensemble d'essais dont la vigueur de pensée et l'expression sans ménagement auraient été inimaginables chez un nombre aussi imposant d'écrivains canadiens il y a trente ans. L'article de Jeanne Lapointe intitulé « Pour une morale de l'intelligence », encore que l'arrière-plan politique dans lequel il a été conçu soit trop sensible, est une belle page de critique morale. Il en est de même de celui de Maurice Blain qui développe la pensée de Jeanne Lapointe lorsqu'il écrit : « La question qui se pose pour notre littérature n'est donc pas de savoir comment écrire, mais comment vivre. Ce n'est pas un art poétique que nous attendons, mais une morale nouvelle, un sujet gros de toute l'humanité reconquise, chair et esprit, grandeur et misère, de la naissance à la mort. »

C'est sur ce jugement qui traduit les aspirations non entièrement dépourvues d'angoisse des écrivains canadiens de langue française les plus intéressants que je veux terminer cette première chronique de nos lettres. D'abord parce qu'il exprime l'état d'esprit le plus récent, mais surtout parce que, bien qu'il ait été énoncé il y a quelques mois à peine, il rejoint une ancienne inquiétude qui, pour être moins bien définie qu'aujourd'hui, n'en avait pas moins de valeur.

*René Garneau.*

## *INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES*

DEUX ACADEMIES VUES PAR LEURS PRESIDENTS. — Le personnage essentiel d'une académie n'est pas le président, sorte de régent annuel sans pouvoirs réels, c'est le secrétaire

perpétuel qui représente la continuité et même l'inamovibilité. Sainte-Beuve a dit fort justement qu'il avait, de fait, le gouvernement de l'académie et que s'il n'exerçait pas la principale influence, c'est qu'il ne le voulait pas. Le président, au cours de l'année, ne prend la parole que pour la donner aussitôt aux autres, ou pour les remercier. Il a tout de même deux occasions de parler pour exprimer des idées nouvelles, projets de réformes et critiques plus ou moins enveloppées à l'adresse du pouvoir réel : c'est lorsqu'il monte au fauteuil présidentiel (un vrai fauteuil celui-là) ou quand il en descend.

M. Paul Bastid, professeur à la Faculté de Droit de Paris, historien et naguère homme politique, président pour 1956 de l'Académie des Sciences morales et politiques, par opposition à son prédécesseur qui la considérait dans son discours inaugural, comme le « temple de la tradition », a voulu voir dans sa compagnie le temple de la liberté ». Se réclamant de Siéyès, parrain du libéralisme, dont il occupe le siège et qui disait : « La cause finale de tout le monde social doit être la liberté individuelle », il estime que telle doit être aussi la pensée de l'homme d'aujourd'hui dans un monde où sévit la religion de la masse et le culte de la vie grégaire, et il constate avec satisfaction que l'Institut a sans cesse « repoussé avec une fermeté calme le joug d'une autorité, quelle qu'en fut la nature, contrainte imposée du dehors ou conformisme suintant de l'intérieur ». Il se loue en particulier qu'à l'Académie des Sciences morales on n'entre pas « à la faveur d'un étiquetage collectif comme le préposé d'un corps, d'une secte ou d'un clan, et que chacun n'y représente que soi-même, n'ayant invoqué pour en franchir le seuil que sa qualitié d'individu, seul titre valable dont un homme puisse se parer ».

Les origines des membres de la compagnie sont diverses, leurs conceptions plus différentes encore : c'est ce qui fait le charme et l'utilité des rencontres sur lesquelles ne plane la menace d'aucune orthodoxie. L'indépendance morale y est totale et pourrait se manifester davantage si elle le voulait; personne n'est obligé d'y sacrifier rien de soi-même. Les discussions y sont donc faciles et elles se révèlent remarquables par la pertinence des interventions et par une courtoisie inaltérable et disons-le inégalable. Nous nous souvenons, par exemple, d'un juriste oriental qui venait d'exprimer dans un irréprochable français des vues sur les droits de l'homme des plus contestables. Il fut unanimement et catégoriquement contredit par sept ou huit membres de l'assemblée, mais avec une courtoisie si sereine qu'il quitta la place rayonnant et satisfait, comme sous un déluge d'éloges.

Ceci nous amène à regretter, avec plusieurs membres de l'académie, que de telles observations ne soient pas recueillies comme d'indispensables compléments aux procès-verbaux des séances, faute de quoi la publication des communications entendues — et parfois contestées — n'a guère de sens.

M. Paul Bastid a tenu à dire encore que les fondateurs de son académie ne l'avaient pas considérée comme un cénacle de vieillesse satisfaite ou morose, mais comme un corps essentiellement actif et tourné vers l'avenir. Il a regretté que ce rôle ait été quelque peu perdu de vue par les pouvoirs publics et par l'opinion. Mais l'académie elle-même? Sur l'initiative de M. Georges Duhamel, elle s'est occupée efficacement des questions de morale médicale. En revanche, elle a laissé mettre aux oubliettes la grande enquête sur la Responsabilité des élites proposée par le pasteur Bœgner. Il faut toutefois reconnaître que la tâche était écrasante et bien épinéuse.

Le nouveau président, comme son prédécesseur médiat M. Georges Ripert il y a deux ans, a dit qu'une société savante ne doit rien négliger pour faire connaître ses travaux, ce qui est reconnaître les services que peut rendre la presse écrite et parlée. En somme M. Paul Bastid heureux d'appartenir à une compagnie si libérale et si courtoise n'a formulé pour son perfectionnement que des vœux destinés surtout à l'extérieur : un appel à la générosité privée dans le but de revaloriser les prix décernés qui sont devenus dérisoires.

●

Tout autre a été, à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, le discours d'avènement du nouveau président, M. Louis Robert, partisan résolu et tranchant de réformes profondes. M. Louis Robert n'a pas la religion des traditions, mais plutôt la vocation de les bousculer. Il l'a prouvé au jour même de sa réception, en 1948, en répudiant l'habit noir, les souliers vernis et les gants blancs, pour paraître en veston croisé bleu marine, une paire de gants fauves à la main, pour la désolation du secrétaire perpétuel, gardien des traditions. Cette réception a fait date dans les annales de l'académie.

Il a donc commencé sa mercuriale par une esquisse incisive de l'évolution de l'organisation du travail scientifique en France où le Centre National de la Recherche scientifique joue maintenant le rôle dévolu au XVIII[e] siècle à l'Académie des Inscriptions

et au XIXe aux grandes sociétés savantes; et il a constaté que l'académie se borne aujourd'hui à décerner quelques prix dévalués, ce qui est un rôle modeste, à son avis.

L'ayant ainsi invitée à l'humilité, il a repris avec une vigueur acrimonieuse le projet de son prédécesseur M. Fawtier, touchant la réforme du mode d'élection, c'est-à-dire la suppression des lettres de candidature et des visites. Il a évoqué à ce propos ce qui se fait dans toutes les académies étrangères et à l'Académie des Inscriptions même, quand il s'agit d'élire des savants étrangers. Il est certain que la position de solliciteur a quelque chose de pénible et parfois d'humiliant; celle de sollicité d'embarrassant, maintes fois. Les défenseurs de la tradition prétendent que c'est là un moyen de se faire connaître et de se connaître. Vraiment? M. Louis Robert estime au contraire qu'une académie comme la sienne devrait être assez informée et vigilante pour découvrir et reconnaître les mérites sans ces formalités désuètes. Les désignations auraient lieu en comités secrets, et les résultats seraient publiés sans indication du nombre de voix obtenues, et sans mention des noms des candidats, afin de ne désobliger personne.

La dernière élection à l'Académie des Inscriptions semble appuyer un tel point de vue. Tout le monde a pu savoir que le gagnant se présentait pour la huit ou neuvième fois, contre huit autres candidats, et qu'il ne l'avait emporté qu'au neuvième tour, par deux voix de majorité, après avoir obtenu seulement et successivement deux voix, une voix et trois voix aux trois premiers tours. On avait, pendant l'élection, le sentiment que l'académie ne savait pas trop qui elle devait élire et qu'il s'agissait d'une sorte de loterie, ce qui n'était ni à son avantage, ni à celui de l'élu.

Donc, M. Louis Robert souhaiterait une académie « plus accueillante aux savants authentiques », à ceux qui répugnent aux manœuvres patientes et aux épreuves d'endurance. Il la voudrait aussi plus vivante, plus désireuse de faire connaître ses travaux dans un cercle élargi, soucieuse davantage en somme de l'opinion publique. Notons qu'il a eu la générosité de ne pas faire allusion aux comptes rendus des séances publiés avec un an de retard, ni à leur distribution déraisonnablement parcimonieuse. S'il a parlé de l'utilité, bien illusoire et contestable, de l'affichage ou de la publication à l'avance des ordres du jour, il n'a, contrairement à son *alter ego* des Sciences morales, fait aucune allusion au rôle de la presse écrite ou parlée pour la renommée de son académie. Aurait-il donc des préventions ou des rancunes envers les journalistes? Il faut, quand on est président d'une savante compagnie, savoir surmonter ces faiblesses.

Exprimant le souhait de voir son académie plus vivante, M. Louis Robert a cependant fait le silence sur la délicate question de l'inamovibilité des secrétaires perpétuels enclins à se laisser mourir en fonctions, et dont les cas de retraite volontaire sont rarissimes à l'Institut. Pourtant, comme nous l'avons rappelé d'après Sainte-Beuve au début de cette chronique, ceux-ci ont, de fait, le gouvernement de leur académie, dont l'activité est le reflet de la leur.

Le nouveau président qui, chemin faisant, s'était ironiquement excusé de sa candeur (à croire à la possibilité de réformes) et de sa franchise (un peu rude), a conclu en observant pour justifier ses critiques sévères que le silence est le pire des jugements.

Nous sommes bien de son avis; mais il y a peut-être une certaine manière d'en sortir.

*Robert Laulan.*

# GAZETTE

**Le souvenir d'Adrienne Monnier.** — *Le numéro spécial que le* Mercure *a consacré en janvier au* Souvenir d'Adrienne Monnier *— et que la Société des Lecteurs, on s'en souvient, a inscrit parmi les « livres recommandés » du mois — a reçu dans la presse un accueil particulièrement attentif : nouvel hommage à celle dont nous célébrions la mémoire.*

*Le* Mercure *a eu connaissance d'articles ou de mentions (nous les énumérons dans l'ordre chronologique) parus dans* L'Information, Le Figaro, Les Nouvelles Littéraires, Le Figaro Littéraire, L'Observateur, Le Phare *de Bruxelles,* Le Journal de Genève, Combat, Le Journal Français *de Genève,* Carrefour, Rivarol, La Tribune des Nations, La Liberté *de Clermont-Ferrand,* L'Express, Carrefour *derechef,* La Nation Française, L'Ecole Libératrice, Le Progrès de Lyon, L'Invalide Belge, Résonances Lyonnaises, L'Echo d'Alger, Livres Choisis, Aux Ecoutes, La Nouvelle N. R. F., Les Lettres françaises, Guilde du Livre *de Lausanne.*

*« Quel joli numéro, écrit Claude Mauriac dans* Le Figaro, *que celui consacré par le* Mercure de France, *au souvenir d'Adrienne Monnier! Toute donnée, rappelle Saint-John-Perse, à ses dévotions littéraires, la voici dans sa robe de bure, avec sa large jupe grise de laine crue, ceinturée d'une cordelette mais égayée par une collerette et des manchettes blanches. On pensait, nous dit René Char, à une image féminine du siècle de Louis XIII et de Marie de Médicis. »*

*Du* Journal de Genève : *« Il n'est ami des livres qui ne voudrait posséder cette belle suite de textes où les intelligents mérites de celle qui régnait sur la librairie de l'Odéon sont éclairés et loués, et avec une diversité étonnante, par les amis et les admirateurs que cette femme, fière et humble à la fois, s'était conquis. On relira longtemps ses « Gazettes », et l'histoire littéraire n'oubliera pas que c'est à la vitrine et au gré des tables de sa librairie que se sont annoncés ces révélations et ces échanges qui ont, incontestablement, enrichi le goût et la pensée d'une époque. »*

*Pierre Corval a donné près d'une demi-page de* Carrefour *à l'analyse détaillée de notre numéro spécial, auquel « L'homme de la rue » revenait encore la semaine suivante : « Chère Adrienne Monnier que je n'ai pas connue et que j'ai si bien connue, je vous verrai toujours, admirable Vermeer, parmi vos fleurs et vos livres,*

*avec vos deux petites acolytes, la brune et la rousse, nous offrant libéralement toutes les richesses de l'univers spirituel. Cet aspect, aussi, de votre vie généreuse devait être publié.* »

De Jean Cacouault, dans l'Ecole Libératrice : « *Disons-le sans attendre. Le numéro de janvier du* Mercure de France *sera apprécié de tous les amateurs de littérature et il sera, dans l'avenir, comme le sont aujourd'hui certains « hommages » composés par la N. R. F. entre les deux guerres, recherché par tous ceux qui sont en quête de vraies valeurs. Au moment où la foire annuelle des prix s'achève et où les livres du jour — les livres d'un jour — vont sombrer dans l'oubli, il est réconfortant de voir une vieille revue dont le souci dominant fut toujours celui de la qualité, consacrer un numéro entier à celle qui fut pendant quarante ans, avec discrétion et modestie, la « servante au grand cœur des lettres françaises » — ainsi que le rappelle Saint-John Perse dans le texte qui ouvre cet hommage à Adrienne Monnier.* »

Aux Ecoutes : « *La coutume ne s'était guère établie jusqu'ici, chez les gens qui tiennent une plume, de reconnaitre de la sorte les efforts de ceux qui ont pour métier — parfois pour vocation — de diffuser leurs œuvres. Les contacts des écrivains, inévitables avec leur éditeur, s'étendent bien rarement jusqu'au libraire, celui chez qui pénètre le passant attiré par une vitrine, l'habitué qui va de confiance faire son réapprovisionnement d'idées, de rêves, de contes et d'utopies.* »

**Valéry à la Nationale.** — *Ce que signifient toutes ces expositions, et particulièrement ce que signifie cette exposition Valéry et ce que signifiait naguère l'exposition Alain, l'un et l'autre nos contemporains et nourris avec nous des mêmes nourritures terrestres, c'est qu'ils sont là et ne sont pas là, qu'ils sont là dans la mesure où ils n'y sont pas, qu'ils n'y sont pas dans la mesure où ils y sont. Ils sont présents, à un degré étrange; mais ces traces d'eux si vivantes ne sont que des empreintes en creux. Ces balbutiements sur un bout de papier, qui seront, lorsque Dieu aura daigné leur prêter vie,* La Jeune Parque, *ce n'est pas du tout* La Jeune Parque; *et c'est bien de là cependant qu'a jailli* La Jeune Parque. *On rêve indéfiniment sur cette forme humaine, sur ces détails d'une forme qui n'ont avec l'œuvre aucune mesure commune, et qui pourtant ont été les points de passage obligés. Les points de passage et les points de départ d'une volonté; les servitudes dont un esprit a fait sa liberté; bref, toute cette cartésienne* générosité *qui fait que, si le génie est tout entier là, il n'y a encore là absolument rien de lui. Ce qui permet d'évaluer assez sainement la distance où il se trouve en avant et au delà de la palotinerie existentielle, où d'ailleurs il a toujours su reconnaître sa substance sans en rien renier mais sans rien accepter. Tandis que nous nous y vautrons, nous autres gens de peu.*

*L'un d'entre nous, essentiellement étranger, et par là, mais par là seulement, nôtre.*

**L'Encyclopédie de la Pléiade.** — *Voilà un livre que depuis longtemps on annonçait pour mars. Chacun — car depuis longtemps on en parlait beaucoup — l'attendait donc pour avril ou mai. Et il paraît à la mi-février. (D'où quelque désarroi, m'a-t-il semblé, au* Mercure *: l'article de Raymond Schwab qui figure dans ce numéro-ci, et qui en est tiré, est publié deux semaines après l'ouvrage qu'il est censé annoncer.) La fantaisie du prétendu fantaisiste qu'est Raymond Queneau, directeur de l'*Encyclopédie, *aura été cette fois non pas de tenir la date, mais d'inventer une manière, toute nouvelle dans l'édition, de ne pas tenir la date. C'est son dandysme : faire toujours autre chose que ce qu'on attend de vous.*

*L'auteur de « Si tu t'imagines » et des* Exercices de style *était manifestement le seul homme du siècle qui dût se lancer dans une entreprise aussi follement aventurée... Hé oui. On le voit aux faits. Il n'y fallait pas seulement une tête et des reins solides. Il y faut beaucoup de subtilité, beaucoup de détachement dans la confiance (qu'on osera appeler foi), un souriant entêtement, et, pour déjouer tout ce qu'on peut imaginer de mauvaiseté dans les choses et d'objections chez les hommes (objections évidemment raisonnables, c'est ce qui en fait le venin), une astuce à toute épreuve.*

*Le jour où paraissait le premier volume, Raymond Queneau a donné une conférence de presse. A vrai dire, on voyait déjà le livre chez les libraires depuis la veille ou l'avant-veille, peu importe. Ce qui s'est dit dans cette conférence ne différait guère de ce qu'on venait de lire dans les quarante pages de la préface, précédemment diffusée en une brochure séparée. Et les questions posées ne furent pas toujours d'une pertinence étourdissante. Au vrai, c'était plutôt la personne du directeur qu'on présentait en liberté dans ses fonctions. Et rien ne pouvait mieux inspirer la conviction d'une réussite assurée. Quatre volumes par an pendant douze ans : on n'a peur de rien; et de quoi donc aurait-on peur?*

**Au Mercure de France.** — *Le recueil poétique de Pierre Jean Jouve,* Lyrique, *a été annoncé dans la* Bibliographie de la France *du 24 février. De cette édition originale, le tirage de tête est limité à cinquante exemplaires numérotés sur Rives.*

★ *Simultanément ont été publiés les contes poétiques de Georges Henein sous le titre* Le Seuil interdit, *en tirage limité.*

★ *Dans la nouvelle collection critique du Mercure vient de sortir* L'Univers poétique de Baudelaire *de L.-J. Austin. L'auteur, austra-*

*lien, qui écrit directement en français, a publié, on s'en souvient, d'importants articles sur Mallarmé et sur Valéry dans notre Revue et dans la* Revue d'Histoire littéraire de la France; *il occupe actuellement une chaire de littérature française à Cambridge.*

*Rappelons les premiers titres de cette collection :* Jacques Prévert *par Jean Queval,* Histoire des Rose-Croix *et* Esotérisme de Shakespeare *de Paul Arnold.*

★ *Quelques jours avant de signer les premiers exemplaires de* Lyrique, *Pierre Jean Jouve a vu paraître au Club français du Livre sa traduction de* Roméo et Juliette. *Il avait remanié sur divers points de détail cette traduction qu'il avait donnée pour la première fois, en collaboration avec Georges Pitoeff, en* 1937.

*Elle figure dans le tome II de la fameuse édition bilingue des* Œuvres complètes *de Shakespeare, dirigée par Pierre Leyris et Henri Evans, dont le* Mercure *a parlé déjà en juin* 1955. *Ce deuxième volume comprend en outre* Titus Andronicus *(traduction d'Henri Thomas),* La mégère apprivoisée *(traduction de Marcelle Sibon),* Les deux gentilshommes de Vérone *(traduction d'Antoine Tavera),* Peines d'amour perdues *(traduction de Jean-Louis Supervielle) et* Richard II *(traduction de Pierre Leyris).*

★ *La Société des « Amis de J.-H. Rosny Ainé » a célébré le 17 février le centenaire de l'ancien président de l'Académie Goncourt.*

*Il existe encore au catalogue du Mercure deux romans de lui :* Les deux compagnons de l'univers *et* Les Xipéhuz.

★ *De Thrasso Castanakis vient de paraître à la Société d'édition « Les Belles Lettres » le premier ouvrage traduit en France,* Tasso Tassoulo et autres nouvelles, *présenté et traduit par notre collaborateur André Mirambel. « Mirambel est pour moi un traducteur magnifique, a déclaré Thrasso Castanakis au* Figaro littéraire (11 *février). Il a donné le maximum. Et mon style est difficile, vous savez... »*

★ *MM. H. de Bouillane de Lacoste et Francis Ambrières viennent d'être promus au grade d'officier de la Légion dhonneur.*

*De Théo Léger notre revue a déjà publié des « Poèmes » (juin* 1955).

*De Jean Pommier, professeur au Collège de France, deux études sur Flaubert, l'une « Nom et prénom dans* Madame Bovary *» (juin* 1949), *l'autre (en collaboration avec Claude Digeon), « Du nouveau sur Flaubert et son œuvre » (mai* 1952).

*De George Borrow, « A propos de boxe », nouvelle (mars* 1951).

*D'Armand Lanoux, « Le compartiment de 3ᵉ Classe » (avril* 1950), *« Adapté du silence » (décembre* 1950), *« L'ombromane parle à*

*voix basse »*, poèmes (*février* 1952), « *La licorne joue de l'orgue dans le jardin* », poème (*juillet* 1953), « *Le photographe délirant* », poème (*juillet* 1955).

D'Yvon Bizardel, « *Fête en Californie* » (*mai* 1951), « *Géorgie et Louisiane* » (*novembre* 1953).

De Raymond Schwab, « *Cuvier, Balzac et le Sanscrit* » (*août* 1950), « *Zoroastre prophète de l'Iran* » (*août* 1953), « *De Nemrod* », poèmes (*septembre* 1954), « *Le porche oriental des littératures* » (*février* 1955), « *Place poétique de Claudel* » (*avril* 1955), « *La poésie d'Adrienne Monnier* » (*janvier* 1956).

*Le Directeur-Gérant :* PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 2816
Dépôt légal : 1er trimestre 1956.

# LE MERCVRE DE FRANCE

*REVUE MENSUELLE*

**NUMÉRO SPÉCIAL DE JANVIER 1956**

*recommandé par la Société des Lecteurs :*

# LE SOUVENIR D'ADRIENNE MONNIER

*PAGES OFFERTES*

JEAN AMROUCHE • JACQUES BACOT • YVES BONNEFOY
ANDRÉ CHAMSON • RENÉ CHAR • MICHEL COURNOT
STUART GILBERT • MATSIE HADJILAZAROS • HENRI HOPPENOT
ARTHUR KOESTLER • SIEGFRIED KRACAUER • MICHEL LEIRIS
SOLANGE LEMAITRE • ARCHIBALD MACLEISH • HENRI MICHAUX
MARIANNE MOORE • JUSTIN O'BRIEN • SAINT-JOHN PERSE
PASCAL PIA • HENRI PICHETTE • FRANCIS POULENC
JACQUES PRÉVERT • PIERRE REVERDY • ALFONSO REYES
JULES ROMAINS • DENIS DE ROUGEMONT • GEORGES SCHEHADÉ
JEAN SCHLUMBERGER • RAYMOND SCHWAB • SALAH STÉTIÉ
JULES SUPERVIELLE • GUILLERMO DE TORRE • PAUL VALET

*L'AMIE DES LIVRES*
par RACHILDE

*QUELQUES DATES DE L'AMITIÉ*

PAUL CLAUDEL • ANDRÉ GIDE • PAUL VALÉRY
ERIK SATIE • LÉON-PAUL FARGUE • VALERY LARBAUD
RAINER MARIA RILKE • JAMES JOYCE • SHERWOOD ANDERSON
GEORGES CHENNEVIÈRE • JEAN PRÉVOST • RENÉ CREVEL
LÉO FERRERO • WALTER BENJAMIN • ANTONIN ARTAUD

*ÉCRITS D'ADRIENNE MONNIER*

**Les Vertus — Trois Fableaux**
**Éloge du livre pauvre**

*Ce numéro, par exception : 270 francs*

*Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur alfa Navarre à 750 francs*

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).